

**FNA 0892 - La
Cloche de
Brume**

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

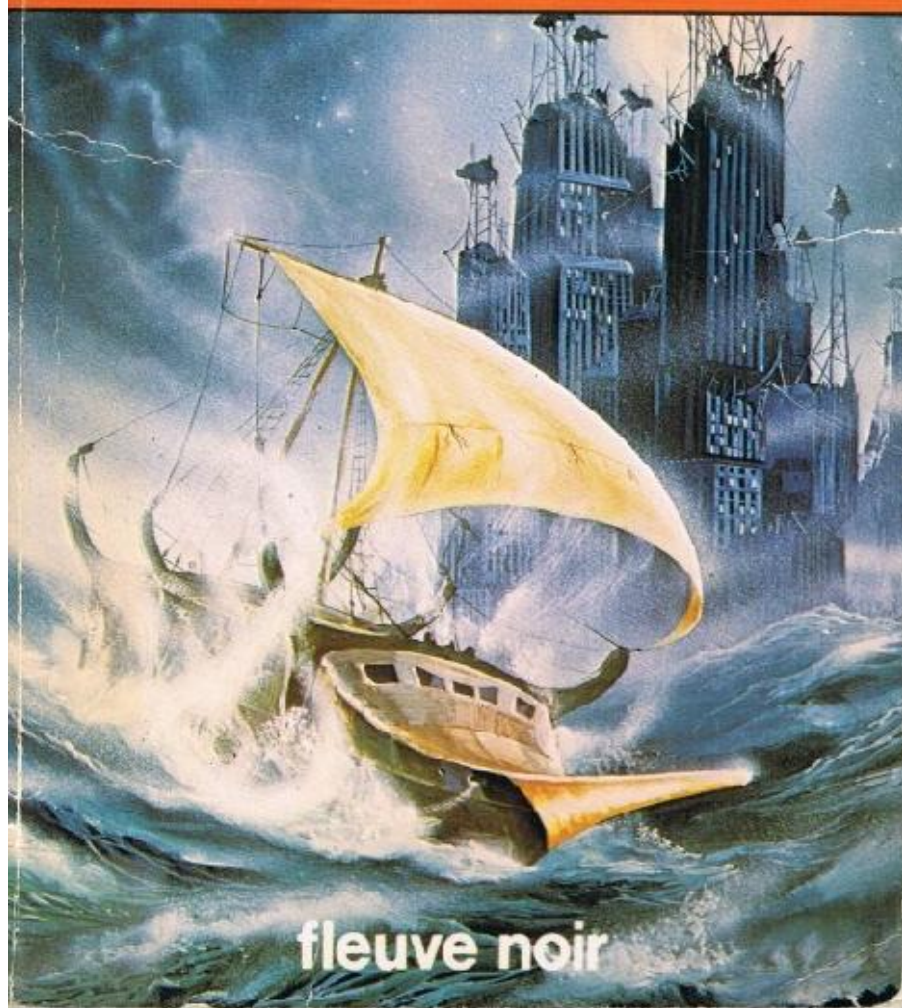
LA CLOCHE DE BRUME



ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

LA CLOCHE DE BRUME



LES INTROUVABLES

UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



AnarBohème

MAURICE LIMAT

LA CLOCHE DE BRUME

1978/10 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 892

ISBN 2-265-00842-7

Illustration ; DOC VLOO – YOUNG ARTISTS

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos, merci.

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION :

LES ENFANTS DU CHAOS.
LE SANG DU SOLEIL.
J'ÉCOUTE L'UNIVERS.
(Traduit en portugais).
MÉTRO POUR L'INCONNU.
(Traduit en italien et en espagnol).
LES POUDROYANTS. MOI, UN ROBOT.
(Traduit en italien, espagnol, portugais).
LE CARNAVAL DU COSMOS.
(Traduit en portugais). ,
OCÉAN, MON ESCLAVE.
(Traduit en italien et en portugais)
MESSAOE DES VIBRANTS.
(Traduit en portugais).
LES DAMNÉS DE CASSIOPÉE.
LUMIÈRE QUI TREMBLE.
LES FILS DE L'ESPACE.
L'ANTI-MONDE.
(Traduit en espagnol).
DANS LE VENT DU COSMOS.
LES CRÉATURES DHYFNÔS.
LE CRÉPUSCULE DES HUMAINS.
(Traduit en espagnol).
LE SANO VERT.
(Traduit en espagnol).
LES SORTILÊOBS D'ALTAIR.
L'ÉTOILE DE SATAN. ÉCHEC AU SOLEIL.
(Traduit en espagnol).
PARTICULE ZÉRO.
(Traduit en espagnol).
ta FINIT LE MONDE.
(Traduit en espagnol).
LES SOLEILS NOIRS.
FRÉQUENCE ZZ.
LE FLAMBEAU DU MONDE.
(Traduit en espagnol).
MFTHOODLAS.
(Traduit en espagnol).
PLANÉTOÏDE 13.
RIEN QU'UNE ÉTOILE...
LA TERRE N'EST PAS RONDE.
(Traduit en espagnol).
LE SOLEIL DE GLACE.
(Traduit en espagnol).
LE DIEU COULEUR DE NUIT
(Traduit en espagnol).

LES OISEAUX DE VÉOA.
(Traduit en espagnol).
LES PORTES DE L'AURORE.
(Traduit en espagnol).
LA NUIT DES GÉANTS.
LA PLANÈTE DE FEU.
LES SIRÈNES DE FAÔ.
LE SEPTIÈME NUAOE.
ICI, L'INFINI. MÉTAUKUS.
LE TREIZIÈME SIGNE DU ZODIAQUE.
FLAMMES SUR TITAN.
(Traduit en portugais).
TEMPÊTE SUR OXXI.
LE VOLEUR DE RÊVES.
PLUS LOIN QU'ORION.
LES COSMATELOTS DE LUPUS.
EI LA COMÈTE PASSA.
UN ASTRONEF NOMMÉ PÉRIL
UN DE LA GALAXIE.
MOISSONS DU FUTUR.
LA PLANÈTE AUX CHIMÈRES.
QUAND LE CIEL S'EMBRASE.
LES PÊCHEURS D'ÉTOILES.
L'EMPEREUR DE MÉTAL.
ROBINSON DU NÉANT.
S.O.S. ICI NULLE PART !
L'ÉTOILE DU SILENCE.
LA JUNGLE DE FER.
VERTIGE COSMIQUE.
L'ICEBERG ROUOE.
L'ESPACE D'UN ÉCLAIR.
LES SUB-TERRESTRES.
OÙ FINISSENT LES ÉTOILES ?
MAELSTRÔM DE KIOR.
IL EST MINUIT A L'UNIVERS.
LA LUMIÈRE D'OMBRE.
ASTRES ENCHAÎNÉS.
LES INCRÉÉES.
MIROIRS D'UNIVERS.
(Traduit en néerlandais).
CAP SUR LA TERRE.
LES DIABLESSES DE QIWAM.
LA TOUR DES NUAGES.
MORTELS HORIZONS.
PRINCIPE OMICRON.
LES FONTAINES DU CIEL

Dans la collection « Grands Roman » :

PAR LE FER ET LA MAOIB.
(Traduit en tchèque).
LE CARNAVAL DE SATAN.
(Traduit en néerlandais).

CRUCIFIE LE HIBOU.

BATELIER DE LA NUIT.

(Traduit en espagnol).

LE MARCHAND DE CAUCHEMARS.

CRÉATURE DES TÉNÈBRES.

CHANTESPECTRE.

L'OMBRE DU VAMPIRE.

(Traduit en allemand).

MANDRAOORE.

(Traduit en italien).

LUCIFER A. LE MIROIR.

LA PRISON DE CHAIR. LE MANCHOT.

(Traduit en allemand et en flamand).

LE MOULIN DES DAMNÉS.

LA MYOALE.

(Traduit en allemand).

MOL VAMPIRE.

(Traduit en espagnol, allemand, flamand, néerlandais).

LES JARDINS DE LA NUIT.

(Traduit en néerlandais).

LA MALEFICIO.

(Traduit en néerlandais).

ICI. LE BOURREAU.

L'AQUARIUM DE SANG.

(Traduit en allemand).

EN LETTRES DE FEU.

AMAZONE DE LA MORT.

(Traduit en allemand).

MÊPHISTA.

MÊPHISTA CONTRE MÊPHISTA.

MÊPHISTA ET LE CLOWN ÉCARLATE.

MÊPHISTA ET LA LANTERNE DES MORTS.

MÊPHISTA ET LA CROIX SANGLANTE.

DANSE MACABRE POUR MÊPHISTA.

MÊPHISTA ET LA MORT CARESSANTE.

(Traduit en allemand).

MÊPHISTA ET LE CHASSEUR MAUDIT.

MÊPHISTA ET LE OUIONOL NOIR.

MÊPHISTA BELLE A FAIRE PEUR.

MÊPHISTA CONTRE L'HOMME DE FEU.

TON SANO. MÊPHISTA !

MÊPHISTA ET LE CHIEN HURLAMOR.

MAURICE LIMAT

LA CLOCHE
DE BRUME

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière – PARIS VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1978, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-00842-7

PROLOGUE

Le navire glisse, lentement, très lentement, sur les flots du golfe de Gascogne.

Lentement. Car la brume est épaisse, à tel point que par prudence le commandant de bord, sans préjudice de l'apport du radar relatif à d'éventuelles rencontres, a sacrifié au procédé ancestral. Un homme, à l'avant, agite en permanence la cloche de brume.

Et c'est comme un glas, bizarrement ouaté par le brouillard ambiant, qui annonce aux navires frères qu'il y a là un bâtiment, et que le danger des collisions plane sur tous les navigants.

L'homme grelotte dans son surôit. Le monde a changé. Des contacts ont été établis avec les humanités lointaines et la sagesse prodigieuse des divers peuples cosmiques a permis de véritables miracles qui n'étonnent plus personne, et surtout pas les très jeunes, nés dans la plus haute technologie.

Pourtant, il y a là un navire, un pauvre bateau perdu dans la brume, une brume semblable à celle qui, des millions d'années plus tôt, flottait déjà au-dessus des vagues et épouvantait sans doute les premiers audacieux qui avaient tenté de s'élancer sur de fragiles pirogues.

Le marin sait qu'au-dessus de lui des centaines d'engins sortis de la main de ses homologues humains tournent autour de la planète, que la science fait des bonds prodigieux, que l'espace est vaincu et qu'on frôle, en subtils astronefs, les frontières de l'univers.

Oui, mais lui est là, perdu dans cette grisaille, crispé par le froid, angoissé à l'idée que d'un instant à l'autre peut surgir la forme géante, démesurée, d'un autre navire qui va se jeter contre le sien. Et ses doigts se crispent sur la chaîne avec laquelle, inlassablement, il fait l'inter la lugubre cloche de brume.

Il a de bonnes raisons d'être triste, par surcroît. Il y a vingt-quatre heures à peine, du pont du cargo s'est élevé le cri sinistre :

— Un homme à la mer !

Perkovan, le brave Perkovan. Un beau, trop beau garçon, qu'on aime bien, qu'on aimait bien plutôt, tout en jalousant quelque peu ses succès dans chaque port.

Perkovan, le bien-aimé des belles, a passé inexplicablement par-dessus bord alors que le temps était calme et que cette damnée masse brumeuse commençait à se former quand on naviguait au large du Finistère.

Perkovan ne s'est tout de même pas suicidé.

Malgré lui, le marin pense à tout cela. Impossible de dévier la route du bateau. Le commandant a enquêté, mais quels éléments peuvent indiquer les raisons de la chute de Perkovan ? Il a bien fallu continuer à naviguer et on a envoyé naturellement un rapport circonstancié aux autorités, par télé.

Direction Gibraltar où le chargement doit être rendu. En attendant, le marin de quart n'est pas surpris de retrouver le brouillard qu'il a si souvent affronté, au cours de sa carrière, en franchissant la mer de Biscaye.

Ding... Ding... Ding...

Les vibrations évoquent vraiment la mort et ses horreurs. Et le carillonneur du brouillard pense, sans pouvoir se délivrer de cette obsession, à la mort insolite de Perkovan.

Comment un matelot solide, expérimenté quoique jeune, a-t-il pu faire un faux pas aussi maladroit, aussi ridicule, digne d'un passager en proie au mal de mer ?

Et tout à coup, son cœur s'arrête.

Là-bas, quel fantôme géant lui apparaît ?

Un navire ?

Nul n'a bougé à bord. Alors ? Le radar ? N'a-t-il donc pas enregistré l'avance de ce bâtiment ?

L'homme grommelle entre ses dents quelque chose, relativement à ces inventions diaboliques qui ne valent pas l'attention humaine. Oui, le radar demeure neutre et cependant lui, le bras engourdi de tirer la chaîne de la cloche, a bien aperçu la silhouette d'un navire.

D'un navire qui semble venir à la rencontre du Pélican.

Alors il abandonne la cloche, court vers le rouf, hurle, appelle, jette l'alarme :

— Navire par-devant !

Comme dans la vieille, l'éternelle marine où rien n'existait pour la sécurité du bateau que la vigilance humaine, que la manœuvre à bras.

Et cela alors que des gens franchissent le mur de la lumière, communiquent d'un univers à l'autre, sondent les gouffres encore ignorés du zénith au nadir du monde.

En un instant, c'est le branle-bas. Les hommes jaillissent d'un peu partout, emmitouflés, le visage rougi par le froid, poissé par les embruns. Le commandant et son second, jumelles aux yeux, scrutent la brume.

Pas d'erreur. Un navire est bien là, devant.

Les radaristes protestent : leur scope est resté neutre. Et les officiers sont invités à s'en rendre compte. L'écran reste vierge.

Et cependant, d'après ce qu'on aperçoit, ce que chacun à bord distingue plus ou moins vaguement, il devrait y avoir impact sur l'écran radar. Et il n'y a rien.

Des ordres sont lancés. Le timonier fait dévier le Pélican. L'homme de quart, houspillé par le commandant, reprend sa faction et agite désespérément le battant de la cloche.

Une fièvre s'empare de l'équipage. On ne comprend pas. Les superstitions d'autrefois chuchotent déjà au fond de leurs âmes à tous. Marins, ils restent marins.

Le sinistre « ding-ding » continue à vibrer, rythmant sur un mode lugubre l'agitation qui les saisit les uns après les autres et il faut que la voix tonnante du maître du bord remette un peu d'ordre.

— Mais... il vient vers nous !

Maintenant c'est la sirène qui est mise en action et sa grande, sa puissante voix monte sur l'océan, sur ces flots gris en grande partie recouverts par la nuée tentaculaire.

Les matelots n'osent élever le ton, par crainte d'éveiller la colère de leur commandant. Mais l'angoisse monte.

La cloche de brume s'agite mais ses vibrations se perdent dans d'autres, formidables, celles de la sirène. Et le tout paraît curieusement faire corps avec la masse humide et insaisissable qui déferle sur le navire.

Tous voient. L'autre navire qui avance.

— Mais ils ne nous entendent donc pas !... Ils ne nous voient donc pas !

Et puis, petit à petit, c'est la stupeur.

Ce navire...

Un cargo.

On n'en voit que la silhouette, mais ses lignes se précisent petit à petit et pour les marins c'est l'effolement.

Alors que d'aucuns, sans vouloir encore l'avouer, commençaient à se demander s'il ne s'agissait pas d'un retour du vaisseau fantôme oublié depuis des siècles, ils en arrivent bientôt à une conclusion au moins aussi effarante. Sinon plus.

Ce navire... On jurerait que perdu dans la brume c'est le Pélican, leur navire.

Comme si un gigantesque miroir voilé de brouillard leur renvoyait un reflet atténué du bâtiment qui les porte.

Hallucination ? Démence collective ? Toutes les hypothèses galopent déjà dans tous les cerveaux.

Parce que c'est l'impossible, l'invraisemblable, l'irréalisable. Et cependant c'est affolant. Petit à petit, formes et couleurs se précisent.

Certes, l'ensemble demeure quelque peu flou, fondu dans la grisaille. Mais tout de même le mystérieux navire, le mystérieux « autre », devient de plus en plus visible.

Et pour tous ceux du Pélican il ne saurait y avoir d'erreur. Ce n'est pas un bateau fabriqué sur le même chantier, conçu de la même façon, peint des mêmes tons que le Pélican, c'est l'image même du Pélican. On reconnaît cette tache écaillée sur la cheminée, la disposition des bouées, la façon dont l'ancre de poupe est accrochée.

On aperçoit quelqu'un sur le pont : un homme seul.

Et un des matelots, claquant des dents, râle :

— Perkovan !

Celui qu'ils découvrent là, c'est en effet Perkovan. On le reconnaît, le grand gars souriant, Perkovan « miroir à putes », comme on dit dans les ports, Perkovan le séducteur qui a suscité tant de jalousies par ses succès féminins, mais qu'on aimait bien quand même, parce qu'il était jovial, complaisant, un peu farceur.

Un Perkovan de plus en plus reconnaissable, qui, penché sur le bastingage, contemple les flots, mâchonnant une cigarette, nonchalant et détendu.

Perkovan le disparu, inexplicablement tombé à la mer et qu'il a été impossible de repêcher, sa disparition ayant été signalée un instant trop tard par la vigie qui l'a distingué, déjà loin, emporté par le flot.

Perkovan qui est mort. Noyé. Enseveli par l'océan.

Perkovan qui apparaît, tel qu'en lui-même, sur le pont de cet autre Pélican.

Le commandant serre les dents et regarde son second. Ils sont blêmes, en dépit de l'aigre vent qui habituellement violacé les faciès.

Ils savent que le navire est en péril devant cette vision ahurissante, parce que les hommes voudraient comprendre, qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ont peur.

Les officiers aussi ont peur.

Mais une autre silhouette se dessine sur le pont du bateau fantôme.

Et tous les regards se tournent vers le matelot Marts.

Marts qui est là, vivant, parmi eux. Marts livide, les yeux agrandis par une indicible horreur que tous estiment analogue à celle qu'ils éprouvent.

Marts vivant avec eux. Et Marts visible sur le pont de l'autre Pélican.

Perkovan ne l'a pas vu. Il se penche, guettant on ne sait quoi, peut-être le saut capricieux d'un marsouin, ou un vol de poissons volants.

Marts bondit. L'agression est foudroyante et Perkovan a piqué une tête, poussé par le misérable.

Perkovan apparaît à peine ; il semble que le brouillard ait tout nivelé. Mais on l'a vu fugacement – lui ou son spectre ? – emporté par

les remous, se fondre dans le sillage du navire.

Exactement comme a pu le voir l'homme de vigie qui a crié : « Un homme à la mer ».

A-t-on rêvé ? Mais tout un équipage peut-il avoir rêvé, alors que ce n'est l'heure du sommeil pour personne ?

Il n'y a plus, sur la mer, qu'un Pélican. Un navire de métal, de bois, de matériaux bien connus, un navire qui navigue avec des hommes de chair et de sang, un navire dans la brume.

La brume où on ne distingue plus aucune vision fantasmagorique.

Mais tous, tous, regardent avec une horreur indicible le matelot Marts.

Marts qui est accoté, de dos, au rouf. Marts qui tremble convulsivement.

Marts qui a eu – tout le monde le sait – une altercation très vive avec Perkovan il y a quelques jours à Dunkerque, au sujet d'une fille quelconque, alors qu'ils avaient un peu bu l'un et l'autre.

Marts qui est une brute au caractère ombrageux.

Marts, l'assassin de Perkovan.

Le Pélican n'a pas dévié de sa route, et la cloche de brume a repris son morne tintement, cette fois comme si elle sonnait le glas d'un marin péri en mer.

PREMIÈRE PARTIE
LES PRISONS DU REMORDS

CHAPITRE PREMIER

— Il est arrivé ?

— La vedette spatiale vient d'accoster.

— Comment est-il ?

— Impossible de le dire. Rappelez-vous, professeur, comme tous les condamnés, il porte la cagoule...

Le professeur Baslow hocha la tête. Oui, l'homme qu'il attendait avait été condamné pour meurtre délibéré à la peine capitale et, ainsi que le voulait la loi, cet individu conservait en permanence une cagoule, le législateur ayant voulu que tous ses semblables ne puissent plus regarder en face les autres humains.

Un criminel que Baslow avait eu toutes les peines du monde à faire venir sur le satellite, en arguant de l'intérêt de la science.

— Dites-moi, Éric, vous avez bien observé quelque chose dans son comportement ?

Éric Verdin, le jeune et bouillant adjoint de Baslow, eut un geste évasif :

— Attitude raide, marche hésitante consécutive à son quasi-aveuglement. J'ai cependant cru remarquer qu'il avançait tête baissée, comme s'il avait en permanence conscience de sa responsabilité.

— Bien. Veillez à ce qu'il ne manque de rien.

— Yal-Dan et Villec l'ont pris en main. J'ai pensé que la présence de deux femmes créerait autour de lui un meilleur climat.

— Excellente initiative, Éric.

Éric Verdin prenait congé du savant. Baslow le rappela :

— Un dernier détail. Puisqu'il est entre nos mains, et que de toute façon il nous appartient désormais... enlevez-lui sa cagoule...

Éric sourit imperceptiblement, approuva, et salua le professeur. Il venait d'éprouver la très douce satisfaction de constater que le maître, à la sagesse universellement estimée et qui passait pour un personnage rigide, savait à l'occasion exprimer quelque sentiment d'humanité.

Ce petit dialogue s'était déroulé à plus de cent mille kilomètres de

la planète Terre, à bord d'un gigantesque satellite artificiel, une île de l'espace comme il en existait désormais plusieurs à travers le système solaire.

On avait, par ce procédé, jalonné les routes du ciel en utilisant la gravitation. Ainsi l'île A-1, la plus proche de la Terre, avait été située de telle sorte qu'elle se trouvait soumise à la fois à l'attraction de la planète et de la Lune, ce qui lui donnait une relative stabilité.

Naturellement, eu égard au mouvement cosmique, un ordinateur réglait en permanence les mouvements de l'engin gigantesque afin qu'il demeurât constamment maintenu par les deux forces opposées. Ce procédé donnait de bons résultats.

Outils prodigieux pour l'observation astronomique, pour les liaisons interplanétaires, relais d'astronefs, bases éventuellement militaires en cas de conflits intermondes, les îles de l'espace bien que coûtant fort cher à la construction et exigeant un personnel spécialisé fortement entraîné avaient la faveur de plus d'un gouvernement planétaire.

A-1, oscillant dorénavant entre Terre et Lune, avait très simplement été baptisée l'Inter par la rumeur publique. Les équipes de cosmatelots et de techniciens des diverses disciplines établies à bord devaient cependant patienter plusieurs semaines, voire plusieurs mois, avant d'être relevées. Ce qui créait un climat d'exceptionnelle dureté, une certaine claustrophobie régnant en dépit des vastes dimensions de l'Inter.

Or, depuis peu, un nouveau département avait été aménagé à bord, sous la direction d'un éminent savant, un Hongro-Terrien, Baslow.

Cela s'était produit à la suite d'une découverte effectuée dans une zone assez mal déterminée du Sagittaire, un cosmonef égaré ayant atteint un pôle encore ignoré du monde, du moins était-ce une des hypothèses avancées d'après le rapport émanant de son équipage.

À la suite de cela, et des tests subtils ayant, d'un monde à l'autre, paru confirmer la véracité du récit réputé fantaisiste au premier abord, diverses planètes, dont la Terre, avaient pris la chose au sérieux et commencé une étude approfondie du phénomène.

Baslow et ses collaborateurs se trouvaient donc maintenant à bord de l'inter et, encore que le top-secret fût maintenu autour de leurs travaux, on savait au moins qu'ils déployaient une activité particulière aux instants où l'île spatiale évoluait directement au-dessus des plus vastes océans terriens : Atlantique ou Pacifique.

Que cherchaient-ils ? A quoi tendaient ces puissants appareils installés avec de minutieuses précautions – et à grands frais – dans un département du satellite artificiel ? On ne le savait guère, même à bord. En dehors selon toute, vraisemblance de certains membres de l'État-Major et surtout du commandant Boris, un officier spatial d'une rare valeur qui avait refusé depuis déjà un important laps de temps

d'être relevé tant il était passionné par ses fonctions.

Les hommes de l'équipage et les quelques femmes techniciennes qui vivaient à bord avaient quelque raison de s'interroger sur l'arrivée d'un curieux passager.

Si discrètement qu'il eût été débarqué depuis la vedette effectuant à certaines dates la liaison avec la planète patrie, on n'avait pas pu ne pas remarquer la venue d'un homme en cagoule, encadré de deux solides gaillards, lesquels évidemment appartenaient à la police planétaire.

Les langues allaient bon train. On se perdait en conjectures. Quel rapport pouvait-il donc exister entre les recherches d'ordre cosmologique du professeur Baslow et de ses aides et un vulgaire condamné à mort ?

Cet assassin, il est vrai, avait, disait-on, été confondu de façon assez surprenante. Il s'était rendu coupable d'un crime en mer, sur un de ses compagnons matelots. Et c'était une surprenante vision qui aurait été à l'origine de la découverte du coupable. Tout cela était bien invraisemblable, à l'époque des relations interstellaires.

Cette arrivée quasi clandestine ne faisait qu'ajouter aux questions que chacun pouvait se poser relativement à l'activité de ce laboratoire, lequel disposait d'une superficie exceptionnelle. On avait mis à la disposition de Baslow une zone beaucoup plus vaste que celle des astronomes, astrophysiciens et autres observateurs des mystères mondiaux.

On savait qu'un ordinateur d'un type absolument inédit y sévissait. Qu'une sorte de prisme géant (de métal ? De verre ?) y tournait sur un rythme lent et continu. Que des expériences étaient incontestablement tentées sur la lumière et ses innombrables applications, de la flamme primitive au superlaser, etc.

L'entourage immédiat de Baslow était très cordial, très courtois. Éric Verdin, beau jeune homme sportif, plaisait particulièrement à l'élément féminin restreint mais on ne lui attribuait aucune liaison. Du moins en ce domaine et quelques esprits chagrins estimaient que « ses collègues lui suffisaient ». Baslow n'était-il pas secondé en effet par deux créatures qui, encore que savants physiciens, n'en appartenaient pas moins à ce sexe qui donne la vie sur toutes les planètes et ne cessera de charmer les mâles qu'à la fin des temps, ce qui n'est pas pour se réaliser dans un proche avenir.

Et les trois jeunes savants, pour fraternels qu'ils puissent paraître aux équipages de l'Inter, gardaient une prudente réserve en ce qui concernait leurs activités.

Les deux jeunes femmes, bien entendu, étaient soumises à des sollicitations d'un autre ordre. Mais elles éconduisaient leurs soupirants d'une heure en souriant, ce qui ne laissait pas d'accréditer

la thèse selon laquelle elles n'étaient pas trop d'elles d'eux pour combler leur coéquipier. Mais il était vrai que les trois jeunes gens ne faisaient que se gausser de semblables ragots.

Pour l'heure, ils avaient des préoccupations d'une tout autre importance.

Dans une cabine de l'inter, très blanche, très nette quoique de petites dimensions comme tous les alvéoles mis à la disposition des gens de l'espace, un homme était assis.

Il portait le costume neutre et sévère des détenus. Il retenait, semblait-il, sa respiration, mal à l'aise, angoissé. Mais ses traits étaient encore voilés par la sinistre cagoule réglementaire qui enserrait sa tête et ne permettait, par de minuscules fentes, qu'une visibilité plus que réduite.

Il avait été accueilli, il s'en rendait compte, par deux femmes. Et maintenant il lui semblait bien qu'un homme venait de pénétrer et discutait à voix basse avec ses geôlières.

C'est cet homme, d'une voix jeune, bien timbrée, qui prononça :

— N'ayez aucune crainte, Marts, je suis autorisé à vous ôter votre cagoule !

On vit l'ancien matelot du Pélican tressaillir légèrement. Déjà, il sentait deux mains adroites qui le délivraient de l'ignoble coiffure.

Il eut tout de suite un geste instinctif, après avoir papilloté des yeux pendant cinq secondes. Il se cacha le visage des deux mains, ébloui par la clarté assez vive émanant des tubes de néon magnétisé qui éclairaient la cabine.

Les trois assistants le contemplaient en silence, pour lui laisser le temps de se remettre, de réaliser l'endroit où il se trouvait.

Ce fut assez rapide. Le condamné à mort releva la tête, grimaça un peu et les regarda les uns après les autres.

Il découvrit d'abord celui qui venait de le libérer de la cagoule, qu'il tenait d'ailleurs encore entre les mains. Un jeune homme mince, assez grand, et qui paraissait très musclé sous l'espèce de justaucorps de nylon blindé, blanc comme l'uniforme des techniciens spatiaux. Un homme avenant, aux cheveux châtons. Leurs regards se croisèrent comme s'ils se sondaient mutuellement.

Puis, tout de suite, Marts se détourna et resta un moment à regarder à tour de rôle les deux autres personnes se tenant devant lui dans la cabine.

Il les avait vues, mais fort mal, par les fentes de son masque, les deux femmes qui l'avaient pris en charge au débarquement de la vedette spatiale. Il avait deviné qu'elles étaient jeunes, flairé plus que vraiment vu qu'elles offraient un charme certain. Maintenant, il ne doutait plus.

L'une, grande, élancée, montrait sur un corps à la gorge séduisante

une très belle tête aux grands yeux noirs, avec des cheveux blonds abondants. Par contre, sa compagne, aussi bien faite sans doute, était beaucoup plus menue et son visage de poupée au teint de porcelaine, avec les yeux en amande, la bouche mince dont le centre des lèvres évoquait une petite cerise, avec des cheveux bizarrement coupés court sur des oreilles un peu en pointe, attestaient une origine extra-terrestre ou tout au moins métissée.

Marts était visiblement fébrile. Il se contenait et les autres l'observaient, comme pour étudier ses réactions. Ce qu'il sentit.

Alors il éclata :

— Mes bourreaux... Vous êtes mes bourreaux !

Il eut une sorte d'éclat de rire insultant, frénétique, qui faisait mal. Les trois jeunes gens parurent décontenancés mais se reprirent très vite.

La grande fille blonde s'approcha et prononça, avec une grande dignité :

— Vous nous calomniez, Marts. On ne vous a pas amené jusqu'ici pour... pour un aussi terrible office. Savez-vous que vous vous trouvez sur l'île spatiale qu'on appelle communément l'inter ? Que nous évoluons entre Terre et Lune ? Que vous avez été conduit parmi nous, non pour mourir, mais pour servir la science ?

Marts la regarda et brusquement ses traits se crispèrent. Il se leva à demi, le regard jetant des éclairs, et il cria, cracha plutôt :

— Des savants ! Des expérimentateurs !... Je comprends ! C'est plus ignoble encore que je ne le croyais... Servir la science ! C'est-à-dire servir de cobaye ? Hein, beauté, c'est bien cela que vous voulez dire ? Un cobaye ! Un sujet d'expérience ! Et qu'est-ce qu'on risque avec moi ? Marts le condamné ! Marts l'assassin !... On vous le livre ! Travaillez sur lui ! Sur sa chair ! Cherchez ses réactions ! Étudiez son sang, ses nerfs, tout ce qu'il vous plaira !... Et s'il souffre, eh bien tant pis ! Il ne l'aura pas volé !... Et au moins ça servira à quelque chose ! A la science, à la science sacro-sainte !... Je...

Il se tut soudain, interrompu net au milieu de son petit discours haineux.

Ils avaient conservé leur attitude silencieuse. Et il s'apercevait tout à coup que trois paires d'yeux le regardaient sans colère, sans vindicte, contrairement à tout ce qu'il avait pu constater chez les humains depuis qu'il avait été confondu par l'équipage du Pélican après la révélation insolite du drame qui avait coûté la vie au matelot Perkovan.

Une fois encore, on lui affirma qu'il se trompait, qu'on allait justement lui éviter l'issue effroyable du jugement qui avait été le sien. Et toujours très posés, très calmes, les jeunes gens se retirèrent.

Marts resta seul. Un long moment.

Des pensées terribles passaient en lui. A présent, nullement rassuré par l'attitude sereine de ses hôtes, il se demandait avec horreur à quel supplice il allait être soumis.

Habituellement, les condamnés à mort disparaissaient sans souffrance, depuis la cellule où ils étaient détenus. Sans nul appareil lugubre, on les neutralisait et la dissociation de ce qui avait été leur organisme mettait fin à la carrière de celui qui avait été un criminel.

Marts demeurait persuadé qu'on lui avait menti.

— On ne m'a pas fait venir sur un satellite artificiel sans une impérieuse raison... La science ! Toujours la science ! Ils ne vivent plus que pour ça ! Alors qu'importe qu'un humain – car je reste un humain malgré tout – fasse les frais de nouvelles recherches... Oui, je serai leur sujet, ils sont bien capables d'aller jusqu'à la vivisection... Ou je ne sais quoi !

Frissonnant d'épouvante, il se tordait sur la couchette, d'ailleurs confortable, de sa minuscule cabine, perdu dans l'espace, captif d'un genre inédit.

Oui, par un raffinement inouï, on allait le supplicier !

Bourreaux chinois d'autrefois, inquisiteurs frénétiques, sbires de toutes les dictatures qui avaient désolé la Terre, seriez-vous donc dépassés dans l'art d'arracher l'âme en créant des douleurs encore inconnues des humains ?

Ce qui attendait Marts était bien le châtement. Mais il était pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer.

CHAPITRE II

Les systèmes électroniques réagissaient au métabolisme du professeur Baslow, ce qui lui permit, sans rien demander à personne, sans présenter la moindre carte, sans encourir les demandes si courtoises soient-elles des sentinelles, d'accéder à l'alvéole suprême de l'Inter.

Là, alerté par bioradio (un poste miniature que les gradés de l'île spatiale portaient tous charnellement incrusté près de la trompe d'Eustache), le commandant de bord l'attendait.

Deux hommes de fer, deux caractères. Peut-être ne s'aimaient-ils pas. En tout cas, ils s'estimaient.

— Satisfait, professeur ?

La réponse ne vint pas.

Non que Baslow n'eût pas ouvert la bouche, mais parce que les parois, le plancher métallique, le plafond, et alentour tous les départements de l'île, et sans doute l'île tout entière s'étaient mis à vibrer de façon inquiétante, que le centre de gravité artificiellement maintenu était perturbé, qu'il parut soudain que la gigantesque station fût atteinte dans ses œuvres vives.

Cela dura moins d'une minute, durant laquelle les deux hommes, perdant subitement de leurs allures un peu guindées, de leur dignité inhérente aux postes élevés qu'ils occupaient, ne furent plus que deux individus déséquilibrés, avec ce rien de grotesque qui émane d'une telle attitude.

Heureusement, aucun observateur n'eut à sourire du professeur Baslow et du commandant Flower, pour l'excellente raison qu'ils étaient seuls dans le poste de commandement, et d'ailleurs que vraisemblablement tous ceux qu'emportait l'Inter devaient subir semblable choc.

Et puis cela se calma. Les vibrations s'effacèrent, se perdirent. L'île A-1 retrouva sa stabilité.

Les deux hommes se regardaient, un peu pâles.

— Cela recommence !

— Ils ne renoncent pas !

— Sait-on quelque chose ?

— L'Interpol-Interplan³ a envoyé ses meilleurs limiers. Non seulement à travers le Marter-vénux⁴, mais encore dans les planètes alliées des systèmes voisins. On se perd en conjectures... Une organisation, pas forcément interplanétaire. Il est possible que ces gens-là soient originaires d'une seule et même planète, ou au moins d'un monde unique. Leur but ?...

Flower soupira :

— L'hégémonie mondiale, naturellement... Nous n'avons pas connu, sinon à travers les manuels d'histoire, l'époque où quelque forcené entraînait un peuple avec lui et tentait de lui conférer (pour sa propre folie) la domination de l'astre. A présent, une planète à conquérir, à asservir, ne suffit plus. Il leur faut un univers.

— Nous n'en sommes pas là, ricana Baslow. J'imagine que nos services de sécurité...

— Sont déjà au travail ! N'en doutez pas. Dans un instant, on m'apportera un rapport...

Il haussa les épaules.

— Négatif, bien entendu, toujours négatif. Je n'aurai qu'à rendre compte à nos gouvernants. L'A-1 a été attaquée une fois encore et... on ne sait pas pourquoi, ni comment, ni par qui...

Il y eut un instant de silence. Tous deux réfléchissaient.

— Pensez-vous, commandant, qu'à un certain moment cela puisse devenir dangereux ? Vraiment dangereux ?

— C'est-à-dire que l'île tout entière puisse être détruite ? Oui, je le crois, professeur.

— Nous n'avons aucune défense ?

— Personne ne sachant à quel ennemi nous avons à faire ni quel procédé il utilise, il est difficile de trouver une parade.

Les lèvres de Baslow se crispèrent :

— Devons-nous prendre la décision ?

— Les règlements nous en font maîtres, vous et moi.

— Il semble donc que le présent incident soit de nature à brusquer les choses, n'est-ce point votre avis ?

— De toute façon, fit Flower avec un sourire glacé, je supposais déjà que votre visite n'avait d'autre but que de me parler du plan XX.

Baslow, lui aussi, sourit. Sourire semblable, dénué de chaleur, comme il sied entre deux hommes chargés de formidables responsabilités et qui n'ont que faire des considérations, encore moins des sentiments.

— Ainsi, dit Baslow, il n'est pas impossible que les mystérieux adversaires, s'ils commencent à sévir contre notre Inter, n'aient visé le secret de nos expériences. Ce qu'il importe de protéger à tout prix.

Flower eut un geste évasif, mais qui pouvait passer pour une approbation.

— Le processus de travail pour la captation et surtout l'utilisation des ondes que, faute de mieux, un de mes confrères a décorées de l'adjectif « infernales » n'appartient, jusqu'à présent, à aucun homme isolé. Il s'agit, vous ne l'ignorez pas, d'un ensemble, d'un complexe, comme c'est le cas pour beaucoup d'inventions contemporaines et pour leur mise en application. Il est en effet impensable, sans jeu de mots, qu'un seul cerveau puisse à la fois enregistrer la masse des données basales parallèlement au formidable potentiel de directions diverses afférant à la réalisation. Et pourtant...

— Et pourtant, cette accumulation de sagesse constitue justement l'aboutissement du plan XX, fit Flower. Jusqu'à présent, seul un ordinateur pouvait savoir tout cela. Désormais, vous allez avoir l'honneur...

Baslow l'interrompit du geste :

— Excusez-moi ! En la circonstance, je ne suis qu'un exécutant.

— Mais le dépositaire d'un tel secret... le cerveau humain, simplement humain qui va fixer dans ses neurones la prodigieuse matière scientifique permettant à la fois de recevoir les ondes infernales et de s'en servir, cela ne relève-t-il pas de vous ?

— Puisque nous sommes d'accord sur ce point, je vais me mettre au travail sans tarder !

Quelques instants après, ayant obtenu le feu vert du maître du bord, Baslow rejoignait le département laboratoire.

Ses trois assistants l'attendaient : le sportif Éric Verdin, Karine Villec, une blonde terrienne, et Yal-Dan, née aux feux de l'étoile de Barnard.

— Ainsi que je vous l'ai laissé entendre, dit un peu sèchement Baslow, nous allons appliquer le plan XX.

Il n'ajouta rien, ne fit pas un seul geste supplémentaire.

À partir de cet instant tout se déroula à peu près en silence, à l'exception des quelques propos indispensables afférant à une expérience d'une importance et d'une délicatesse telles.

Certes, dès la phrase prononcée par Baslow, les visages des trois jeunes gens avaient légèrement tressailli, indiquant la forte impression qu'ils ressentaient.

On n'avait pas même évoqué l'incident récent, l'attaque d'un invisible ennemi contre la stabilité de l'Inter, attaque qui n'était pas la première et semblait correspondre à une action énigmatique entreprise contre le Marter-vénus en général, contre l'île A-l en particulier.

Mais, avec la précision, l'automatisme froid et méthodique de laborantins, de chirurgiens, ils allaient tous les trois, dans les moments

qui suivirent, se comporter à l'instar des hôtes d'une salle d'opération.

Nul, hormis eux quatre, ne devait pénétrer dans cette partie de l'île spatiale durant l'expérience. Flower avait d'ailleurs donné des ordres en conséquence.

Par ailleurs, eu égard au système de magnétisme des issues, réglé rigoureusement sur le métabolisme des initiés, on ne craignait aucune indiscretion, aucune intrusion inopportune.

Ils allaient, ils venaient, avec des allures robotiques. Le plan XX était déclenché et chacun savait ce qu'il devait faire.

Dans leurs tenues blanches, seyantes et cependant inhumaines, ils réglaient les délicats appareils, ils cherchaient les fréquences, ils connectaient les joints les plus subtils.

Yal-Dan obtenait le contact avec trois ordinateurs situés sur la Terre et qui allaient fournir par sidéroradio un important potentiel de renseignements, si important qu'on l'avait volontairement dispersé en ces trois points différents, autant pour ne pas surcharger un seul appareil que pour éventuellement dérouter un ennemi trop indiscret.

Un quatrième ordinateur, situé dans le laboratoire même, allait, lui, apporter les clés les plus importantes de l'immense accumulation d'éléments se rapportant au plan XX, lequel avait pour but de placer dans le mystère d'un seul cerveau humain la totalité des connaissances relatives aux ondes infernales.

Karine s'appliquait à disposer un réseau compliqués de fils, d'électrodes, vers deux fauteuils surmontés de deux casques suspendus à une sorte de potence, de telle sorte que les éventuels occupants des sièges auraient le crâne soumis à une irradiation émanant précisément de ces casques volants.

Au centre de la plus vaste pièce du département scientifique, on voyait osciller le grand prisme dont on parlait beaucoup hors de cette zone, mais dont en fait la généralité ignorait la véritable nature et plus encore la destination.

C'était Éric qui en était chargé plus particulièrement. Minutieusement, il se penchait sur un tableau de commandes et ses doigts glissaient, effleurant à peine les touches, avec la subtilité d'un musicien caressant son clavier. Et ce n'étaient pas seulement des sons qui émanaient de cette sphère prismoïde, mais aussi des lueurs, des images fugaces, une aura incroyablement diversifiée et colorée, une sorte d'hypercinéma en reliefcolor, aux émissions si rapides qu'on pouvait à peine les saisir.

Le professeur Baslow ne regardait pas ses laborantins, ne supervisait personne. Il avait en eux une confiance absolue ; il savait que les trois obtiendraient un maximum de résultats et que tout serait en ordre au moment voulu.

Il vint, ce moment. À tour de rôle, Yal-Dan, Karine et Éric se

tournèrent vers le maître et dirent ce simple mot :

— Prêt.

Baslow acquiesça d'un hochement de tête et se dirigea vers l'un des fauteuils.

Avant de s'y asseoir, il dit cette simple phrase :

— J'ai décidé que ce serait vous, Éric, qui serviriez de témoin. Yal-Dan prendra place à la table de mixage des ordinateurs tandis que Karine vous remplacera à celle du prisme.

Ils ne bronchèrent pas. Cette distribution des rôles, annoncée seulement en dernière minute, ne les surprenait pas. Il avait été décidé en effet que jusqu'au suprême moment, on ignorerait qui serait désigné.

Pour le rôle de témoin.

Mot pudique dissimulant la véritable nature de l'élu. A savoir le suppléant, le double de celui dont le cerveau allait recevoir la plus formidable condensation de connaissances inhérente à un seul fait : le problème des ondes infernales.

Les yeux des filles brillaient. L'une ou l'autre d'entre elles, voire le professeur lui-même cédant la première place (mais en principe seulement l'un d'eux quatre) pouvait devenir ce subtil et dangereux personnage. Ils avaient même envisagé qu'on se servît d'un élément extérieur au laboratoire et pu supposer que, par exemple, Marts le condamné fût celui-là.

Il n'en était rien. Baslow, peut-être avec l'accord, non seulement du commandant Flower mais aussi d'autorités supérieures, désignait Éric Verdin.

Les deux filles en éprouvaient-elles quelque jalousie ? Nullement sans doute, encore qu'elles eussent les mêmes droits que leur compagnon, du moins sur le plan scientifique. Mais après tout, le « témoin » allait devenir, nul n'en doutait parmi les initiés, une véritable bombe atomique à l'échelon cosmique presque aussi importante que la bombe Baslow.

Parce que c'était Baslow qui allait, lui seul, emmagasiner la totalité des renseignements. Ce qui lui revenait de droit. Cependant, un homme est mortel et il était nécessaire qu'il eût au moins un suppléant. Si bien qu'Éric était désormais quelque chose comme son double cérébral, mais disposant seulement d'une sorte de « digest » des éléments nécessaires à la grande expérience.

Le « témoin ». Infiniment moins important que l'homme-encyclopédie qu'allait devenir Baslow lui-même, mais cependant très supérieur à ses collègues.

Nul n'ayant fait d'observation, les deux hommes prirent place sur les deux sièges et Karine régla les casques volants au-dessus de leurs têtes.

Le travail commença.

Quatre ordinateurs d'une part (trois terrestres et celui de l'Inter), et l'énorme prisme qui captait directement les mystérieuses ondes infernales, allaient, et ce pendant plusieurs heures, irradier le cerveau du professeur Baslow de telle sorte que lui, qui avait jusque-là tout supervisé, et seulement cela serait en mesure de répondre définitivement aux questions les plus diverses concernant lesdites ondes, de façon également à recréer à tout moment d'autres équipes, d'autres laboratoires, façonner d'autres assistants pour tout reprendre de zéro en cas de destruction de l'île, des ordinateurs adéquats, voire des divers laborantins tous azimuts qui avaient travaillé à l'ensemble de l'entreprise.

Éric, lui, avait un rôle important, quoique secondaire. Branché sur un tableau spécial, il servait de cobaye. C'était sur son organisme que se reflétaient les émotions, les réactions, les moindres tressaillements de Baslow. Le professeur, en dépit de sa vaste science, ne pouvait à lui seul tout savoir. Maintenant il allait le devenir, cet homme hypervolté, enivré d'une connaissance fantastique.

Mais eu égard à la délicatesse d'un tel travail sur un cerveau, il y avait le reflet, le miroir vivant que devenait Éric.

De telle sorte, le jeune homme connaîtrait beaucoup de choses (il en savait déjà pas mal) mais on avait calculé l'apport – passant en quelque sorte à travers lui – de façon à ce qu'il ne fût « mis au courant » que de façon fragmentaire, voire embryonnaire.

Il saurait « partiellement » la vérité. Seul, Baslow la posséderait en totalité. Les gouvernants de la fédération du système solaire attribuaient tant d'importance à l'affaire qu'ils avaient jusque-là refusé à un seul de posséder la clé majeure, l'unicité leur semblant dangereuse. On pensait moins à une trahison qu'à une indiscrétion. L'ennemi pouvait kidnapper un individu, le faire parler par tous les moyens possibles.

Et pourtant, contradictoirement, on y arrivait. Parce qu'au départ nul n'avait connu l'ennemi invisible, parce que brusquement il fallait retourner la situation.

Baslow était évidemment le personnage idéal. Mais on ne s'en tiendrait pas là. Il était prévu de l'envoyer secrètement dans une planète lointaine, pour y reprendre ses travaux avec d'autres équipes, après que son cerveau eut été soigneusement sondé et ses connaissances reportées sur d'autres ordinateurs. L'île spatiale A-1, nul n'en doutait, n'était plus sûre.

Baslow, pendant que ses laborantins œuvraient, avait de son côté procédé à diverses mises au point. Ainsi, ni Éric, ni Karine, ni sans doute Yal-Dan n'avaient remarqué en détail les manipulations auxquelles il s'était livré. En vérité, il y avait certains rouages, sur la

complexité générale, dont ils ignoraient eux-mêmes le véritable sens, le professeur devant demeurer le seul à savoir.

Et cela dura très longtemps.

Absorbés, passionnés par l'expérience, ils oubliaient tout et ne ressentait aucune nécessité humaine. Il fallait aller jusqu'au bout et ils y allèrent.

Enfin on coupa les contacts, on débrancha les plots, on éteignit les voyants.

Baslow, immobile, le visage fermé, semblait dormir. Il était évident qu'il était las, très las. Les deux jeunes femmes, négligeant Éric pour le moment, s'occupèrent du maître, l'aidèrent à se lever. Elles le conduisirent à sa cabine, et il fut réconforté, douché, restauré, étendu enfin sur un lit relax.

Elles se retirèrent discrètement. Il avait besoin d'un long repos et les deux jeunes femmes n'avaient pu considérer sans un profond respect, une admiration sans bornes, ce crâne enfermant un cerveau dans lequel, pratiquement de façon inconsciente, s'étaient inscrites toutes les données d'un titanesque problème.

Elles revinrent à Éric.

Il était fatigué, lui aussi, mais demeurait très gai. Après tout, son rôle, pour important qu'il fût, ne pouvait s'assimiler à celui du professeur. Certes, il avait lui aussi emmagasiné bien des éléments, mais justement de telle sorte qu'il eût été incapable (cela avait été voulu et savamment calculé) de livrer, volontairement ou non, le grand secret à des interrogateurs, voire à des tortionnaires ou même à des sondeurs de cerveau.

On rendit compte au commandant Flower, lequel à son tour avertit l'autorité.

Le tout en code, bien entendu, dans l'espoir que l'adversaire ne fût pas encore en mesure de déchiffrer les messages, ce qui restait à prouver.

Du moins avait-on pris les précautions majeures. Le secret était enfoui dans un seul cerveau. Encore convenait-il de le protéger, ce cerveau, de le mettre en lieu sûr. Et de lui faire retransmettre son précieux fardeau de connaissances.

Le travail inverse serait alors effectué, dans un monde lointain, choisi dans le plus grand secret.

Ensuite...

Ensuite, le professeur Baslow, quoi qu'il en fût, deviendrait dangereux. Parce que vulnérable. Il importerait que, le transfert une fois terminé, il ne fût plus en mesure de fournir, une deuxième fois et à des indésirables, le même total de science.

Que ferait-on de lui ? Le cerveau unique ne pouvait subsister longtemps.

Aussi en pareil cas, cela deviendrait l'affaire de certains services secrets. Comme il en existe depuis toujours, et sous tous les régimes.

- 3 Police Interplanétaire
- 4 Confédération des planètes du système solaire

CHAPITRE III

Marts regardait la sphère.

Depuis son arrivée sur l'Inter, il avait montré une attitude passive. Baslow lui avait fait retirer la cagoule des condamnés à mort. En était-il reconnaissant à ses nouveaux geôliers ? On ne savait. Il avait été signifié au savant que lui et ses collaborateurs acceptaient des risques en prenant en main un tel personnage.

Marts était un assassin.

Il pouvait donc une fois de plus s'avérer dangereux. Certes, en cas de rébellion, il avait bien peu de chance. On ne s'évade pas d'une île spatiale, sinon en s'emparant par la violence d'une vedette cosmocanot, en s'élançant seul (et sans rien connaître de cette navigation ultra délicate) à travers l'immensité.

Mais une telle éventualité n'existe guère que dans les romans de science-fiction.

Marts avait dû reconnaître qu'on le traitait bien, qu'il était fort convenablement nourri, que sa cellule, en fait une cabine semblable à toutes celles des passagers de l'A-1, était des plus confortables encore qu'exiguë.

Il devait bien savoir que tout geste hostile serait promptement réprimé et qu'il n'irait pas loin. De toute façon, il se savait – ou se croyait – promis à une mort prochaine. Il n'avait cependant plus recommencé à injurier ceux qu'il considérait comme des postulants bourreaux.

Éric et Yal-Dan étaient venus le quérir, l'invitant à les accompagner. Sans la moindre observation ni la plus petite velléité de résistance il les avait suivis jusqu'au proche laboratoire.

On l'avait prié de s'asseoir sur un simple siège métallique. Et autour de lui il avait pu regarder, observer, chercher à comprendre.

Une installation très compliquée dont le sens évidemment lui échappait. Des écrans assez vastes, disposés alentour, formant un hexagone dont un des pans était manquant, et servait d'issue.

Au centre, la sphère prismoïde avec laquelle il faisait connaissance.

Elle irradiait doucement. Elle semblait légèrement instable et était secouée de faibles soubresauts qui la faisaient osciller sur sa base, base qui d'ailleurs était invisible. Le prisme semblait suspendu mais Marts, encore qu'il ne fût nullement un érudit, savait cependant qu'il devait y avoir là une sorte de lit constitué d'ondes bleues, ces ondes dites « musclées » découvertes quelques décennies auparavant et qui étaient d'une grande utilité.

La sphère émettait des sons à peine audibles et des lueurs glissaient parfois sur sa surface, sur les innombrables facettes qui en formaient la texture.

Baslow était là avec ses trois assistants, toujours affairés et méthodiques, ce qui donnait à Marts l'impression (redoutable à son sens) qu'on allait agir sur lui. Comment ? Il n'en avait aucune idée mais sa conviction demeurait : un cobaye, il allait devenir un cobaye.

Le redire ? Hurler de nouveau sa colère, sa vindicte ? A quoi bon...

Il suivait du regard les allées et venues des quatre personnages sans rien y comprendre, bien entendu.

Ce fut Karine qui vint enfin vers lui :

— Marts..., j'ai une question à vous poser.

Il la regarda. Elle était belle, sinon souriante, mais bienveillante et Marts, comme tous les médiocres, se méfiait de toute avance, se demandant immédiatement quel marché on allait lui proposer, tant il est vrai que certains êtres ignorent la gratuité de la chaleur humaine.

Il ne répondit rien. La fixa. Il était homme et malgré tout ne pouvait être insensible à sa beauté de grande fille bien en chair.

— Marts, écoutez-moi. C'est grave !

Il jeta autour de lui un regard égaré. Allait-on l'étendre sur quelque planche de vivisection ? Le torturer ? Étudier froidement les réactions d'un malheureux disséqué vivant ?

Il vit le regard dur de Baslow, les yeux étranges, aux expressions indéfinissables de la mystérieuse Yal-Dan, le visage franc et net d'Éric.

Aucun cependant ne le rassurait.

Il était sur la défensive, condamné déjà, mais retrouvant les affres de l'instruction juridique, sans le secours d'aucun avocat.

— Marts..., depuis votre arrestation... avant même... avez-vous songé à... ce qui s'était passé sur le Pélican ?

Il se crispa, serra les lèvres, cracha plus qu'il ne lança :

— Vous n'avez pas le droit de me demander ça ! Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Je suis condamné à mort ! Oui... j'ai tué Perkovan !... Une connerie, que j'ai fait ! Mais après tout... Il m'a piqué une gonzesse... Et c'était pas la première !

Il parla ainsi une minute ou deux, exprimant sa rancœur de mâle frustré, et vexé dans sa vanité imbécile.

Karine le laissait se dévouler, ainsi que les trois autres.

Il baissa soudain la tête :

— Faites de moi ce que vous voulez !

La voix de la jeune femme était à peine altérée quand elle reprit :

— Vous avez tort de vous révolter ainsi... Il n'est plus question de votre mort... de votre (Elle buta sur le mot.) exécution...

Il parut abasourdi trente secondes, avant d'éructer :

— Alors, quoi ?

— Répondez-moi !

— Vous voulez savoir si je... si j'ai...

— Du remords. Oui, c'est cela.

Il ouvrit la bouche, voulut parler et se tut, comme effaré de ce qu'il aurait pu dire.

Le remords ? Sentiment qui met l'homme en marche vers la rédemption, est-ce qu'il connaissait cela, lui, le brutal, le jaloux ?

Il sentait les quatre paires d'yeux qui l'observaient. Karine dit encore :

— S'il vous fallait revivre cette scène...

Il bondit sur son siège.

— Ah !... Mais qu'est-ce que... ? Foutez-moi la paix ! Je ne veux pas !... Tuez-moi tout de suite...

Il allait s'élancer. Éric, qui le guettait, pressa un bouton.

Stoppé dans l'élan qui allait le jeter hors du fauteuil, Marts se débattait, serré dans d'invisibles liens. En fait, l'assistant de Baslow venait de déclencher un subtil réseau d'ondes bleues, bien utiles pour maîtriser les forcenés.

Il grinçait des dents, le malheureux, mais il comprenait déjà que toute action était inutile. On le tenait bien.

Tout en sachant que c'étaient là des ondes musclées, il n'en éprouvait pas moins une certaine horreur en se sentant dans les lacs d'une invisible pieuvre.

Baslow avait fait un signe à Karine. A son sens, l'interrogatoire était stérile. Marts en restait au stade primaire. Il avait tué, au nom de sentiments bien vils. Par humanité, on avait confié à Karine le soin d'entamer le dialogue, mais c'était encore trop tôt sans doute.

Alors, renonçant à entrer en contact avec cette âme fruste et ténébreuse, ils se livrèrent à l'expérience.

Immobilisé, grinçant des dents, Marts sentit qu'on lui ajustait aux tempes des plaques de métal. Puis il sentit un froid à la nuque et devina qu'un pareil système cherchait à approcher la région du cervelet.

Les poignets, à leur tour, furent ceints de bracelets de métal auxquels attenaient des fils multiples, dont l'écheveau se perdait sous les écrans circulaires.

Respirant de façon frénétique, telle une bête aux abois, le misérable

les vit mener à bien la mise au point de l'expérience.

Puis la nuit se fit dans le labo.

Il ne voyait que vaguement, devant lui, la sphère prismoïde. L'irradiation en était très atténuée et les sons quasi imperceptibles. Pourtant il était fasciné par cet objet insolite, le voyait et l'entendait.

Et dans cette relative clarté, Marts sentait bien que les laborantins ne perdaient aucune de ses réactions. On l'observait. Moins visuellement sans doute que par un système radiant, qu'il pressentait plutôt qu'il ne le connaissait.

En effet, le fauteuil, les électrodes qui attenaient à son organisme, avaient entre autres destinations celle d'un tableau lumineux où des graphiques se dessinaient, indiquant de manière subtile les moindres tressaillements physiologiques du sujet en symbiose avec ses états d'âme.

Mais lui, bientôt, devait négliger cette angoisse de se sentir épié. Il allait en venir, dans les instants qui suivirent, jusqu'à oublier le reste du monde.

Les assistants ne parlaient pas. Marts devinait leurs silhouettes serties de pénombre, les tenues blanches faisant des taches blafardes dans la semi-obscurité.

Mais lui regardait la sphère. La sphère qui, irrésistiblement, l'attirait.

Cela dura un moment. Il n'y eut qu'à certaines secondes le cliquetis d'une manette qu'on déplaçait, d'une commande qu'un doigt délicat bougeait légèrement de place, les scientifiques réglant avec la dernière minutie les appareils.

Marts, le cœur serré, se croyait maintenant devant un écran. Un écran de télévision cosmique, de fantastique cinéma.

La sphère irradiait et cette irradiation augmentait d'intensité. Si bien qu'elle absorbait désormais toute l'attention du malheureux, qu'il ne voyait plus qu'elle. Il se sentait tellement en accord, qu'il le voulait ou non, qu'il lui devenait impossible d'en détourner ses regards, de refuser d'y attacher toute sa personnalité.

Subjugué, emporté, fasciné, envoûté, il regardait. Cela semblait un œil énorme, un voyant titanesque. Il ne savait plus que ce n'était qu'un instrument, un globe à facettes fait en réalité de métal, de verre, de plastique. Non ! cela lui semblait vivre, l'appelant, le guidant dans un univers autre.

Sur l'écran, Baslow et ses assistants pouvaient suivre avec satisfaction l'évolution des graphiques dont l'oscillation attestait la mise en condition du condamné, ce condamné auquel on promettait inexplicablement la vie sauve.

Marts voyait maintenant des images se préciser, des scènes apparaître. C'était un film assurément, puisqu'il reconnaissait des

paysages familiers, des physionomies connues, des silhouettes déjà entrevues. Des êtres de rencontre et d'autres, longuement fréquentés, aimés ou haïs...

La mer...

La mer n'est pas devant Marts, figurée sur un écran. Non, elle est là, elle palpite, elle vit, cette source éternelle d'où jaillirent les créatures.

À demi conscient, Marts réalise tout à coup qu'il aspire le vent aigre et salé du grand large, qu'il perçoit le long ululement d'une forte brise, qu'il sent déjà rouler sous lui un plancher légèrement instable comme celui d'un navire.

Il lutte pour comprendre, pour s'arracher à l'emprise de ce songe – est-ce vraiment un songe ? L'a-t-on hypnotisé ? – et retrouver un peu d'une lucidité qu'il sent décroître.

Mais ces visages ? Ces décors ? Il vient de les voir. De les « revoir ».

Parce que c'est justement du déjà vu. Des souvenirs. Des rappels du passé, de ce qui a constitué la trame de son existence jusque-là.

Souvenirs de tendresse et de violence, de volupté et de colère, gamme infinie de sensations humaines.

Un homme tel que Marts, primaire, peu dégrossi, ne les a sans doute jamais éprouvés avec un souci d'auto-analyse. Mais alors que cela accourt en foule au nom d'il ne sait quel retour mnémotechnique, ce flux des jours disparus l'envahit d'une émotion profonde.

Cette femme ? Il croit encore sentir le parfum de sa chair... Cet homme... Il a dû trafiquer avec lui dans il ne sait quelle officine... Et encore... ?

Image brève, qui le poignarde. Sa mère, depuis longtemps disparue...

De nouveau, l'océan. Il vogue. Il vogue.

Le vent de mer souffle et pénètre ses poumons. Instinctivement, en matelot qu'il est, qu'il reste malgré tout, il soulève ses épaules, absorbe cet air à la fois virulent et exaltant et sa poitrine en est tout irradiée.

L'océan... Un navire...

Le Pélican.

Insidieusement, Marts est possédé par le souvenir. Les multiples souvenirs afférents à sa navigation sur ce bâtiment.

Mais il se sent maintenant mal à l'aise. Le film-rêve devient obsédant. Il se retrouve sur le Pélican. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

La brume...

Où est le bateau ? Quelque part sur un océan lui-même recouvert de grandes traînées de brouillard. Et cela devient compact et on avance et on s'enfonce lentement avec toute la prudence du capitaine

dans cette masse d'ouate grise et froide.

Marts a froid, en effet.

Il est sur le pont. Il se sent dans un état bizarre. Son cœur bat, comme il battait alors que...

Et c'est l'épouvante qui le pénètre, quand il entend le son caractéristique.

Haletant, il râle :

— La cloche... J'entends la cloche...

La cloche de brume !

La cloche qui appelle, signale, supplie les autres matelots de l'univers au nom des matelots de ce navire, de prendre garde, de n'avancer qu'avec circonspection, parce que tous sont en péril, en péril mortel.

Marts voudrait s'arracher du fauteuil mais l'invisible réseau des ondes musclées le tient bien.

— Je ne veux pas... Je ne veux pas... Non ! Pas la cloche ! Pas la cloche !

Le pont du navire. La brume. Une silhouette.

— Non !

C'est Perkovan. Il l'a reconnu. Le beau, le trop beau Perkovan, la coqueluche des filles dans les ports. Perkovan le séducteur aux mille et une escales d'amour.

Marts râle d'horreur. Parce qu'il se sent dans la peau d'un certain Marts, justement, alors que le navire avançait dans la brume, alors que la cloche de brume lançait son morne signal, et que lui, fou de haine imbécile, fonçait sur Perkovan.

Le geste ! Il voudrait ne pas refaire le geste fatal !

— Arrêtez !... Au secours !

Les oscillographes indiquent une fréquence dangereuse. La voix sèche de Baslow claque comme un fouet :

— Stoppez !

La lumière revient. Plus de vision hallucinante. Dans le fauteuil, Marts, qui n'est plus maintenu par les ondes bleues, mais est à demi évanoui, les yeux révulsés, la bave aux lèvres, encore sous l'impact de l'effroyable aventure qu'il vient de vivre.

De revivre !

Son forfait, le crime abject dont il s'est rendu coupable, l'assassinat de Perkovan.

Tout a été reproduit avec une vérité qui dépasse l'imagination.

Par quel procédé ?

Baslow et les siens peuvent être satisfaits. Mais seul sans doute le professeur possède désormais dans son crâne tous les éléments de ce dispositif si complexe.

Tellement complexe que la majeure partie des données du

problème se trouve à des centaines d'années-lumière de l'A-1, dans une nébuleuse encore inexplorée, et que les cosmatelots ont déjà surnommée la nébuleuse des fantômes.

CHAPITRE IV

Éric s'étendait sur la couchette, détendu, apaisé. Il regardait, de cet air à la fois admiratif, satisfait et un peu vaniteux de l'amant, celle qui se tenait devant lui, peignant ses beaux cheveux blonds.

Du regard, il caressait cette ligne souple, ces formes pleines qu'il avait tenues entre ses bras, couvertes de baisers de feu.

Il grillait une cigarette de tabac martien et trouvait une nouvelle volupté à la fois dans la saveur de la fumée et la vision de la femme encore nue.

— Dis-moi, Karine...

— Quoi, chéri ?

— Sais-tu à quoi je pense ?

— A moi, j'espère !

Ils rirent toutes les deux, mais Éric enchaîna :

— Eh bien oui, à toi. Et à une utilisation inédite et que je trouverais très agréable des ondes infernales.

— Tiens, tiens ! Mon subtil amant a-t-il inventé quelque raffinement ?

— Justement, ravissante. Puisque, grâce à la somme de technique désormais enfouie dans l'illustre crâne de notre illustrissime maître Baslow il est possible de revoir le passé dont les ondes se sont heurtées au mur mystérieux qui paraît être une des limites du cosmos, imagines-tu ce que serait l'aimable rappel d'une heure de tendresse, d'une nuit d'amour ?...

Elle secoua sa belle chevelure.

— Mais il y aurait de quoi rougir ! Deviendrais-tu voyeur ?

Il rit franchement et se redressa, s'appuya sur un coude.

Il était nu, lui aussi, et il flatta d'une main douce et tout de même légèrement nerveuse la taille de Karine, la laissa glisser un peu plus bas.

— Arrête, sybarite !

— As-tu toujours dit ça ? Il me semble que, tout à l'heure...

— Le jeu est terminé, monsieur.

— Pour aujourd'hui !

— Et je te vois venir... Prostituer notre mission par des visions pornographiques...

— Mais, Karine... Nous avons bien infligé à Marts le supplice du remords, en lui remontrant son forfait... Il pourrait se trouver des scènes plus agréables à contempler... D'ailleurs, au cours de l'expérience, il a revu – et nous avec – certains passages où, avec des filles...

— Bon ! Mais cela faisait partie de notre travail, Éric ! Alors que, nous revoir l'un et l'autre dans... pendant que...

Elle s'habillait.

— Tu n'es qu'un sale vicieux !

— Mon amour, ce ne serait pas la première fois qu'une invention géniale aurait des applications non prévues au départ !

Elle se pencha vers lui.

— Donne-moi une cigarette... Il va falloir que je parte, que j'aille relever Yal-Dan...

Il obtempéra à son désir, reprit :

— Il est vrai qu'à l'origine, alors qu'après la révélation de la nébuleuse où se heurtent les ondes temporelles et les recherches qui ont suivi nul n'imaginait ce qui est arrivé, nos travaux ont provoqué (encore de façon inexplicable) des « retombées » si j'ose dire... Et c'est ainsi que l'équipage du Pélican a pu voir... exactement revoir... ce qui s'était passé environ vingt-quatre heures plus tôt sur le navire, à savoir l'assassinat du matelot Perkovan par ce malheureux Marts...

— Eh bien, de toute façon, cela servira aussi aux enquêtes policières, à l'espionnage, à... je ne sais quoi encore !... Éric ! Ne crois-tu pas que, finalement, les ondes infernales méritent bien leur nom, et sont dangereuses ?... Cette vision du passé (encore imprécise mais que nous parviendrons certainement à contrôler, à diriger à volonté) ouvre des horizons vertigineux...

— Beauté..., voilà bien de la philosophie !

— Cela vaut tes rêveries de dépravé, affreux que tu es !

Elle lui donna un preste baiser sur les lèvres et le quitta.

Seul, le jeune homme, dont c'était l'horaire de repos, réfléchit longuement.

Karine n'avait pas tort. Éric avait eu beau entamer la discussion sur le ton léger du badinage, la jeune femme avait soulevé de graves problèmes.

La science de Baslow et de son équipe était grande. Il n'en était pas moins réel qu'à l'origine le hasard (mais y a-t-il un hasard dans le grand ordre cosmique ?) avait joué dans cette prodigieuse découverte un rôle de premier plan.

C'était « par hasard » que des cosmonautes, aux confins de cette

nébuleuse encore inconnue qui devait devenir pour eux celle des fantômes, avaient constaté qu'il existait une sorte de radar du temps, réfléchissant à partir d'une énigmatique paroi, d'un écran impensable, les reflets du passé, dans un ordre anarchique, dans la confusion et le chaos, mais avec des séquences étonnamment nettes.

« Par hasard » encore ! Après des mois et des mois de travail, une synthèse des recherches effectuées dans les laboratoires de divers mondes avait abouti à l'établissement du centre de recherches de l'Inter, la planète artificielle A-I. Jusque-là rien que de très logique. Mais la sphère prismatique mise au point par l'équipe Baslow, captant empiriquement des ondes, effectuait une projection involontaire vers l'Atlantique, exactement le golfe de Gascogne où croisait le Pélican dans les bancs de brume.

Alors il y avait eu la révélation, ce spectre de navire montrant, comme en un film hallucinant, le crime de Marts.

Maintenant, il fallait exploiter un tel prodige. Il s'en faudrait encore sans doute de plusieurs années avant que l'utilisation rationnelle des ondes infernales fût devenue monnaie courante. Mais déjà, le cobaye Marts allait servir. Était-il particulièrement doué pour la réceptivité des ondes ? Tout demeurerait nébuleux mais Baslow et ses aides avaient pu se féliciter. Le cerveau du criminel, soumis à l'action de subtils appareils, avait bel et bien réfléchi à partir de la sphère prismoïde les visions qu'il percevait sur le radar temporel et reprojétait à son tour pour le profit des observateurs.

Cependant Éric songeait à prendre quelque repos. Après l'heure voluptueuse entre les bras de la belle Karine, il se sentait « bien ».

Paisiblement, il jeta une serviette autour de son cou et, toujours nu, marcha vers la cabine de douche.

L'eau tiède, puis froide, le fouetta énergiquement. Un léger parfum s'en dégageait, senteur virile bien en accord avec sa musculature. Un déclic et il n'y eut plus d'hydrothérapie, mais des ondes dessicantes qui allaient le sécher en un instant, avec une impression savamment calculée donnant l'illusion du massage.

Une fois de plus, l'Inter vibra dans toute sa formidable carcasse.

— Encore une attaque !...

Quelque peu humide, Éric s'habille à la vitesse grand V.

Il fonce vers le laboratoire. En route il croise un certain nombre de cosmatelots et de techniciens. Tout oscille, tout craque, et les uns et les autres évoquent un monde ivre, tant l'instabilité est grande.

On échange de brefs propos, du genre pessimiste :

— Ça recommence !

— Mais que sont-ils, ces damnés ?

— On est foutu !

— S'ils sabotent l'inter...

— Le diable les écrase !

Qui ? Qui sont-ils, ces ennemis mystérieux lesquels, à plusieurs reprises déjà, ont tenté la destruction de l'A-1. Car peut-on imaginer autre chose qu'une tentative d'anéantissement de cette magnifique réalisation terrienne ?

Éric, tant bien que mal, se cognant souvent, glissant, trébuchant, s'étalant parfois de tout son long et se relevant quand même grâce à sa souplesse de sportif, réussit à rejoindre Yal-Dan. Elle allait quitter le labo, Karine venant reprendre le tour de veille, quand tout s'est mis à s'ébranler à bord de l'île spatiale.

— Où est le patron ?

— Avec le commandant ! Il paraît que le sidéroradar voit des choses bizarres !

— Quoi encore ?

— L'écran révélerait un engin... mais il est invisible à l'œil nu et les ondes musclées ne l'atteignent pas !

— Un engin fantôme ?

Tous trois s'interrogent. Est-ce encore une manifestation des ondes infernales ? Un souvenir ramené par le radar temporel ?

Toutes les hypothèses sont valables. Mais comme tout un chacun à bord, les trois laborantins supposent tout de suite que l'ennemi inconnu ne peut se trouver qu'à bord de cet astronef mystérieux et insaisissable, signalé pour la première fois depuis le début des agressions.

Cependant ils songent tous trois à leurs devoirs. Protection des appareils et aussi de ce qu'on pourrait appeler le matériel humain : Marts en l'occurrence.

Si bien qu'ils se préoccupèrent de Marts.

Le condamné était effaré. Dans la petite cabine qui lui servait de cellule, il subissait comme tous les hôtes de l'Inter les terribles soubresauts dont l'origine demeurait inexplicable.

Il avait été projeté à deux ou trois reprises contre les parois et il saignait et il était meurtri. Épouvanté surtout, peu éloigné de croire que c'était là le supplice inédit qu'il redoutait, et que ceux qu'il considérait encore dans une certaine mesure comme des assistants bourreaux étaient en train de le faire mourir de cette manière fantastique.

De surcroît, Marts endurait le martyre moral le plus affreux.

Comme tous les coupables, il ne pouvait pas ne pas se souvenir de son geste fatal. L'image de Perkovan était venue à plusieurs reprises hanter ses rêves. Sans préjudice de se présenter à lui à diverses occasions, quelles que fussent ses occupations. Occupations mineures en raison de son incarcération.

Seulement il y avait eu l'expérience au cours de laquelle le crime

s'était représenté devant lui avec tous les détails, toute la précision d'un film, d'une émission minutieusement mise en scène.

Depuis, Marts était horrifié.

Jusque-là, semblable à d'autres assassins, il avait lutté contre l'invasion mentale, cherchant à faire dériver ses réflexions vers d'autres sujets. Quand il se réveillait, baignant dans une sueur d'angoisse, il s'efforçait encore de penser à « autre chose », de se réfugier dans quelque souvenir lascif, pour oublier et se rendormir.

Mais ce qui s'était passé dans le labo de l'Inter avait été atroce. Marts aurait peut-être pu, dans une certaine mesure, chasser le reflet obsédant de son geste monstrueux. A présent, c'était devenu impossible.

Au départ, il avait pensé qu'une mort rapide le délivrerait, Marts étant de ces esprits bornés qui croient que le monde s'arrête à leur minime personne. Puis, espérant vaguement une grâce, il se disait qu'à la longue l'abominable souvenir s'estomperait.

Désormais, plus question de cela. Il avait revu le crime, il en était devenu le spectateur tout en demeurant le principal acteur du drame. Et il lui était impossible d'arracher cette vision de sa pensée.

Marts se sentait devenir fou et redoutait, quand il voyait les aides du professeur Baslow, qu'on récidivât, qu'il revît une fois encore cette projection du tragique événement dont le pont du Pélican avait été le théâtre.

Et puis il y avait eu cet ébranlement de l'île spatiale. Mais le prisonnier était habilité à croire qu'il ne s'agissait que de quelque invention diabolique, d'un mouvement simplement circonscrit à sa cellule et qu'on allait le supprimer de cette manière atroce et stupide à la fois.

Il fut donc assez surpris de voir apparaître Éric et les deux jeunes femmes. Tout de suite, il comprit. Ce n'était pas seulement sa cellule mais l'île tout entière qui était en détresse et les trois jeunes gens qui venaient à son secours (il s'agissait bien de cela) étaient eux-mêmes en piteux état.

Saignants, cabossés, meurtris, nauséeux, ils subissaient les mêmes troubles que lui. Ils l'entraînèrent tant bien que mal et il ne résista pas. Tous étaient désormais logés à la même enseigne.

La consigne, pour les assistants de Baslow, ordonnait de protéger Marts. Ils faisaient de leur mieux, mais dans quelles conditions !...

À bord, c'était désastreux. Les spécialistes de la gravitation artificielle luttaien pour redonner un semblant de stabilité à la planète synthétique. Mais d'étranges coups de boutoir, incompréhensibles quant à leur genèse, continuaient à secouer, à ébranler tout l'ensemble.

Éric, Yal-Dan et Karine songeaient à Baslow.

Ils étaient également comptables de lui. Lui, qui était désormais le réceptacle vivant de tous les secrets concernant l'utilisation des ondes infernales.

Entrer en contact avec lui ? Éric le tenta, par interphone. Après divers essais plus ou moins infructueux, il obtint la communication, d'ailleurs fortement parasitée, avec le poste de commandement.

— Éric... suis avec... 'mandant... Toujours astronef incon... Insaisissable... Ennemis s'acharn...

Éric rendit compte tant bien que mal de l'état du labo. Ce n'était pas très brillant et plusieurs des précieux appareils avaient subi des avaries.

Baslow demanda :

— Marts... ?

— Avec nous, professeur...

— Bien... je voudrais...

— Professeur... Vous devriez... avec nous aussi...

Baslow riposta :

— Vous rejoind... possibl'...

Un craquement formidable acheva de briser la communication.

Éric, Marts, Yal-Dan et Karine avaient été projetés les uns et les autres à travers le labo, où de nouveaux désastres se produisaient, dans un vacarme effrayant de verre brisé, d'éclatements, de chocs brutaux.

Le criminel et les trois laborantins n'étaient plus que quatre humains en détresse. Ils essayaient de s'appuyer, de se soutenir mutuellement, emportés dans une même catastrophe.

Car c'était bien une catastrophe !

Des bribes de phrases leur parvenaient par les interphones et pas seulement de la timonerie. violemment secoués, tous plus malades les uns que les autres, les passagers de l'inter commençaient à comprendre la terrible vérité.

L'île avait été arrachée de son orbite.

La force inconnue qui s'acharnait contre la planète artificielle avait fini par l'emporter. L'Inter, projetée on ne savait comment ni pourquoi, quittait sa position si savamment étudiée entre Terre et Lune et commençait à dériver, parfaitement désarmée et ne réagissant plus aux commandes.

C'était une épave géante, un formidable fragment semblable à un bateau sinistré qui voguait désormais au hasard sur les océans du vide.

Et puis un choc de plus déclencha accidentellement le mécanisme de la sphère prismoïde conçue pour la captation et la diffusion des ondes infernales issues d'une lointaine nébuleuse.

Le labo tout d'abord, et tout l'immense appareil par la suite, furent envahis par des reflets, des vibrations, qui déferlèrent sur ces

malheureux en péril.

Beaucoup s'étaient évanouis. Il y avait des blessés et déjà deux morts, broyés contre les parois. La gravitation artificielle avait été coupée, si bien que les uns s'écrasaient, les autres flottaient comme des ludions. Certains vomissaient, d'autres perdaient le sang par le nez, la bouche et les oreilles. C'était un chaos désespérant où se perdaient de nombreux équipages.

Mais l'afflux des ondes-infernales, touchant les uns et les autres, ajouta hautement au formidable malaise.

Ils voyaient, ils entendaient, malgré cet état nauséeux.

Des scènes variées, passant comme des éclairs et qui ne correspondaient pas à grand-chose pour eux. Mais aussi, parfois, des visions rappelant des souvenirs personnels.

Alors les réactions étaient diverses. Quelques-uns, horrifiés, revoyaient des moments où ils avaient joué un rôle discutable, et qu'ils avaient préféré oublier jusque-là, ensevelissant le souvenir au fond de leur être. D'autres, extasiés, revivaient au contraire des instants attendrissants, délicieux, exaltants.

Ils n'étaient plus eux-mêmes. L'épave monstre les emmenait, dans un carrousel où les esprits captifs de ces organismes perturbés frôlaient les limites de la démence.

Et les trois laborantins, qui n'y échappaient pas, voyaient aussi Marts, lequel, les yeux exorbités, appliquait avec frénésie ses paumes à plat sur ses oreilles, pour ne plus entendre, pour échapper au retour lancinant de la cloche de brume.

CHAPITRE V

Des tours-cadran et des tours-cadran...

C'est là la seule mesure du temps pour les cosmonautes, puisqu'il est plus relatif qu'ailleurs dans les contrées incommensurables du grand vide.

Combien de ces tours-cadran ? Les malheureux passagers de l'île spatiale désemparée seraient bien incapables de le dire.

L'ennemi inconnu a réussi son mauvais coup. Désorientée, privée de gravitation artificielle, l'Inter s'en va, déjà loin de l'orbite lunaire, dérivant, à ce que croient Flower et ses officiers, vers la zone des astéroïdes.

Les génératrices sont à peu près mortes. L'instabilité a provoqué de nombreux accidents. Tous sont dans un état affreux, l'apesanteur agissant dangereusement sur les organismes déstabilisés. Les morts s'accumulent et les soubresauts de la malheureuse planète artificielle ont multiplié les blessures.

Partout sang, vomissures, voire cadavres, parmi les débris de toute sorte, les parois éventrées, les planchers crevés, les appareils fracassés.

On souffre de la faim, du froid aussi. La thermie est annihilée, si bien que, petit à petit, le grand froid spatial envahit l'immense épave.

Cependant il existe encore à bord un péril plus grand sans doute. On n'a pas réussi à stopper le fonctionnement de la sphère prismoïde dont le mécanisme a été déclenché dès les premiers coups de boutoir de l'invisible adversaire.

Si bien que les ondes infernales continuent à sévir et que ces relents du passé se répandent un peu partout, de façon anarchique, créant de regrettables névroses chez certains membres de l'équipage.

En effet, si beaucoup peuvent être simplement agacés par ce film lancinant, ces images envahissantes, d'aucuns s'y retrouvent, revoient leurs propres agissements, si bien que, selon les cas, les uns y retrouvent une certaine satisfaction alors que d'autres en sont gênés, parfois épouvantés.

Une secousse plus forte que les précédentes a précipité dans un

compartiment voisin du poste de commandement les occupants du laboratoire, lequel a été totalement bouleversé, à cela près qu'inexplicablement l'invention de l'équipe Baslow a été non seulement protégée, mais encore qu'elle continue à fonctionner.

Flower, mal en point, flottant comme un poisson agonisant, a supplié Baslow de mettre un terme à cette invasion spectrale. Le professeur ne le sait que trop, pour cela, il faudrait avoir accès au labo, lequel, en raison de la position de l'inter qui a totalement basculé, se trouve en une zone difficile d'accès, un véritable conglomérat de débris barrant les couloirs.

Éric, Yal-Dan, Karine, en compagnie de Marts auquel ils tentaient de porter secours, se sont retrouvés à proximité de Flower, de Baslow, des timoniers et des astronautes.

Ils saignent, ils geignent, tant les nausées leur tordent les entrailles. Ils sont effarés parce qu'on entend aussi les râles des agonisants, les cris douloureux de blessés auxquels on ne peut venir en aide, tous et toutes stagnant lamentablement dans l'apesanteur.

Toute communication radio ou télé est impossible. C'est le silence et il n'a pas été loisible d'entrer en contact avec les stations terrestres ou lunaires, les autres îles spatiales de cette contrée du système solaire.

Sans doute la catastrophe a-t-elle quand même été perçue et signalée et on espère vaguement que des astronefs de secours viendront. Mais quand ?

Et encore faudrait-il que la position de l'Inter soit convenablement signalée. Car cet engin monstrueux qui a plusieurs centaines de mètres de diamètre et paraît si impressionnant n'est jamais qu'une parcelle dans l'immensité et devient difficilement détectable.

Que devient l'astronef fantôme, aperçu peu avant la catastrophe ? Il est impossible de le savoir. Nul ne doute que c'est là le coupable, le navire qui porte ces invraisemblables ennemis dont le but demeure obscur. Encore que Baslow et son équipe aient leur idée là-dessus. Une puissance inconnue ne veut-elle pas s'emparer du secret des ondes infernales ? Si cela est, le moins qu'on puisse dire est que ces gens-là ne reculent pas devant les pires moyens.

En attendant, c'est le désastre. Grotesques ludions, les officiers et les laborantins se sont tant bien que mal rapprochés en se cramponnant, tantôt les uns aux autres, tantôt à n'importe quelle aspérité de l'installation.

Flower râle :

— Nous allons tous devenir fous... si on ne... met pas fin...

— Je sais ! éructe Baslow. La sphère continue et... ces visions... ces visions...

Il est mal à l'aise, autant moralement que physiquement. Il est de

ces grands savants victimes de leur invention, de leur génie. En son crâne sont soigneusement enfermés tous les secrets des ondes infernales, qu'il a si brillamment collaboré à asservir.

Et maintenant ces ondes se répandent, n'importe comment, achevant de semer le désordre parmi les naufragés de l'espace.

Marts est un des plus malheureux. Il se plaint d'entendre sans arrêt la cloche de brume, sinistre signal de son remords. Il croit, en permanence, refaire le geste meurtrier et, s'il n'était pas privé de moyen d'action, si ses mouvements n'étaient que les gauches soubresauts d'une sorte de flotteur, il se briserait le crâne contre une paroi.

La cloche de brume... les autres peuvent aussi l'entendre, car outre les images, la sphère diffuse des sons, moins évidents sans doute, mais constituant une sorte de murmure lancinant, où des mots, des vibrations inconnues, des bribes de phrases en toutes les langues cosmiques déferlent sur les malheureux.

La rigueur scientifique ne perdant jamais ses droits, Baslow et ses aides en arrivent à cette conclusion curieuse que les ondes infernales ont cette particularité de refléter le passé d'un individu précis, et présent. Si bien que la sarabande infernale qui a envahi l'épave représente exactement l'ensemble des souvenirs afférents aux membres encore vivants de l'équipage, à l'exclusion de toute autre personne.

Ce qui corrobore les expériences passées et ce qui a été observé avec Marts.

Ce qui, également, l'a perdu à bord du Pélican. C'est de lui-même qu'émanaient, parle truchement des ondes (et la sphère prismoïde alors que l'Inter survolait le golfe de Gascogne) les visions montrant son propre crime.

— Il faut en finir... Stopper la sphère !

— Mais le département... labo... est inac...cessible...

— Il faudrait aussi rebrancher la gravitation !

— Impossi...ble... Tout... détruit !

Un des officiers, évoluant comme une baudruche ridicule, gémit entre deux crachements de sang :

— Nous sommes... plus faibles... que des bébés... et on voudrait...

Baslow tente d'aspirer un peu d'air. Ses poumons contractés lui font horriblement mal. Il réussit à dire, en phrases coupées de hoquets, qu'on retrouverait tout de même un peu de calme si l'émission spectrale cessait. Après tout, plus d'un cosmonaute a déjà vécu en apesanteur, en dépit des dangers que cela suppose.

Éric a le vertige, mais il râle :

— Je vais tenter... d'y aller...

Karine, dont les beaux cheveux blonds dénoués évoluent autour

d'elle avec une grâce curieuse (elle est si belle qu'elle échappe au grotesque général) le regarde avec admiration. Un peu de crainte aussi :

— Tu voudrais... ?

— Je le comprends, dit la petite voix acidulée qui appartient à Yal-Dan.

Les deux femmes flottantes se regardent. Compagnes de la science, sans doute. Mais n'existe-t-il pas entre elles une certaine rivalité ? Éric...

Alors une voix rauque halète :

— Je vais avec vous...

C'est Marts. Il sait qu'entreprendre une randonnée à travers l'épave et tous ses dangers n'est pas une sinécure. Mais que ne ferait-il pas pour ne plus entendre la cloche de brume ? Quitte à mourir après !

Et les deux hommes se mettent en route.

Étrange calvaire que d'avancer dans ce gouffre de néant, dans ce décor apocalyptique. Tout est brisé, tout est souillé, infect. Et on voit glisser autour de soi les objets les plus divers, les fragments de la formidable installation, dispersés, entamés, fêlés, ainsi que parfois, ce qui est plus horrifique que tout, un corps sans vie, tétanique ou disloqué, ce qui donne l'impression d'évoluer au sein d'un océan cauchemardesque.

Éric et Marts progressent, cependant, s'aidant mutuellement. Ils ont perdu de vue le département où demeurent Baslow, les officiers, les deux femmes. Ils contournent des amas de débris, des couloirs bloqués, des paliers défoncés. Ils se heurtent à des malheureux qui sont projetés vers eux en collisions lamentablement ridicules.

Et le froid triomphe !

Le gel commence à s'étendre. Nul n'a d'illusions à se faire. Si l'Inter dans son entier se refroidit, c'est la mort inévitable pour tous les survivants. Plusieurs, luttant à la fois contre les troubles physiologiques consécutifs à l'apesanteur et la névrose engendrée des spectres du passé, tentent de se blottir, voire d'allumer un peu de feu. Dérisoires efforts !

La condensation atmosphérique provoque déjà des parcelles blanches. Bientôt il neigera à travers la planète artificielle.

Deux monstres grotesques, évoluant comme de lourds batraciens qui auraient par instants des grâces de lépidoptères, continuent à se déplacer avec mille difficultés à travers les départements détruits, les parois déchiquetées, repoussant tantôt un vivant et tantôt un cadavre qui viennent lentement vers eux et que très souvent ils ne peuvent éviter.

Éric Verdin et Marts l'assassin cherchent à sauver ce qui peut encore être sauvé.

Ils découvrent des corps, dont on ne sait s'ils appartiennent à des êtres encore en vie, ou sont des cadavres, que le froid commence à raidir en les recouvrant d'une fine pellicule blanche, qui ne fera qu'épaissir dans les heures qui vont suivre.

Certains de ces organismes rigides flottent encore, se butent à cent obstacles et les deux hommes, serrant les dents, font tout pour ne pas entrer en contact.

Enfin, après un temps qu'ils sont bien incapables de déterminer, Éric et son compagnon finissent par atteindre le laboratoire. Ou tout au moins ce qui fut le laboratoire du professeur Baslow.

Tout y est dans un bien triste état. Là comme ailleurs, les culbutes multiples que l'île spatiale a effectuées dès que la gravitation a été coupée ont provoqué des désastres. Tout est sens dessus dessous, en grande partie inutilisable.

Éric, cependant, ne se désole pas trop. On reconstituera l'ensemble. Les subtiles données ne sont-elles pas inscrites dans le crâne de Baslow ? Tandis que lui-même, le témoin, en connaît subconsciemment une certaine partie.

Ils s'aident toujours mutuellement. Se raccrochent, quand l'un d'eux dérive, perdant l'équilibre. D'autre part, le moindre choc lance le sujet bien plus loin qu'il ne veut aller, ce qui occasionne encore une perte de temps, une déperdition de force. Parce que ce genre de progression est particulièrement épuisant.

Eric lutte pour le salut de l'île spatiale et du secret des ondes infernales.

Marts risque sa vie pour ne plus entendre la cloche de brume, pour s'évader de cette prison latente où il est plongé, cette prison du remords vivant.

Parce qu'il l'entend toujours, le lugubre son. Il sait, encore qu'il soit bien peu féru de physique, qu'il le porte en lui mais que si la sphère cesse de fonctionner, tout s'éteindra. Il ne verra plus son crime. Il pourra tenter de n'y plus songer.

Sans compter que tout cela s'embrouille avec les images et les sons conçus par les survivants, tous touchés par les radiations de l'appareil qui capte les ondes infernales venues de si loin.

Les voilà dans les débris, dans les décombres du labo. Éric a un soupir en apercevant la sphère. Intacte ! Bien sûr ! Et une des rares génératrices encore en bon état est justement celle qui la dynamise.

Il suffira donc de couper un contact. On n'aura pas encore sauvé l'île spatiale mais on aura chassé les spectres.

C'est Marts, le premier qui, toujours en cette nage qui est aussi un vol, désigne l'individu à Éric.

Ils reconnaissent un des cosmatelots. Il s'est amarré à un siège pour ne pas dériver. Et il regarde, et il écoute.

Devant trois des écrans disposés dans le labo. Ces écrans qui ont servi de réflecteurs pendant l'expérience dont Marts faisait les frais. Ces écrans qui permettent une observation précise, minutieuse, très nette du film ondio-cérébral dont la sphère prismoïde est l'antenne interstellaire.

Le nommé Gabbès est en train de s'offrir un véritable festival érotique.

C'est sans doute un primaire, mais il a compris au moins le fonctionnement de l'appareil. Par hasard, précipité dans la zone jusque-là interdite par l'accident, il a vu, et entendu, le fruit de sa pensée apparaître avec d'autant plus d'intensité qu'il s'est trouvé devant les trois écrans encore intacts.

Depuis, il regarde. Il se revoit avec une femme d'une grande beauté, une Euro-Terrienne sans doute, brune aux grands yeux bleus, dont le corps se dévoile voluptueusement, dont les spasmes, les gémissements de plaisir, lui apportent un véritable opium dans lequel il oublie le froid ambiant, la perte de l'île spatiale, cette mort qui le guette et dont sans doute il méprise l'approche.

Il est avec sa maîtresse de la Terre et rien d'autre n'existe.

Si bien qu'il semble à peine s'apercevoir de la venue des deux hommes flottants, tout à son extase, à son ivresse lubrique et sentimentale à la fois.

Il ne réagit que lorsque Éric, soutenu par Marts, réussit à joindre le tableau magnétique d'où on commande le mouvement de la sphère et commence à couper les contacts.

— Que faites-vous ? Vous êtes fou ! rugit Gabbès, brusquement arraché à ses délices qui, pour être irréelles, lui sont aussi exquises que le remords peut être atroce pour Marts comme pour tous les criminels.

Car Gabbès, se sachant condamné à une fin prompte, se délecte inlassablement des réminiscences de sa dernière nuit d'amour sur la planète patrie.

— Ça va ! coupe Marts qui ne s'embarrasse pas de politesse. Fous-nous la paix !

Éric, lui, continue son travail. Les écrans s'éteignent. La sphère cesse de ronronner et d'osciller sur elle-même.

Marts crache une sorte de juron qui le soulage. Il n'entend plus la cloche.

À bord, partout, les fantômes disparaissent, les sons, les mots lancinants, heureux ou malheureux, délicieux ou abominables, ont cessé d'un coup. On respire, on pourra se consacrer avec plus de lucidité, de maîtrise, à une tentative de salut de l'engin sinistré.

Mais Gabbès ne l'entend pas de cette oreille. Il se juge frustré, il ne veut pas, lui, que se termine si brutalement l'enchantement.

Alors il a un réflexe stupide, brutal.

Il lance son couteau.

L'arme paraît glisser, lentement, en apesanteur, comme en un film au ralenti.

Mais elle pique droit sur Éric. Éric qui a brisé la magie des ondes.

Et elle l'atteindrait si Marts, d'un geste brusque, ne précipitait son compagnon hors de la trajectoire. Si bien que l'amant de Karine va donner du chef contre l'angle d'une des génératrices, ce qui le fait saigner abondamment.

Vision qui fait bouillir le sang de ce violent qu'est Marts.

Il a en quelque sorte « cueilli » le couteau au vol, ce qui est relativement aisé en raison de l'apesanteur.

Et il le renvoie, visant juste, à l'expéditeur.

Gabbès en la circonstance, Gabbès qui, s'étant imprudemment attaché à son siège, n'a pas liberté de manœuvre pour se mettre hors de portée.

Il a de sinistres soubresauts et son sang commence à jaillir, partant bizarrement en gouttes rouges qui paraissent se promener autour de ce corps frénétique.

Une fois encore, Marts a tué.

Et Éric, lui aussi serti d'une auréole de gouttes sanglantes, qui oscillent lentement comme de tragiques rubis, contemple, halluciné, cette image d'horreur.

CHAPITRE VI

On gèle. On grelotte. On continue à flotter comme des poissons agonisants, s'agitant en soubresauts ridicules amenant à des postures plus ridicules encore.

Mais on lutte.

L'exemple courageux d'Éric Verdin et de Marts a stimulé les énergies languissantes. Il faut tenir, encore que la situation soit désespérante, sinon totalement désespérée. L'Inter dérive toujours vers les astéroïdes, mais il est impossible d'en situer la position.

Toutefois, Flower et les survivants se sont repris. Au prix de mille efforts, continuant à flotter puisqu'il a été impossible de réparer les générateurs de gravitation artificielle, les cosmatelots et leurs officiers s'évertuent tant bien que mal à sauver ce qui peut être sauvé.

Le commandant leur a parlé par les interphones. Ils sont dispersés dans les divers compartiments de l'immense planète synthétique et les avaries obstruent souvent les passages, si bien que chacun ne peut œuvrer que dans sa zone.

Communications ? Tout est détruit et il est impensable de demander du secours. « On nous cherche sans doute, a dit Flower. Mais l'A-1 n'est qu'un atome dans le Cosmos. »

Chauffage ? Là c'est le drame. La grande chance est qu'en dehors de quelques cloisons, il y a eu peu de déchirures du cockpit géant. Certes, en plusieurs endroits, l'air conditionné a fui mais on a pu colmater les brèches. Des victimes encore, bien sûr, promptement asphyxiées et littéralement congelées par l'envahissement de cet « éther » encore si mal analysé qui semble la nature même de l'espace.

Partout ailleurs, le froid sévit mais cette fois avec l'oxygène, ce qui donne maintenant de véritables chutes de neige intérieures. Tout est blanc, givré, serti de glace. Y compris tant de corps morts qu'il a fallu se résoudre à les évacuer. Dans quelles conditions !

Travailler en apesanteur est proprement épuisant et un organisme n'y résiste pas longtemps. Il faut accepter de nombreuses pauses, si bien que toute entreprise paraît interminable. Mais on réussit à

amener les cadavres vers un sas spécial, lequel par chance fonctionne encore.

Et on les précipite dans le vide. Certes, en temps normal, la désintégration est prévue par les règlements interplanétaires. En la circonstance il n'existe aucune autre solution que ce moyen empirique, primaire, les appareils de destruction biologique sont démolis.

Les vieux cosmatelots grommellent que la satellisation va automatiquement se produire et que ces spectres n'iront pas loin. Eu égard à la loi de gravitation universelle, ils vont demeurer dans la zone attractive de l'inter et on les verra tourner lentement autour de la grande épave.

Spectacle sinistre ! Hallucinant !

Mais on n'a pas le choix et, comme le dit Flower, il faut se féliciter que cette évacuation soit encore possible.

Bien triste corvée pour ces malheureux que de se débarrasser des corps de leurs camarades, de leurs amis – et parfois plus encore car il y a des femmes parmi les victimes – et de les voir ensuite évoluer hideusement, au-delà des hublots.

On a essayé également d'utiliser les cosmocanots prévus pour les naufrages spatiaux. Malheureusement, si la plupart de ces petits engins semblent en bon état, les sas de sortie sont bloqués. Impossible donc de quitter l'Inter, sinon en scaphandre spatial autonome, en piétons de l'espace. Mais pour aller où ?

Plus d'un, plus d'une, cèdent à la dépression. Cela va de la crise de nerfs à la fureur et on déplore déjà deux suicides.

Il y a bien eu aussi la mort de Gabbès, mais ce n'est plus le moment d'intenter une action en justice et Éric a nettement défendu l'assassin de Perkovan, arguant que, sans lui, il eût été proprement exécuté par le couteau du forcené, sans compter qu'il eût sans doute été impossible à Marts de couper le contact de la génératrice de la sphère engendrant les fantômes, lui qui ignore tout de l'installation.

Si Marts éprouve de nouveau du remords quant à la fin tragique de Gabbès, du moins ne sera-ce pas aux tintements lugubres de la cloche de brume.

Une équipe a, tant bien que mal, réussi le ravitaillement en atteignant les cuisines, où tous les préposés ont été tués dans la catastrophe. Si bien que la survie est relativement assurée avec la nourriture conservée.

Le froid ambiant devient cependant de plus en plus terrible. Les uns et les autres s'amarrent, et quelques-uns, épuisés, dorment en flottant, incapables de réagir.

Baslow a reconstitué son équipe. Le savant et ses trois aides, auxquels tout naturellement s'est joint Marts mystérieusement solidaire d'eux, d'Éric en particulier après l'aventure commune,

s'organisent comme ils peuvent pour subsister.

Curieuse situation ! On vit en tournoyant, en trébuchant, mais le tout dans une ambiance glacée où des flocons passent sans arrêt, nés le plus souvent de la buée exhalée par ces poitrines oppressées. Tout ce qu'on découvre de la vaste carène devient blanc, de ce blanc sinistre des champs de mort. L'éclairage fonctionne encore, par zones, mais au moins ce n'est pas l'absolu des ténèbres, qui ajouterait encore à l'horreur générale.

Flower s'est naturellement préoccupé de la direction éventuelle de l'engin formidable dont il est responsable. En vain ! La timonerie est totalement détruite et on continue à se perdre en conjectures en ce qui concerne l'origine du sinistre.

Un sabotage ? Ce n'est pas douteux. Qui ? Dans quel but ? Assurément ceux de l'astronef mystérieux échappant au radar et qui s'est fondu dans le grand vide.

Plusieurs tours-cadran encore.

Radio et télé sont mortes. On est totalement coupé du monde planétaire. L'orbite lunaire a été dépassée depuis longtemps et Flower estime qu'on fonce à travers l'espace à une vitesse fantastique qu'il est bien incapable d'évaluer.

Certains espèrent encore vaguement la rencontre de quelque astronef providentiel. Après tout, il y a des lignes spatiales, à travers tout le système solaire et même au-delà. Seulement ce serait vraiment un miracle qu'un de ces vaisseaux croisât justement le chemin aberrant, anarchique, de la malheureuse île désemparée.

Et cela, d'après Flower qui n'en parle qu'à ses proches, ne risque guère de se produire.

Effectivement, on marche, on marche, sans savoir où on va, et c'est toujours l'immensité noire cloutée de ces joyaux fulgurants que sont les soleils de ces milliards de mondes constituant le cosmos.

On distingue, très lointaines, la Terre et la Lune. Mars est invisible, tout comme Vénus. Flower pense toujours qu'on dérive vers l'immense ceinture des petites planètes et c'est là son secret espoir.

Espoir sans doute basé sur une pensée rationnelle d'homme de l'espace car, après un temps de désolation, un cosmatelot signale qu'il croit entrevoir un point dans l'immensité !

Inutile de tenter une reconnaissance au radar. On se servira des jumelles, comme au bon vieux temps. Qu'importe ! Les observateurs sont bientôt d'accord et un frisson d'espérance passe sur ce peuple jusque-là morne et confit dans la souffrance : il s'agit sûrement d'un astéroïde.

Lequel ? Le catalogue comporte, on le sait, quelques milliers de numéros. Flower espère seulement que ce ne sera pas un simple caillou mais au moins une petite planète telle que Cérés, Éros,

Géographos ou analogue. Dont la force gravitationnelle pourra être assez puissante pour attirer l'inter.

Bientôt, après des heures d'expectative, c'est ce qui se produit.

Espoir de toucher un planétoïde... C'est bien. Mais un choc va se produire, et il est impossible de diriger l'atterrissage, de contrôler l'impact. D'où péril !

Une fièvre soudaine les a tous pris. Flower fait passer ses recommandations, il faut s'attendre à une nouvelle et rude épreuve.

Mais tout vaut mieux que cette vie en apesanteur, cette lente traversée de mort, dans le froid et la désespérance.

On « descend », si le terme peut être utilisé. Dans peu de temps, l'Inter désemparée va tomber, peut-être s'écraser, sur ce rocher perdu dans le grand vide.

Qui échappera à cette catastrophe finale ? Il est à peu près certain qu'il y aura encore des victimes. Mais qu'importe ! Tous sont revigorés par cette nouvelle et on envisage déjà une survie possible sur ce roc isolé.

Flower, lui, est plus réaliste, ainsi que les plus anciens cosmatelots. Il est évident que le planétoïde, qui commence effectivement à attirer l'épave, est dénué d'atmosphère.

Sur ce monde stérile on ne pourra subsister qu'en scaphandre. Et la pesanteur sera automatiquement des plus faibles. Cela vaudra mieux cependant (c'est l'opinion générale), que la vie de flotteur dans ce cercueil de glace qu'est devenue l'Inter.

Alors on se prépare, avec une fébrilité qui n'était plus de mise depuis les premiers tours-cadran après le sabotage. On étudie les scaphandres, on se prépare à un amarrage solide pour pallier au maximum la violence de l'impact.

Lentement, la gravitation commence à influencer l'A-1 et ceux qu'elle porte. Flower évoluait péniblement dans les départements qu'il pouvait encore atteindre, quitte à contacter ses autres subordonnés par interphones.

Plus que jamais, et bien qu'il fût peut-être plus épuisé que tous, le commandant de l'A-1, conscient de son immense responsabilité, voulait mettre tous les atouts dans son jeu afin de sauvegarder le plus possible les vies humaines en face du grand choc inévitable qui allait incessamment se produire.

Baslow prenait tout cela avec la sérénité du savant qui n'a jamais d'autres soucis que ceux de sa recherche. Il pensait avant tout à la récupération éventuelle de la sphère prismoïde jusque-là préservée, ainsi que des divers appareils dont Éric avait pu constater qu'ils avaient échappé à la destruction générale.

Mars semblait, en dépit des circonstances, plus résolu que jamais à vivre. Il avait cru sa dernière heure venue avant le transfert sur la

planète artificielle. Et après avoir assimilé les laborantins à des bourreaux, il savait qu'il n'en était rien. Tout cela le dépassait certainement mais il voyait une possibilité : vivre.

Éric, encore quelque peu affaibli par son traumatisme frontal, tentait d'être de bonne humeur. Karine ne le quittait guère et Yal-Dan, quoique plus discrète, demeurait également à portée. D'ailleurs l'équipe scientifique devait former bloc, par la force des choses.

Bientôt on ne douta plus. L'Inter désarmée piquait vers le planétoïde.

On commençait à le reconnaître à l'œil nu, ce havre spatial. Un caillou gigantesque, assurément d'une cinquantaine de kilomètres de diamètre, soit tout de même un petit astre appréciable. Nulle atmosphère en effet, c'était décelable, mais le relief assez tourmenté laissait entrevoir des sortes de plages vers lesquelles, on ne pouvait que le souhaiter, l'Inter irait s'aplatir.

On s'amarra, on se soutint, on se prit les mains. Flower avait fait distribuer une ration générale d'alcool. Il était toujours pénible de boire en apesanteur mais, comme le dit Marts en ricanant, on tétait et cela faisait du bien.

La vitesse allait croissant. Le vertige augmentait et une sorte de gravitation, assez faible mais mesurable, commençait à se faire sentir.

Karine étreignait Éric et le jeune homme s'évertuait à ne pas négliger Yal-Dan. Mais n'était-ce que par devoir ?

Flower reconnaissait à un certain moment qu'il n'y avait plus, humainement, le moindre effort à fournir. On parvenait à ce point où l'homme devient obligatoirement passif et comprend que tout son libre arbitre, s'il demeure intact, n'est plus apte à déterminer la suite des événements.

Ce fut la chute !

L'Inter, misérable épave titanesque, s'abattit sur le roc inconnu dans un fracas intérieur formidable. Au-dehors, sans doute, nul écho, l'atmosphère n'existant pas.

Un moment après, des fantômes parurent s'arracher des décombres. Car l'effroyable impact avait achevé de fracasser le vaste cockpit. Combien de blessés ? Combien de morts ? On s'en préoccuperait plus tard.

Munis de scaphandres, reliés par micros, des êtres titubants, flageolants, s'appuyant parfois les uns sur les autres, s'extirpaient de cet énorme débris, par les sas éventrés, par les parois déchiquetées, enjambant des amoncellements de matériaux, voire des corps brisés et ensanglantés.

Où était-on ? Quelque part dans le système solaire et il faudrait longuement observer le ciel pour parvenir à déterminer la situation. Le sol était parfaitement nu. De la pierre et encore de la pierre. L'île

spatiale, en tombant, avait accroché au passage des aiguilles minérales qui s'étaient brisées non sans accentuer les avaries et une grande partie de l'air respirable s'était échappée.

Du moins pouvait-on espérer subsister dans quelques rares compartiments encore étanches et, en deçà, grâce aux scaphandres. Un cycle récupératif gazeux y permettait en effet la réutilisation de la respiration humaine, système analogue à celui employé sur les astronefs pour la réadaptation des déchets, si bien que la durée respiratoire y était pratiquement illimitée.

Devrait-on vivre éternellement dans ces conditions ? C'était impensable.

Quelques-uns allèrent donc reconnaître les alentours. On flottait, moins certes qu'à bord, mais encore quelque peu eu égard à la très faible masse du planétoïde. Du moins les vêtements spatiaux permettaient-ils une certaine stabilité.

Les autres survivants relevaient les blessés. Mais ceux qui commençaient à se déplacer sur ce sol hostile avaient-ils souvent un frisson. Une pluie effrayante se produisait, ce qui avait été annoncé par les vétérans de l'espace.

Des cadavres tombaient.

C'étaient les corps de ceux qu'on avait jetés à l'espace, que l'Inter avait obligatoirement entraînés avec elle par la force de la gravitation et qui, soumis à leur tour à l'attraction du petit astre, venaient lamentablement s'y écraser.

Les premiers explorateurs revinrent à bord, écœurés, horrifiés.

Éric était de ceux-là, avec Karine, avec Yal-Dan. Baslow, qui était resté auprès de Flower, dépêchant lui-même ses aides en reconnaissance, les accueillit ainsi que le commandant et plusieurs officiers survivants. Tous en triste état, mais bien décidés à s'organiser.

Seulement ils montrèrent aux jeunes gens stupéfaits une sorte de petit caisson métallique, noir, à l'intérieur duquel se trouvait un appareillage compliqué évoquant, semblait-il, quelque installation radio à destination inconnue.

Le caisson était écrasé, en assez mauvaise condition, ayant souffert dans la grande chute.

— Voici ce que Marts a trouvé, en dégageant un blessé. Cela se tenait dans la soute n° 3...

— Par le diable du Cosmos ! s'écria Éric. Avez-vous une idée, professeur ?...

— Je cherche depuis un instant. Cette technique est remarquable et je ne connais aucune planète où on travaille ainsi... Mais je puis déjà vous dire ce que je conclus : il s'agit à la fois d'un émetteur et d'un récepteur. Fabriqué où et par qui, je l'ignore. Mais les radiations

doivent en être nocives, c'est une adaptation de nos ondes musclées, avec un multiplicateur qui atteint la puissance mille, c'est tout dire...

Yal-Dan murmura :

— Mais alors... en se déclenchant, un tel appareil peut provoquer une impulsion considérable, à tel point que...

— A tel point, ma chère Yal-Dan, qu'une masse aussi formidable que l'inter est susceptible d'en être ébranlée, jusqu'à sortir de son orbite !

Il y eut un temps froid. Chacun était atterré par la révélation.

Baslow reprit :

— Mais ce n'est pas tout ! Hors un certain automatisme, il s'avère nécessaire de régler, voire de provoquer le déclenchement du train d'ondes, lequel si je comprends bien est émis à partir d'une source lointaine. Il a donc fallu, pour réussir le sabotage dont nous avons été victimes (et dont cet engin est inévitablement le coupable) que quelqu'un le surveille et le mette en marche au bon moment...

— Ce qui revient à dire ?

— Ce qui revient à dire qu'il n'a pas fonctionné tout seul en dépit de son incroyable perfectionnement...

Baslow fit un temps et acheva, d'une voix blanche, glacée :

— Et que parmi nous, il y a, ou il y avait, un traître !

CHAPITRE VII

Ils étaient partis à cinq. En scaphandres, vêtements équipés tels de véritables arsenaux, avec radio interne, la voix, même avec micro, ne pouvant porter dans ce vide.

Ils étaient lourdauds, la gravitation obtenue par un système adhérent à l'équipement palliant difficilement la faible pesanteur de l'astéroïde. Et ces formes gauches, maladroites, erraient à la recherche de deux d'entre eux, sortis en reconnaissance et disparus depuis un tour-cadran.

À bord, l'atmosphère était tendue. La découverte de l'engin saboteur et surtout les conclusions de Baslow avaient créé un climat désagréable. On campait littéralement dans l'épave, du moins dans les compartiments encore convenables. Mais la suspicion était générale. Déjà exaspérés par leur situation, il ne leur avait plus manqué que cette découverte pour achever de dégrader les relations humaines.

Du moins autour de Flower et de Baslow tentait-on de se regrouper, mais c'était malaisé.

Cependant, Éric et les deux jeunes femmes faisaient bloc de leur mieux et Marts, au-dessus de tout soupçon en raison de sa position de captif, s'attachait plus que jamais à Éric.

Trois techniciens survivants tentaient, vainement jusque-là, de remettre en état les émetteurs ondioniques, pour essayer un contact, lancer un S.O.S. Les autres, las, mornes, de plus en plus apathiques, agissaient sans foi aucune, n'exécutant que les besognes indispensables à la vie, surtout pour le ravitaillement, qu'il fallait immanquablement rationner.

Et puis il y avait encore eu cette sortie sans retour d'un aspirant et d'un cosmatelot. Éric s'était proposé, auprès du lieutenant Werner, pour les recherches. Marts ne voulait pas le quitter et on avait agréé sa proposition. Maintenant, il était devenu membre à part entière de l'équipage naufragé.

Deux cosmatelots complétaient l'équipe. Ils avançaient dans ces champs de pierres, parmi ces aiguilles, ces amas rocheux, ce sol stérile

dont la contemplation engendrait une mélancolie envahissante.

Et puis, par instants, ils découvraient un véritable spectre.

Çà et là, on retrouvait avec horreur une des victimes de la catastrophe, un de ces corps précipités à l'espace et que la masse de l'Inter désemparée avait emmenés avec elle jusqu'à la chute sur l'astéroïde.

Il y avait eu, parallèlement, cette pluie de corps morts, glacés déjà à l'intérieur dès le désastre, presque momifiés par le séjour dans le grand vide.

Raidis, hideux à voir, ils jonchaient le sol très courbé du petit astre et les cosmonautes les apercevaient avec un frisson où se mêlaient le dégoût et la pitié.

Quand le lieutenant Werner, qui marchait en tête, crut en découvrir encore un, il fit signe à ses compagnons. D'instinct, on se détournait, on évitait de se trouver face à face avec un de ces êtres qu'on avait connus, aimés parfois, un compagnon ou une compagne de la longue station orbitale entre Terre et Lune, et qu'on revoyait là, dans cet état désespérant, voué pour l'éternité à cette sépulture désolée, le froid ambiant risquant de le conserver sans fin.

Mais Éric, qui progressait un peu à l'écart de l'officier, fronça le sourcil sous son casque de déplex.

Sa voix grésilla dans les micros des autres casques :

— Est-ce un de nos morts ? Vous êtes bien sûrs ?

— Quoi ? Ce n'est pas un de ceux que nous cherchons !

— Pourquoi ?

— Voyez ! Il est comme les autres... Littéralement gelé... stratifié...

Marts s'approchait. Assez peu sensible habituellement, le brutal individu ne s'embarrassait jamais de délicatesse. Et ce fut lui qui donna raison à Éric :

— Non !... Celui-là n'est pas mort depuis longtemps !

Un des cosmatelots criait sous son casque :

— Mais c'est l'aspirant Lopès !

Ils se rapprochèrent aussi vite qu'ils le purent, c'est-à-dire oscillants, s'élevant par l'impulsion de leurs mouvements, planant quelque peu, se heurtant parfois dans l'incroyable maladresse générale.

Et ils reconnurent en effet l'aspirant. Il avait cessé de vivre mais l'aspect général du cadavre, encore quasi souple, attestait un décès récent.

Ils s'évertuèrent à le secouer, à tenter de le ranimer. Vainement, d'autant qu'on ne pouvait l'extirper de son scaphandre.

On décida de le ramener sans retard à l'inter. Werner et un de ses hommes continuaient bravement pour rechercher le compagnon de Lopès, tandis qu'Éric, Marts et le troisième homme s'empressaient –

relativement – de revenir avec le cadavre.

Flower et Baslow, et tous les survivants, furent frappés de ce nouveau malheur mais le professeur, ayant fait déshabiller le corps, parut fort surpris.

— A quoi attribuez-vous sa mort ? demanda le commandant Flower.

— Étrange ! Il ne porte aucune blessure, pas la plus petite ecchymose... On dirait... Je voudrais en avoir le cœur net...

— On dirait qu'il a été asphyxié, fit la voix acidulée de Yal-Dan.

Comme toujours, elle se tenait un peu à l'écart mais sa discrétion n'allait pas de pair avec ses facultés d'observation.

— Yal-Dan a raison ! Le faciès creusé, livide... cette langue tuméfiée...

— Une fuite au scaphandre, peut-être...

On vérifia, mais l'hypothèse ne tenait pas.

Baslow déclara :

— Ysmer est-il là ?

Ysmer était là. Un jeune stagiaire de la planète artificielle, étudiant en médecine, assistant des deux médecins du bord, lesquels, malheureusement, avaient péri dans la catastrophe de l'A-I.

— Ysmer..., pouvez-vous m'aider ? Je veux l'autopsier !

L'étudiant acquiesça. Yal-Dan, Éric et Karine, très simplement, se proposèrent pour assister les opérants. Une fièvre sombre passait sur eux tous et le commandant acquiesça. Il demeurerait officier d'état civil et devait continuer, même dans le désarroi général, à prendre toutes décisions utiles.

On transporta le corps dans une salle du labo encore relativement intacte, on y amena les instruments de chirurgie empruntés au département infirmerie, lequel était à peu près inutilisable.

Avec ces moyens de fortune, Baslow et les siens, domptant leur répugnance, s'attaquèrent au corps du malheureux aspirant.

Un peu plus tard, Werner revint. Son compagnon et lui avaient retrouvé le cosmatelot accompagnant Lopès. Exactement dans le même état.

— Il ne sera pas utile de l'autopsier, dit posément Baslow, qui avait achevé sa triste besogne. On voit, du premier coup d'œil, qu'il est mort exactement comme l'aspirant Lopès.

— C'est-à-dire ?... demanda Flower.

— Qu'on a littéralement asséché ses poumons...

— Asphyxie, comme le disait Mlle Yal-Dan ?

— Oui, commandant. Mais je suis à peu près sûr que cette asphyxie a été provoquée...

— Par quel moyen, Dieu du Cosmos !

— Je l'ignore... C'est incompréhensible... Même dans les cas de

mort par carence respiratoire, il reste des alvéoles pulmonaires encore saturés d'air... Tandis que là... On jurerait qu'une sorte de pompe... oui, c'est cela... une pompe... a aspiré avec une force inouïe tout l'oxygène, tout l'élément gazeux contenu dans la cage thoracique de ce pauvre garçon !... De ces pauvres garçons, devrais-je dire, puisque son compagnon est visiblement dans le même état !

— Mais c'est fou ! C'est insensé ! Un tel cas est inconnu à ce jour !

— A ma connaissance, oui. Des hommes morts depuis quelques heures seulement, fût-ce par asphyxie, hydrocution, intoxication carbonique ou assimilées, ne présentent jamais de tels symptômes !

— Alors, professeur ?

— Alors, je...

Il hésitait. On entendit Yal-Dan déclarer, posément, mais une telle déclaration fit frissonner tous les assistants :

— C'est comme si un vampire avait, non bu son sang, mais aspiré son oxygène...

La métisse avait résumé nettement la situation.

Plus que jamais, le danger menaçait. Cette planète désertique par nature présentait donc de tels pièges ?

Flower établit un nouveau plan en ce qui concernait les sorties. Les cosmonautes ne s'y risqueraient plus qu'en nombre, et solidement armés. D'autre part, tout serait mis en œuvre pour aider à la reconstruction des appareils radio. De ce côté les spécialistes avaient quelque espoir. Bientôt peut-être on pourrait demander de l'aide, mais de façon bien empirique puisque l'astéroïde était quasiment impossible à situer.

Ces accumulations de faits pesaient lourdement sur l'état d'esprit. On imaginait toujours qu'un membre de l'équipage avait trahi. S'il faisait partie des survivants, le pire était à redouter.

Et quels étaient ces mystérieux vampires qui dévoraient la vie en pompant l'air jusque dans les poumons de leurs victimes ?

Un peu plus tard, Karine, étendue auprès d'Éric, le regardait. Le jeune homme était songeur.

Délicatement, elle alluma une cigarette, la lui plaça entre les lèvres. Il remercia son amie d'un regard tendre. Elle posa sa belle tête blonde sur la poitrine nue de son amant.

— Je ne sais trop à quoi tu penses, dit-elle. Mais... ne trouves-tu pas que, depuis quelque temps... Yal-Dan paraît savoir beaucoup de choses ? ...

CHAPITRE VIII

Était-ce cette avalanche d'événements ? L'imminence d'un danger d'autant plus impressionnant qu'il semblait inexplicable ? Toujours est-il qu'après la période asthénique les survivants de l'Inter retrouvaient une singulière stimulation.

Plus un seul, plus une seule, n'admettait la situation. Aucun, aucune, ne consentait plus à la passivité. Un frémissement passait sur ces malheureux et la menace vampirique avait été le détonateur. On se remettait au travail, on s'acharnait à obtenir de l'épave les ultimes ressources qu'elle pouvait fournir encore.

En dépit des innombrables avaries de la planète artificielle, il faut avouer que ces ressources n'étaient pas négligeables et, malgré le nombre élevé de disparitions, assez de techniciens secondés par l'ensemble des bonnes volontés étaient peut-être en mesure d'aboutir au salut.

On travaillait ferme à la remise en état des télécommunications. Ainsi que le disait Baslow, même si on ne parvenait que difficilement à indiquer au monde la situation des naufragés, ce serait un grand soulagement que de reprendre le contact avec la planète patrie, avec les autres astres.

Il y avait la question des cosmocanots. Là, c'était surtout un travail de force et de patience qui s'avérait nécessaire. Les engins de sauvetage, ces mini-astronefs susceptibles d'emporter une dizaine de personnes, de fournir des performances interplanétaires appréciables, au nombre de six, étaient à peu près tous en état, à une ou deux exceptions près. Ce qui était dramatique, c'était la triste apparence des sas éjecteurs, qu'il importait de réparer. Un énorme travail !

Enfin, Baslow et ses aides ne quittaient pratiquement plus guère le département laboratoire, sauf pour quelques heures de repos. Une équipe de volontaires des deux sexes les secondait et naturellement Marts était parmi les plus dévoués.

Baslow s'émerveillait de retrouver intacte la sphère prismoïde.

Si les appareils connexes étaient tous plus ou moins ravagés, il n'en

était pas moins vrai que le miraculeux engin demeurait prêt à fonctionner. On se gardait au maximum d'y toucher, évidemment. Un réglage convenable aurait permis une expérience limitée à un seul individu comme lors des essais sur Marts. Mais en la circonstance, on risquait de nouveau un développement anarchique des ondes infernales, leur action sur tous les cerveaux de l'astronef, ce qui eût eu pour résultat une nouvelle invasion des souvenirs fantômes et un désarroi total dans lequel plus d'un esprit eût manqué de sombrer, surtout après le déséquilibre consécutif à la catastrophe et à cette odyssee dramatique.

Il y avait un autre problème qui tenaillait les laborantins. La mort de l'aspirant Lopès et de son compagnon restait entourée de mystère. Du vampirisme, certes, une absorption de l'air respirable réalisée dans des circonstances inconnues. Mais ce qui les intriguait, c'était surtout le fait qu'on avait retrouvé les deux malheureux morts, asphyxiés par carence absolue d'élément respiratoire, encore enveloppés de leurs scaphandres.

Après l'examen des corps on avait donc minutieusement étudié lesdits habits spatiaux. Et Baslow, maintenant, après avoir confronté ses observations avec celles des trois jeunes gens, croyait pouvoir affirmer que l'énigmatique vampire avait aspiré l'air par le scaphandre, par l'appareil oxygénateur porté en bandoulière et en quelque sorte autonome. Cela avait dû se passer ainsi et non par action directe sur l'organisme.

Tout cela absorbait beaucoup l'équipage et les diverses équipes de techniciens. Les provisions demeuraient en grande quantité, mais ne seraient tout de même pas inépuisables. D'autre part, on rationnait l'eau de plus en plus. Le planétoïde, en effet, n'offrait aucune ressource sur ce plan.

Espoir radio, espoir cosmocanot. Jusque-là tout restait aléatoire, sinon utopique.

Flower avait fort à faire pour entretenir le moral en général. Baslow s'évertuait à l'y aider, avec quelques officiers et aspirants. On était très nerveux un peu partout et certains passaient de l'exaltation frénétique à la dépression pure et simple, retombant, du moins provisoirement, dans l'asthénie.

Il y eut ainsi plusieurs tours-cadran. Quelques commandos s'étaient aventurés sur la minuscule planète sans rencontrer jamais autre chose en cet horizon limité que des roches et encore des roches.

Éric était de ceux qui tenaient le mieux sur le plan moral. Il est vrai que le jeune gars ne s'ennuyait guère. Il travaillait ferme auprès de Baslow et continuait à entretenir des relations tendres avec Karine. La jeune femme paraissait goûter les instants passés auprès de son amant mais elle était beaucoup plus soucieuse, malgré les propos

encourageants qu'Éric lui prodiguait.

Yal-Dan se tenait toujours dans sa discrétion habituelle, tout en apportant beaucoup dans le travail du laboratoire. Baslow l'appréciait hautement.

Une fois de plus, regagnant sa cabine après un long stage auprès des délicats appareils, la métisse avait suivi du regard Karine qui s'éloignait. Yal-Dan ne savait que trop où elle se rendait : dans la cabine d'Éric.

Un peu plus tard, Karine, interrompant plus tôt que de coutume sa visite, s'habilla un peu nerveusement, sous l'œil attentif d'Éric.

— Tu es bien pressée, chérie !

— Pardonne-moi... je suis lasse... Nous avons beaucoup travaillé... Et puis, cette action dans le vide... C'est déprimant !

— Bon ! Nous n'avons pas encore de résultats... Mais avant peu, la radio fonctionnera...

— C'est toi qui le dis !

— Tu ne vas pas désespérer, voyons... Les antennes sont réparées. Nous parviendrons bien à établir un duplex avec une station quelconque du système solaire. Et les cosmocanots seront libérés avant trois ou quatre tours-cadran. Trois au minimum, sinon quatre, pourront commencer à évacuer nos compagnons...

— Nous sommes près de quatre-vingts encore...

— Ce qui suppose deux voyages, peut-être trois. Flower estime qu'on peut assez aisément rejoindre une station vénusienne.

Karine achevait de se rajuster. Il tenta de l'attirer à lui pour un dernier baiser mais elle ne céda que de mauvaise grâce.

Quand elle eut disparu, il demeura un moment rêveur.

Il déplorait de la trouver ainsi, voire quelquefois agressive. Cela s'expliquait d'ailleurs aisément. La position des naufragés du ciel était peu enviable et en dépit de ses rassurantes assertions, il se posait lui aussi la question : parviendrait-on à reprendre les contacts radio, à libérer les cosmocanots bloqués dans les sas faussés ?

Et quel ennemi inconnu rôdait, après avoir si proprement saboté l'inter, si toutefois il s'agissait bien d'une seule et même puissance ?

Tout cela pouvait effectivement agir sur le moral d'une jeune femme telle que Karine Villec, lancée dans une aventure aussi exceptionnelle que le naufrage spatial de l'Inter.

D'autant – Éric le supposait – qu'elle devait savoir, ou tout au moins soupçonner que son amant, auquel elle rendait de fréquentes visites dans sa cabine, avait pu quelquefois s'égarer à son tour dans celle de Yal-Dan.

Savourant la cigarette du mâle comblé, Éric, qui était bien décidé à se dominer même dans le drame qu'ils vivaient tous, ne pouvait s'interdire d'un sourire amusé.

Deux femmes... sur une planète artificielle, ladite planète de synthèse eût-elle été précipitée avec grand fracas sur un astéroïde inconnu et perdu !

Sans doute se fût-il endormi sans plus se faire de soucis lorsqu'il fut brutalement arraché à sa voluptueuse satisfaction.

Un hurlement éclatait, à travers les couloirs défoncés, entre les parois déchiquetées de l'île spatiale naufragée.

Un hurlement jailli incontestablement d'une gorge féminine !

Karine !

Éric n'hésita pas une seule seconde. Encore qu'il fût parfaitement nu, il ne prit même pas la peine de passer un slip. Il était de ces sportifs qui ont assez le culte de la nudité (pour eux santé et beauté) pour n'éprouver aucun complexe en cet appareil.

Il se rua dans le couloir, se meurtrissant les pieds au plancher de métal froissé mais il n'en avait cure.

Il appelait Karine ; il était sûr qu'il s'agissait d'elle.

Mais c'était l'heure de relaxe. Hors trois ou quatre sentinelles postées aux divers points encore habitables de l'île spatiale, les autres reposaient et, en raison des vastes dimensions de l'épave, il était possible que nul hors Éric n'eût perçu ce cri désespéré.

— Karine !... Karine !...

La lumière était parcimonieusement distribuée. Le néon magnétisé n'éclairait plus que faiblement quelques compartiments. Aussi le jeune homme avançait-il dans les quasi-ténèbres, presque à tâtons, d'autant que, comme un peu partout dans la gigantesque construction, les parois étaient bossuées, les portes arrachées, et que les déchirures étaient nombreuses dans l'ensemble.

Il se cognait, se déchiquetait aux aspérités métalliques coupantes et griffantes. Il saignait mais que lui importait. Une femme était en détresse et de surcroît il s'agissait de sa maîtresse.

— Karine !

Il croyait discerner, dans une soute ombreuse, une forme étendue. Il bondit et entendit la respiration haletante.

C'était bien Karine en effet. Une Karine sur laquelle il se pencha, une Karine qui suffoquait et tout de suite il eut l'impression que la force inconnue venait de s'en prendre à elle, que le vampire aérophage venait de faire des siennes.

Il la souleva, lui parla, la sentit mollir entre ses bras.

Alors il se pencha et tenta le bouche-à-bouche pour lui insuffler l'air de ses propres poumons, toute autre thérapeutique étant présentement superflue.

Ce fut bref. L'étreinte se manifesta presque immédiatement. Traîtreusement, on l'attaquait par-derrière et on lui tirait la tête avec une telle violence qu'il ne sut pas résister. Il se reprit en une fraction

de seconde, saisi d'un frisson de dégoût et d'épouvante.

On le détournait avec violence des lèvres tièdes de Karine et il sentait, sur les siennes, une bouche glacée, une ignoble caresse, un baiser de mort et d'ignominie qui déjà aspirait goulûment son propre potentiel d'oxygène.

Crier ? Cela lui était impossible et comme dans un cauchemar il se sentait presque paralysé, bâillonné, incapable de lancer à son tour un appel au secours. Il était dans l'obscurité et ne pouvait distinguer l'adversaire mais de toute évidence celui-ci, un humanoïde qu'il devinait vaguement, était solide sinon de belle taille.

Éric s'étranglait et sentait sa vie qu'on buvait à longues goulées, mais déjà il luttait, il frappait l'adversaire. L'autre encaissait les coups mais ne cessait pas pour cela l'immonde baiser.

Et puis on entendit une sorte de grondement sourd et Éric fut libéré d'un seul coup.

Il reçut un choc, perdit à demi connaissance.

L'ombre monstrueuse se fondait et immédiatement il n'y eut plus personne, sinon celui qui venait d'arriver à point pour délivrer Éric.

Le jeune homme, encore étourdi, reprenant difficilement sa respiration, identifia Marts.

Le condamné avait lui aussi entendu le cri d'horreur de la jeune femme. Et il s'était vêtu à la hâte, avait cherché, découvert la cabine d'Éric déserte.

Il aidait Éric à se relever mais le garçon le bousculait :

— Vite !... Vite !... Karine... Il faut... la sauver...

Il trébuchait, tenait à peine debout. Il avait l'impression d'avoir atrocement mal dans la poitrine, comprenait avec horreur ce qu'avaient dû éprouver l'aspirant Lopès et le malheureux cosmatelot littéralement vidés d'air respirable.

Marts emportait Karine dans ses bras robustes. Éric, malheureux homme nu s'appuyant aux parois, le suivait comme il pouvait.

Ils appelèrent Baslow et Yal-Dan, et le postulant médecin Ysmer. Par bonheur, on disposait encore d'un insufflateur pour les tentatives de réanimation et ils s'évertuèrent à soigner, à sauver Karine.

Mais l'alarme était donnée. Partout, on commençait à s'agiter et Flower, lui aussi à demi habillé, courait d'un poste à l'autre, donnait des ordres dans les interphones fonctionnant encore, faisait jouer les signaux d'alerte qui voulaient bien résonner.

En quelques minutes nul ne dormit plus sur l'épave. On cherchait, on fouillait et on échangea même quelques horions, les fulgurants tirèrent quelques bordées inutiles sur des ennemis imaginaires.

Le vampire avait disparu promptement, sans laisser de traces.

Maintenant, on ne songeait plus au repos. L'ennemi s'était introduit à bord. Il récidiverait. Le danger était plus grand que jamais.

Karine allait mieux et Éric, lui, avait été sauvé à temps par l'intervention énergique de Marts, lequel rageait de n'avoir pu en finir avec l'ennemi mystérieux.

On tripla la surveillance et Flower donna l'ordre aux autres de prendre malgré tout un peu de repos. Ensuite, on aviserait.

Mais plus que jamais, le commandant, comme eux tous, savait qu'il fallait en finir, utiliser les cosmocanots, partir de ce monde terrifiant à tout prix, et dans les plus brefs délais.

CHAPITRE IX

C'était un coup à risquer... Et le risque était grand !

Mais c'était l'opinion du commandant Flower. Et d'ailleurs de tous, de tous les rescapés de la catastrophe de l'A-1. Il fallait oser, quitte à faire sauter l'épave, quitte simplement à fausser définitivement les sas éjecteurs des cosmocanots et s'interdire à jamais toute évacuation par l'espace.

Car il ne s'agissait pas moins de cela : tenter de libérer les engins de sauvetage par explosion, en dynamitant cette zone de l'île spatiale qui s'était partiellement écrasée lors de l'impact avec le planétoïde, ce qui avait eu pour conséquence le blocage des cosmocanots.

Flower avait longuement balancé.

La décision lui revenait comme toujours et le responsable de l'Inter n'ignorait pas quelle gravité prenaient alors les choses. Mais il s'était avéré qu'il était impossible de dégager les mini-astronefs, coincés qu'ils étaient dans cet amas de métal aplati contre la masse rocheuse.

Le cas de conscience du commandant Flower ne s'arrêtait pas là.

Les spécialistes, après avoir soigneusement étudié le cas et dosé le T.N.T. indispensable à cette explosion si dangereuse, estimaient maintenant qu'on ne pourrait finalement libérer que deux cosmocanots, du moins dans un premier stade, contrairement à ce qu'on avait espéré à l'origine.

Même si, par la suite, on pouvait en lancer encore deux autres et ce après une seconde tentative tout aussi risquée que la première, cela ne représentait jamais que dix personnes par cosmocanot. Donc vingt lors d'un premier départ.

Sur près de quatre-vingts survivants.

Encore faudrait-il souhaiter que le second essai fût également couronné de succès alors qu'on était moins que sûr du résultat du premier.

Tout homme, toute femme a droit à la vie. Tous autant qu'ils étaient pouvaient postuler à prendre place sur les deux premiers engins. Comment opérer la sélection, c'était devenu le grand tourment

du commandant Flower.

Ses officiers étaient sombres. Ils travaillaient ferme, tous. Les équipes se succédaient, mais l'atmosphère s'alourdissait. Nul n'ignorait plus la vérité sur cette invraisemblable situation. Il y aurait donc des privilégiés ? Et les autres ?

Un premier départ de vingt personnes au plus.

Un second très aléatoire et cela ne représenterait que la moitié des survivants.

Certes, on avait bien tenté de faire entendre que les premiers rescapés n'auraient d'autre souci que de signaler la détresse de leurs camarades, que des vaisseaux spatiaux de secours ne tarderaient pas à arriver mais tout cela demeurait lettre morte. Qui pouvait désormais y croire ? Ce n'était que du domaine du rêve !

La vérité était simple : à la rigueur deux cosmocanots partiraient avec vingt rescapés, sans savoir où ils arriveraient, s'ils arrivaient jamais...

Quant à tous les autres, ils se sauraient inéluctablement sacrifiés.

C'était l'horreur absolue. Le circuit d'air respirable fonctionnait encore partiellement. Le vampire ne s'était plus manifesté. Mais les réserves ne pourraient durer indéfiniment. Et surtout le climat moral se détériorait de plus en plus.

Flower demanda à Baslow une suprême conversation.

Que se dirent les deux hommes ? Nul ne le sut. Il n'en fut pas moins vrai que ce bruit ne tarda pas à se répandre parmi les survivants : de toute façon, si un seul d'entre eux devait être sauf, ce serait le professeur Baslow. Parce que sa science exceptionnelle devait demeurer au service de l'humanité et que Flower n'avait en aucun cas le droit de le sacrifier.

Mais on jasa. On murmura que non seulement Baslow mais encore son équipe, à savoir Éric Verdin, Karine Villec et Yal-Dan devaient immanquablement raccompagner.

Que cela fût vrai ou supposé, on commença à regarder avec une hostilité latente les quatre savants.

Flower comprit que la situation allait devenir insupportable. Ces malheureux, flottant perpétuellement entre la frénésie du travail avec l'espoir insensé de s'en sortir et les phases de dépressivité totale, étaient capables de tout et du pire.

Il brûla ses vaisseaux.

Il donna l'ordre décisif.

On fit sauter la partie écrasée de l'île spatiale qui retenait les cosmocanots sur leurs rampes de lancement.

Tous, le cœur battant, attendaient le résultat.

Il ne se produisit – du moins au départ – aucune catastrophe spectaculaire et l'officier technicien responsable de l'opération put

annoncer, d'une voix blanche :

— Un cosmocanot est en état de départ !

Un cosmocanot... Dix personnes !

Dix sur quatre-vingts !

Certes, on pouvait récidiver mais les explosions réitérées deviendraient très dangereuses pour la sécurité de l'épave, dont la résistance était tout de même précaire, ce n'était un secret pour personne.

Des groupes se formaient. Des conversations s'engageaient, souvent à voix basse, sans préjudice de subits éclats de voix vite étouffés. On allait et venait, on évitait le plus souvent de se regarder mais les visages étaient plus sombres que jamais et Flower n'ignorait pas qu'on était au bord de regrettables excès.

Il gagna du temps, ordonna qu'un tour-cadran fût consacré à la remise en état des compartiments que l'explosion avait endommagés un peu plus. On déblaya les débris, on acheva de régler la rampe de lancement afférente au seul cosmocanot prêt à partir.

C'est alors que les techniciens firent une inquiétante découverte.

L'un d'eux alla réveiller Flower, qui, épuisé, avait tenté de prendre quelque repos.

Et en l'écoutant, le commandant devint livide.

On ne s'en était pas aperçu à l'origine mais l'explosion avait légèrement, très légèrement, entamé certains joints de la carène.

Si bien qu'une grande partie de l'air du circuit était tout simplement en train de s'enfuir, de se perdre dans ce vide qui entourait le planétoïde. Et que, au bout de quelques tours-cadran, si on ne parvenait pas à réparer, l'épave de l'île spatiale A-1 ne serait plus qu'un immense cercueil.

Déjà, on tentait de colmater. Mais les fissures devaient être multiples, et surtout très difficilement décelables. Certes, on put en boucher quelques-unes, mais il devait en exister qu'on ne parvenait pas à découvrir, si bien qu'on pouvait constater que ces fuites périlleuses se produisaient toujours.

Flower, le visage fermé, sentant autour de lui la hargne encore muette mais grandissante de la majorité de ceux dont il avait la charge, prépara discrètement ce qu'il considérait comme son dernier acte de commandement.

Le cosmocanot avait été équipé, chargé de provisions, d'un léger armement, d'équipements spatiaux complets. D'ores et déjà, un cosmatelot nommé Filler, timonier spatial diplômé, était désigné d'office pour le pilotage.

Restaient donc neuf places disponibles.

Et les neuf, dont l'identité n'avait pas encore été rendue publique, se rendirent sous divers prétextes dans les parages de la rampe de

lancement.

Flower, naturellement, devait demeurer à bord, quitte à y périr le dernier et il avait décidé de procéder lui-même au déclenchement des appareils éjecteurs.

Ensuite, le petit astronef piquerait dans l'immensité, avec Filler aux commandes et... à Dieu vat !

Ceux qui étaient choisis s'évertuaient à garder une apparence calme, afin de ne pas provoquer une explosion de la part des autres. En fait, Baslow et ses trois coéquipiers étaient là. Éric et les deux jeunes femmes avaient protesté, assurant qu'ils n'avaient pas plus droit que les autres à cette tentative de salut, mais Flower leur avait remontré avec hauteur qu'on ne les sélectionnait pas en raison de leurs mérites personnels mais tout bonnement parce qu'ils se devaient de suivre le professeur Baslow.

L'homme qu'il importait de sauver à tout prix !

Le cerveau désormais détenteur unique du secret des ondes infernales dont pouvait dépendre au moins partiellement le sort de l'humanité cosmique tout entière.

Il leur avait fallu s'incliner, le cœur déchiré malgré tout, épouvantés de savoir que, pour les sauver, eux, plus de soixante personnes seraient délibérément vouées à la mort tragique dans le cockpit de l'île spatiale.

Car ensuite, pas d'illusion à se faire, une seconde explosion risquait d'avoir raison de la relative solidité de la carène, déjà fortement endommagée.

Flower avait tenté de cacher la vérité sur les fuites d'air, mais on ne savait trop comment, on commençait à en parler beaucoup. D'ailleurs les travaux des quelques hommes qui s'évertuaient au colmatage passaient difficilement inaperçus.

Outre le cosmotimonier, Baslow et les trois jeunes gens, cinq places étaient encore disponibles.

On les avait offertes discrètement à cinq femmes. Trois avaient refusé, alléguant qu'elles étaient sur l'Inter avec soit un mari, soit un amant, et qu'en conséquence elles préféraient rester chacune avec celui qu'elles aimaient.

Le plus jeune des cosmatelots, le plus jeune des officiers, ainsi qu'un autre junior dont les services pouvaient s'avérer utiles : l'étudiant en médecine Ysmer, devaient occuper ces trois places.

Flower estimait avoir agi selon sa conscience.

Il importait maintenant d'effectuer l'envol du cosmocanot sans éveiller l'attention.

Vaine illusion !

Alors qu'il dirigeait lui-même le travail d'envol, que les dix privilégiés s'avançaient vers le sas d'entrée du cosmocanot, une

rumeur passa à travers l'épave.

Près de lui, le commandant n'avait que trois de ses officiers et un technicien. Plus Marts qui avait voulu rester jusqu'au bout près de ceux qu'il allait quitter à jamais.

Soit cinq hommes conscients de leur sacrifice, mais qui faisaient simplement ce qu'ils croyaient leur devoir.

La ruée générale surprit ceux qui travaillaient au réglage du départ.

Hors Filler, déjà à son poste, les neuf passagers s'apprêtaient à pénétrer à l'intérieur du petit vaisseau spatial.

Où un précieux colis avait été secrètement transporté, avec d'infinies précautions : la sphère prismoïde qui, avec les génératrices convenables, demeurerait susceptible de capter, catalyser, sérier et rediffuser les ondes infernales, ces incroyables reflets visuels et sonores du passé.

Au moment où les aides de Baslow passaient le sas, Flower et ses techniciens virent déferler une véritable horde. Tous ceux de l'île spatiale, toutes celles qui avaient réussi à survivre avec tant de périls, tant d'obstacles, s'étaient soudain révoltés à l'idée que quelques-uns seulement d'entre eux allaient bénéficier de la dernière chance.

Ce qui avait mis le feu aux poudres, dans le climat général d'insécurité et de tension, c'était la clandestinité à peu près totale que le commandant avait réussi à maintenir, espérant jusqu'au bout sauver Baslow, Baslow et son précieux cerveau, Baslow et le secret universel, Baslow qui n'était plus qu'une mémoire, qu'une accumulation de données d'une importance impérieuse.

Mais les malheureux demeurant sur l'épave, s'excitant mutuellement, animés de ce hideux sentiment, la jalousie, génératrice de cette haine qui est à l'origine de toutes les révolutions, même en sachant au fond d'eux-mêmes que le salut général était impossible, étaient bien décidés à s'opposer à cette sélectivité qu'ils considéraient comme favoritisme.

Flower voulut les arrêter, mais la foule était sur lui. Les courageux garçons qui avaient accepté de l'aider jusqu'au bout voulurent intervenir et ce fut aussitôt une mêlée atroce.

Éric, Ysmer et les jeunes cosmatelots désignés pour l'embarquement se retournaient déjà pour prêter main-forte à Flower mais celui-ci hurlait :

— Non !... Non !... Partez !... Il faut sauver Baslow !

Baslow était blême. Immobile sur le seuil du sas, il regardait ce chaos, cette confusion avilissante. Karine poussa le professeur à l'intérieur. Yal-Dan, elle, posait la main sur le bras d'Éric :

— Viens ! Nous ne pouvons plus rien pour Flower !

Éric hésita.

C'est alors que la situation changea brusquement.

Parce que tous et toutes étaient stoppés dans leur fureur, et qu'un élément inédit venait bouleverser cette position déjà si confuse.

Marts râla :

— La cloche !... J'entends la cloche !

Et c'était vrai ! Elle résonnait lugubrement, la cloche de brume, la cloche des navires perdus dans l'océan, la cloche qui annonce le danger, la cloche de mort !

Mais ce n'était pas seulement le souvenir personnel de Marts qui éclatait sur l'ensemble de ceux qu'abritait encore l'épave de l'Inter. On entendait, on voyait surtout des dizaines et des dizaines de scènes mêlées, des visions de joie et de tristesse, d'enthousiasme et de folie, l'orgie et le bonheur, le crime et l'ivresse, le désespoir et l'exaltation, tout cela roulant, déferlant, envahissant le vaste cockpit, emplissant à la fois les yeux et les oreilles de tous les participants à cet immense pugilat, les arrachant à l'instant pour leur remonter les heures, les jours, les instants heureux ou malheureux qui constituent la trame d'une vie. De la leur.

Et chacun, extasié ou irrité, enthousiaste ou horrifié, abattu ou survolté, oubliait instantanément le présent pour se trouver replongé de gré ou de force dans un passé auquel il ne pouvait plus échapper.

Et tous ces hommes, déséquilibrés par les épreuves, toutes ces femmes dont certaines avaient même refusé le salut, prisonniers de leurs souvenirs, du regret au remords, voyaient la sarabande des images obsédantes qui, bien que leur appartenant en propre, se trouvaient maintenant enchevêtrées avec les films mnémotechniques issant des cerveaux de tous les autres par le truchement des ondes infernales.

Quelqu'un, pour faire diversion, venait de déclencher le mécanisme de la sphère placée à bord du mini-astronef.

Éric, comme foudroyé, regardait lui aussi. Mais deux hommes bondissaient, s'extirpant du monde du souvenir, voulant malgré tout le frapper, pénétrer de force à l'intérieur du cosmocanot.

Le jeune homme eût été certainement surpris et assommé sur place sans Marts, lequel, surexcité par le tintement infernal de la cloche de brume, par l'implacable mélodie soulignant son crime, se précipitait à son secours.

Deux coups formidables jetèrent au plancher les agresseurs.

Éric ne réagissait plus guère. Il entendit vaguement Flower crier, luttant pour se libérer lui-même des vagues de son passé qui le submergeaient :

— Partez !... Partez !

Un des techniciens fit un effort, réussit à appuyer sur un levier.

Il y eut un vrombissement qui provoqua une réaction parmi les révoltés. Jusque-là, captifs de ces songes trop visuels, ils en avaient

négligé le but de leur attaque.

Éric ne sut jamais vraiment comment il s'était retrouvé à l'intérieur du petit cockpit, en compagnie de Marts qui avait glissé en le poussant.

Déjà, ils étaient dans l'espace, le levier déclenchant la mise à feu de la fusée éjectrice et Filler, bien qu'à demi abruti, tentait de reprendre en main la timonerie.

Ils se redressèrent. Ils se regardèrent.

Karine venait d'arrêter le mécanisme de la sphère laquelle, branchée sur une petite dynamo, avait pu fonctionner pendant quelques instants, suffisamment en tout cas pour endiguer les révoltés.

Ils se comptèrent.

Tous les désignés n'avaient finalement pu embarquer. Il n'y avait à bord, outre Filler, que le professeur, Yal-Dan et Karine, Éric, Ysmer, l'aspirant Huong et une jeune femme appelée Florane. Et Marts.

Il manquait donc le plus jeune cosmatelot et la seconde jeune femme.

Mais Marts, sans l'avoir fait exprès, s'était retrouvé à l'intérieur en y projetant Éric.

Et tous pensaient, avec une profonde tristesse, une horreur grandissante, au sort de Flower et de tous ceux, unis désormais dans une même condamnation, qui restaient dans l'épave de l'île spatiale.

Cette épave stagnant sur le planétoïde inconnu, à l'intérieur de laquelle un drame se jouait, et que des êtres entouraient, venus on ne savait d'où.

Des êtres qui, cherchant instinctivement les fissures de l'énorme carène, y appliquaient leurs bouches et aspiraient voluptueusement l'air respirable qui s'échappait et allait manquer, manquer de plus en plus aux malheureux voués, sans esprit de retour, à la plus abominable des fins.

DEUXIÈME PARTIE LA NÉBULEUSE DES FANTÔMES

CHAPITRE PREMIER

— Mais bien sûr c'est moi... Le professeur m'a fait signe et j'ai déclenché le dispositif !

— Au bon moment, dit Ysmer. C'était bien désagréable mais tout de même, la folie hystérique collective en a été stoppée !

Ils étaient réunis dans le minuscule cockpit, désormais voués à une nouvelle forme de collectivité qui ne pouvait éviter la promiscuité. Cependant, après la catastrophe de l'Inter, l'errance dans l'espace et les heures sinistres connues sur le planétoïde, ils n'en étaient plus à cela près et, ainsi que le disait Éric, toujours enclin à l'optimisme, il fallait s'estimer heureux.

Karine venait d'expliquer comment, sur l'injonction discrète de Baslow, c'était elle qui, utilisant les générateurs du cosmocanot, avait promptement mis en route la sphère prismoïde. Un effet qui avait été probant. Certes, la faiblesse dynamique n'aurait guère pu fonctionner longtemps sans s'épuiser, mais l'apparition des spectres mnémoniques avait été salutaire.

Maintenant, ils étaient loin, perdus dans l'espace.

Seul l'aspirant Huang et le cosmotimonier Filler avaient quelques notions de navigation spatiale. Si le premier en était encore au stade universitaire avec tout ce que cela comporte de pédantisme théorique, le second avait au moins pour lui l'expérience.

Il n'en était pas moins vrai que ni l'un ni l'autre n'étaient réellement capables de diriger un astronef, si petit soit-il. Flower avait prévu un autre équipage, et particulièrement une jeune femme qui avait grade de lieutenant spatial. Malheureusement, cette personne, comme le jeune cosmatelot désigné en raison de son âge, n'avaient pu embarquer.

Baslow était réservé, silencieux le plus souvent. Éric s'efforçait d'aider les passagers à conserver le moral. Marts, lui, était sombre. En quelque sorte, il avait honte d'être là. Il ne s'y trouvait qu'après son geste généreux, alors qu'il avait volé au secours d'Éric. Et ce dernier le consolait. Les circonstances les dépassaient tous, voilà tout !

Huong et Filler s'évertuaient à examiner les cartes du ciel, à faire le point en s'appuyant sur les positions stellaires, à tenter un contact radio avec les bases du système solaire. Jusqu'à là leurs efforts n'avaient eu aucun résultat pratique.

Florane, fille évoluée qui travaillait aux cuisines de l'Inter, recensait les provisions et l'équipement. Elle devait convenir que la durée des éléments substantifs ne serait pas illimitée.

L'eau, en particulier, faisait dangereusement défaut.

Et puis, d'une façon générale, même Éric, avec son tempérament énergique et gai, ne pouvait se départir d'une atroce mélancolie en songeant à ceux qu'ils avaient dû laisser sur le petit astre inconnu.

Ils étaient là-bas plus de soixante encore. Dont le valeureux Flower. Mais sacrifiant sa propre vie, sans préjudice de celles de ses malheureux compagnons, l'officier responsable de l'île spatiale n'avait fait qu'obéir aux ordres supérieurs : préserver à tout prix le cerveau désormais détenteur unique du secret des ondes infernales.

Mais bien d'autres questions se posaient. Nul n'en parlait ouvertement et cependant chacun pouvait, non seulement y méditer, mais encore supposer que son voisin en faisait tout autant. Qu'en était-il de cet astronef fantôme, apparu et disparu aussi mystérieusement, insaisissable sur les écrans de radar ? De quelle nature était le vampire qui avait tué deux hommes, assailli Karine Villec et Éric et que Marts avait mis en fuite ?

Enfin – surtout – il y avait eu trahison.

Le traître était-il encore vivant ? Avait-il péri dans la catastrophe, victime de ses propres perfidies ?

Et pourquoi ne serait-il pas à bord du cosmocanot, un des neuf ?

Les derniers survivants, car il n'y avait aucune illusion à se faire sur le sort de Flower et des autres impitoyablement condamnés à la mort lente.

Serrés les uns sur les autres, ils étaient astreints à vivre selon un mode assez morne, refrénant leurs instincts. Éric, Florane et Ysmer s'efforçaient de conserver à la fois leur propre moral et celui d'autrui. Yal-Dan demeurait égale à elle-même. Métissée de deux races planétaires différentes, elle offrait un caractère évoquant beaucoup le calme des Terro-Asiatiques.

Baslow était un des plus soucieux. Le savant n'ignorait pas que la claustration en groupe, ce qui était leur cas, risque fréquemment d'engendrer des haines irraisonnées, des conflits éclatant pour des raisons futiles. Déjà, à plusieurs reprises, il y avait eu des chocs, des discussions tournant vivement à l'aigre. Par exemple, Karine avait reproché nerveusement à Huong de n'être qu'un bon à rien parce qu'il avait loyalement avoué son incapacité à faire le point spatial. Éric, qui de toute évidence ne pouvait lui manifester sa tendresse dans un tel

lieu, avait cependant usé de leurs liens pour intervenir en faveur de l'aspirant, trop fraîchement émoulu des écoles pour avoir l'expérience nécessaire à la navigation dans le grand vide.

Filler avait rabroué Florane, Marts grognait quand on lui parlait et, comme à l'accoutumée, ce n'était guère qu'Éric qui pouvait obtenir quelque chose de lui.

On se rationnait, on souffrait de déshydratation, l'eau ne pouvait être distribuée que très parcimonieusement. Le manque d'hygiène se faisait sentir. D'autre part le cosmotimonier déclarait qu'il ne pourrait pas tenir longtemps. Éric, Marts, Ysmer et Baslow lui-même s'évertuaient donc à comprendre la direction de l'astronef, à étudier le fonctionnement de ses réacteurs, aidés par Huong, lequel au moins en théorie n'avait de comptes à rendre à personne.

Cependant ils ne savaient toujours pas où ils étaient, où ils allaient. Parfois on se demandait si vraiment on avait bien fait de quitter le planétoïde. Ils avaient beau sonder l'espace, tenter des recherches avec le minuscule poste de radar du bord, ce n'était jamais que l'infini stellaire. Certes on se trouvait « quelque part » dans le système solaire, mais l'astre central paraissait fort éloigné et le repère s'avérait insuffisant pour déterminer la position.

Ils furent presque soulagés quand l'incident éclata.

Filler, après un peu de repos pendant lequel il avait été remplacé par Huong qui faisait de son mieux, constata soudain que l'engin semblait buter contre un obstacle qu'il ne parvenait pas à définir, ni même à voir.

Il alerta ses compagnons. On avait en effet l'impression d'un ralentissement, comme si le vaisseau spatial s'enfonçait dans une masse cotonneuse qui freinait dangereusement son avance.

Puis ce fut le choc et ils furent précipités les uns sur les autres tandis que de petites avaries se produisaient : objets déplacés, brisés, personnes déséquilibrées, etc.

Tout de suite, se souvenant du drame de l'Inter, ils pensèrent tous au sabotage qui avait coûté si cher, et l'image mystérieuse du traître se présenta à tous les esprits.

Mais Filler jurait comme un païen alors que le cosmocanot stoppait par la force des choses. Il réussit à dévier la direction, ne tarda pas à retrouver les mêmes sensations.

Il y eut encore freinage, puis obstacle infranchissable et une seconde fois la perturbation générale. Florence gémissait ; elle avait été projetée contre une paroi et saignait de la lèvre. Ysmer, lui, était évanoui, ayant été proprement assommé par le choc, ce qui suscita des commentaires divers. On lui avait réservé une place de choix en tant que médecin encore qu'il n'eût pas reçu son diplôme. Qu'en serait-il si c'était lui le premier blessé ?

Yal-Dan, toujours sereine, du moins en apparence, s'efforçait déjà de le ranimer. Baslow ne quittait plus Filler et avec Huong et lui étudiait la situation.

On revint en arrière, on tenta plusieurs changements d'orientation. Toujours le même résultat : on se sentait saisi, ainsi que le dit l'aspirant, comme dans les tentacules d'une pieuvre invisible. Et puis finalement c'était le mur.

Un mur d'invisibilité, infranchissable, et qui se trouvait désormais dans tous les azimuts autour de l'astronef.

Après plusieurs essais, autant d'échecs, autant de chocs violents, il fallut se rendre à l'évidence.

On ne passerait plus.

Le cosmocanot était en quelque sorte captif dans l'espace, comme environné d'une sphère énigmatique.

Baslow ne chercha pas plus longtemps :

— Il s'agit certainement d'une application des ondes bleues !

Il ne voyait pas d'autre explication. Les forces ondioniques étaient à présent connues dans tout le cosmos et plus d'un peuple les utilisait. Mais un tel procédé était inédit, du moins à la connaissance du professeur Baslow.

Ainsi donc, en guise de conclusion, on devait admettre que le petit astronef et les survivants de l'île spatiale se trouvaient au sein d'une invisible prison, assez faiblement étendue, formant sans doute un globe, où ils étaient retenus par... on ne savait quel ennemi !

Mais évidemment toujours le même ! Le saboteur de l'Inter, peut-être aussi le monstre assassin du planétoïde.

Et pendant de longs instants encore, ce fut l'angoisse !

Tout les accablait. Ils étaient isolés dans l'espace et c'était peut-être pire encore que sur le planétoïde. Ils se trouvaient précipités les uns contre les autres en une communauté obligatoire où les antipathies s'exacerbaient. Dans l'intolérable odeur de ces corps en sueur, serrés dans l'étroitesse du cockpit, fréquemment bouleversés par les chocs de l'astronef, ils étaient les uns et les autres au bord de la dépression, de l'hystérie. Et cela gagnait même les esprits les plus équilibrés tels que ceux de Baslow et d'Éric, de Yal-Dan et d'Ysmer.

On décida de stopper les réacteurs, de ne plus tenter de s'évader de la sphère d'invisibilité. Si l'ennemi était là, ce qui était difficilement niable, il finirait bien par se manifester d'une façon quelconque et tous admettaient que ce serait hautement préférable à cette stagnation atroce.

Le cosmocanot s'immobilisa donc, encore que l'immobilité totale dans le grand vide et même partout dans le cosmos ne fût qu'un leurre.

Il n'y eut que cette carène de métal emportant neuf malheureux qui

ne souhaitaient rien de plus que l'apparition d'un adversaire qu'on pouvait imaginer cependant épouvantable.

Il apparut, l'astronef fantôme, et ceux qui avaient pu l'entrevoir à partir de l'île spatiale crurent bien le reconnaître.

Baslow estimait que ceux qui le montaient devaient posséder certaine technique permettant d'échapper à la fois aux ondes radar comme aux éléments photoniques, ce qui pouvait à certains moments le faire bénéficier d'invisibilité ou, à volonté, d'échapper à la vision radarique.

Vraisemblablement, l'engin mystérieux se tenait encore en dehors de la sphère invisible enserrant le cosmocanot. Mais tout portait à croire que cette cage insaisissable à l'œil tout en étant cependant tangible allait se diluer pour permettre à l'ennemi de s'approcher.

Ils se savaient pris comme la mouche dans le filet. Et l'araignée, en effet, s'approchait.

Toute tentative de fuite s'avérait utopique et il n'y avait nulle illusion à se forger sur ce sujet.

Mais on entendit la voix sèche du professeur Baslow :

— Nous allons tomber aux mains de... ces gens-là ! Je vous rappelle notre mission : en aucun cas nos appareils ne doivent leur être livrés intacts !

Il tendit un index qui ne tremblait pas vers la sphère prismatique.

Éric, Yal-Dan et Karine approuvèrent silencieusement.

L'astronef menaçant allait aborder le cosmocanot, pauvre petit engin qui semblait bien faible, bien fragile, devant cet appareil dont les dimensions étaient impressionnantes, et qui appartenait à une civilisation ignorée des compagnons de Baslow.

Ils savaient qu'ils allaient immanquablement être faits prisonniers, ou plus encore.

Mais, à l'intérieur du cosmocanot, Baslow et ses trois aides étaient en train de se livrer au plus parfait travail de sabotage possible, à savoir détruire le miraculeux appareil capable d'amener l'humain à revoir son passé, celui des autres, et sans doute toute l'histoire de l'univers.

CHAPITRE II

Éric ouvrit les yeux.

Il les referma aussitôt. Encore que la lumière fût assez faible, il ne pouvait en supporter le relatif éclat.

Il avait mal, très mal à la tête. Tout était nébuleux et il ne comprenait guère qu'une chose, c'était qu'il remontait d'un profond, d'un interminable sommeil, à moins que ce ne fût que d'un évanouissement.

Il soupira, chercha à s'étirer. Il était courbatu, endolori. Il avait la gorge sèche. Toutes ces sensations accumulées ne laissaient guère de place à une réflexion rationnelle et lucide.

Ce qui fit qu'il lui fallut quelques instants avant de se reprendre, de se dresser tant bien que mal sur son séant et de regarder autour de lui.

Où était-il ? Une salle cubique ou à peu près, des parois de métal, ce qui lui fit supposer qu'il était à bord d'un astronef, ou tout au moins dans quelque base planétaire, l'ensemble évoquant irrésistiblement le préfabriqué.

Des formes lui apparaissaient. Il cligna des yeux, commença à y voir plus clair.

Il les compta : Marts, Ysmer, Filler.

Huong et Baslow manquaient.

« Et les femmes ? » se demanda-t-il tout de suite. Car il ne voyait ni Karine, ni Yal-Dan, ni Florane, et le jeune homme ne pouvait oublier qu'il avait entretenu d'intimes relations avec deux de leurs compagnes d'aventure.

Ysmer paraissait dormir. Filler, couché à plat ventre, ne donnait pas signe de vie. Quant à Marts, il devait être réveillé depuis un bon moment. Mais, silencieux, il se contentait de regarder autour de lui. Sur son faciès rugueux apparut cependant une vague lueur, ce qui chez lui indiquait la satisfaction. Marts devait se réjouir de voir Éric sortir de sa torpeur.

— Marts..., tu... tu te sens bien ?

— Ça va... Et vous ?

Éric resoupira. Tout commençait à revenir, en foule, sur un mode d'ailleurs chaotique. L'attaque du cosmocanot par le grand astronef. Ces humanoïdes appartenant à deux catégories bien distinctes : les uns évidemment de race universelle, quoiqu'un d'un type ethnique inconnu de lui, avec leurs mentons pointus, leurs yeux étincelants, leur peau plus que jaune. Et aussi ces sortes de brutes, plus animaux qu'hommes, à face plate à peu près dépourvue de nez, aux yeux ronds et très petits, et surtout avec une sorte d'amorce de trompe en guise de bouche.

Dans les instants qui avaient suivi l'abordage et au cours desquels les Terriens avaient tenté une vague résistance avec les armes dont ils disposaient, il se souvenait d'avoir vu Huong s'écrouler. Oui, c'était bien cela, et deux de ces brutes avaient paru se bousculer pour se pencher sur le malheureux. Et alors... c'était incroyable, l'un d'eux, repoussant l'autre, avait... geste immonde, paru baiser Huong sur la bouche.

En évoquant cette image plus que déplaisante, Éric eut un véritable haut-le-corps, ce qui inquiéta Marts :

— Vous souffrez ?

— Non... je... je me souviens... Tu sais, toi, ce qu'ils ont fait à Huong ?

Marts plissa les lèvres avec dégoût.

— Moi je crois qu'ils lui ont fait ce qu'ils voulaient vous faire à vous...

— Le vampire, hein ? Celui qui a attaqué Karine, qui m'a attaqué, et dont tu m'as délivré !

— Ouais... et c'est sans doute aussi comme ça qu'ils ont tué les autres...

Éric se sentit la nausée. Quels étaient ces monstres dont le hideux baiser donnait la mort ? D'après ce qu'il croyait comprendre, ils étaient les auxiliaires, les esclaves peut-être, les chiens de cette race dont il commençait à croire qu'elle était à l'origine de tous leurs malheurs.

— Marts... Les filles ? Où sont-elles ?

Marts eut un geste d'ignorance. Éric se levait enfin, ankylosé, gauche, et commençait à secouer Ysmer et Filler :

— Et Baslow ? Tu sais quelque chose ?

Non, Marts ne savait rien. Pas plus que les deux autres. Tous avaient perdu connaissance, vraisemblablement sous l'effet de quelque procédé ignoré : rayon neutralisant ou gaz toxique. En ce qui concernait Huong, on pouvait estimer que le pauvre garçon avait péri. Mais Baslow ? Et les trois femmes ?

À la rigueur il était admissible que les mystérieux ennemis aient

pris la précaution, pour une raison quelconque, de séparer les sexes. Ce qui n'expliquait rien quant à la disparition du professeur. Ils confrontèrent leurs souvenirs et aucun des quatre ne se rappelait avoir vu tomber Baslow à l'instar de Huong.

Ils avaient certainement été faits prisonniers et emmenés par l'adversaire.

Où ? C'était une autre question.

Éric sentait l'angoisse le déchirer. Baslow... Certes, il estimait l'homme, mais avant tout il pensait à leur expérience, à l'application du plan XX. Baslow détenait en son cerveau unique dans le cosmos toutes les données permettant la captation, la rediffusion, l'utilisation des ondes infernales.

Son absence lui faisait redouter que les assaillants, suivant un plan bien précis, cherchaient précisément le savant pour lui arracher son secret. Comment étaient-ils au courant ? On pouvait les supposer fort bien organisés depuis le début de l'aventure. Le sabotage de l'Inter, les attaques des premiers vampires, l'abordage du cosmocanot...

Ils étaient donc si bien renseignés ? Mais n'avait-on pas prouvé qu'il y avait un traître à bord de l'île spatiale ? Un traître évidemment vendu à cette race inconnue !

Tout s'enchaînait, du moins si on acceptait les hypothèses qui s'échafaudaient rapidement dans le cerveau redevenu lucide d'Éric Verdin.

Cependant, les quatre captifs, comme tous les captifs de l'univers, cherchaient à savoir où ils étaient et examinaient ce qui leur servait de prison.

Car il était malaisé de croire que ce fût là pour eux autre chose qu'une prison, ne fût-elle que provisoire. La façon dont ils avaient été assaillis autorisait les suppositions les plus pessimistes.

Ils s'étaient réveillés sur des couchettes relativement confortables. Il s'agissait sans doute d'une sorte de dortoir, dénué d'un grand standing.

Filler grommela qu'à rester là-dedans on deviendrait rapidement dingo, ce qui résumait l'impression générale.

Là-dedans... de quoi s'agissait-il ? Ils penchaient pour se trouver à bord d'un vaisseau spatial. Certes, on n'entendait rien. Aucune vibration ne leur parvenait, mais il y avait tant de procédés de navigation dans le grand vide, dont particulièrement celle basée sur le moteur dit photonal, utilisant la désintégration à l'échelon microscopique des particules lumineuses, et qui était parfaitement silencieuse.

Ils ne se demandèrent pas très longtemps dans quelles griffes ils étaient tombés, une porte s'ouvrait, plusieurs personnages pénétraient.

Instinctivement les quatre Terriens s'étaient redressés, sur la

défensive, encore qu'ils soient parfaitement désarmés et en piteux état.

Ils virent tout d'abord un de ces hommes à face anguleuse qui semblaient bel et bien les responsables de la catastrophe et de ce qui s'en était suivi. Pas seul d'ailleurs, escortés de trois de ces curieux personnages à face plate, à bouche-ventouse, aux regards stupides mais à la carrure impressionnante.

Éric eût frémi en croyant y retrouver un de ces assaillants qui avaient tué sur le planétoïde, qui l'avaient attaqué lui-même ainsi que Karine.

Mais il découvrait quelque chose d'infiniment plus affligeant : le professeur Baslow que les brutes ramenaient. Un Baslow flageolant sur ses jambes et qui eût été sans doute incapable de se mouvoir sans les poignes de ses geôliers. Un Baslow dont le visage énergique, habituellement froid, au regard lucide, n'était plus que celui d'une loque, un homme épuisé, hoquetant pour reprendre un semblant de respiration.

Les quatre hommes serraient les poings et des lueurs de meurtre passaient dans leurs yeux.

Celui qui entrait le premier ne s'y méprit nullement.

— Terriens, dit-il, en langue universelle spalax, ce code généralement admis à travers les mondes civilisés, je devine vos pensées et je n'ai qu'un conseil à vous donner : tenez-vous tranquilles...

Il avait un accent bizarre, qui ne ressemblait en rien aux prononciations, aux harmoniques des humanoïdes connus d'une planète à l'autre.

Il les regarda à tour de rôle, fit un signe et les grandes brutes en lesquelles Éric était persuadé de reconnaître les vampires couchèrent Baslow sur un des lits rudimentaires de la cellule.

— Je regrette de vous ramener l'éminent savant Baslow en pareille posture, reprit l'homme jaune. Mais des nécessités impérieuses nous ont astreints à user de procédés auxquels nous répugnons habituellement... en raison de sa mauvaise volonté.

Éric éclata :

— Salauds ! Ordures ! Vous l'avez torturé !

Il vit l'œil brillant de son ennemi, un œil situé au fond d'une orbite anguleuse comme toutes les lignes du faciès.

— Silence, Terrien ! Les Syrax n'ont de comptes à rendre à quiconque à travers le Cosmos ! Nous agissons comme bon nous semble et seulement dans l'intérêt, non seulement de notre race, mais encore de toutes les planètes susceptibles de nous accueillir...

De telles paroles laissaient supposer quelque désir d'hégémonie cosmique, utopie ridicule en soi, mais dangereuse dans ses tentatives d'application.

Éric eut un geste pour se précipiter et deux vampires le maîtrisèrent. Marts réagit à son tour, entraînant Ysmer et Filler, ulcérés de pareille attitude. Ils se retrouvèrent tous quatre au plancher, à demi assommés.

L'être jaune les regarda un instant, parut sur le point de dire quelque chose, puis haussa les épaules en un geste de mépris compréhensible dans tous les univers, avant de sortir en compagnie des trois brutes, redevenues passives après avoir cogné sans ménagement sur les malheureux cosmonautes.

Éric se releva péniblement et se pencha sur Baslow.

— Professeur... C'est Éric... Professeur, répondez-moi !...

Baslow n'était pas beau à voir. Il respirait ou plutôt tentait de le faire, mais c'était un rôle affreux qu'on entendait.

Et Éric, horrifié, devina qu'il avait été soumis lui aussi à l'ignoble baiser vampirique, qu'on avait partiellement aspiré l'air de ses poumons, et que les coupables n'étaient sans doute autres que ces abominables créatures que les Syrax (ainsi s'était nommé l'être jaune) devaient utiliser comme esclaves, comme mercenaires également.

Baslow demeura longuement dans une semi-conscience où il continuait à se débattre avec ce manque d'air respirable qui le détruisait inexorablement.

Éric pratiqua le bouche-à-bouche et aidé d'Ysmer, lui fit exécuter les gestes traditionnels de la respiration artificielle. Mais Baslow était mal en point et ils avaient la désagréable impression de l'épuiser sans lui apporter seulement un embryon de soulagement.

Pourtant, au bout d'un temps qui leur parut interminable, sous les regards mornes de Marts et de Filler désolés de leur impuissance à faire quoi que ce soit pour le malheureux, ils le virent qui se calmait un peu, qui paraissait s'endormir.

Un peu après, deux brutes apportèrent en silence des récipients contenant une bouillie colorée qui n'était de toute évidence rien d'autre que la nourriture des captifs.

Ils se consultaient du regard. Se jeter sur eux ? Tenter quelque chose ?

Mais ils étaient encore trop faibles, sous-alimentés, déshydratés, moulus par leurs épreuves. Ils renoncèrent. Les vampires sortirent comme ils étaient venus.

Il se restaurèrent. C'était d'ailleurs assez agréable au goût et ils durent reconnaître que des forces leur revenaient, qu'ils cessaient à la fois de souffrir de la faim et de la soif.

Ils se posèrent.

Quand Éric s'éveilla pour la seconde fois, ses compagnons dormaient encore. Lui se pencha sur Baslow.

Le savant avait les yeux ouverts et il sourit faiblement à son

assistant.

Éric le souleva, lui parla doucement, posa quelques questions.

Baslow répondit.

Non, il ne savait pas ce que les trois jeunes femmes étaient devenues. Quant à lui, au pouvoir des Syrax, puisque Syrax il y avait, il avait été torturé, ce qui n'était pas difficile à deviner. Soumis aux baisers ignobles des vampires qui l'avaient vidé sur le plan pulmonaire, sensation atroce aux conséquences sur lesquelles Baslow ne se faisait aucune illusion.

Il était mourant.

Pourquoi un tel supplice ? Cela non plus ne surprenait pas Éric. Les Syrax, décidément bien au courant des travaux sur les ondes infernales, avaient voulu lui arracher les secrets de la sphère prismoïde désormais inutilisable, le système nécessaire à la remettre en état, les formules de base, l'apport des ordinateurs, et tout le formidable ensemble de connaissances nécessaires pour s'emparer des reflets du passé, proche ou lointain, à partir des cerveaux humains.

Seulement ils avaient en vain livré le savant terrien à ces brutes qui, lui avait-on révélé, ne connaissaient qu'une passion : l'absorption de l'air respirable, comme d'autres vampires boivent le sang. Les Syrax eux-mêmes se servaient des Klis, ainsi les nommaient-ils, mais les redoutaient car étant de purs humanoïdes ils n'étaient pas à l'abri de ces baisers de mort. Tout en laissant les Klis se repaître à volonté des ennemis de la race syrax, voire à les inviter à dévorer ainsi la vitalité par la plus indispensable faculté humaine de ceux qui leur déplaisaient pour une raison quelconque.

Mais Baslow n'avait pas parlé.

Les Syrax, avant cela, avaient tenté de sonder son cortex cérébral, de lire en lui par divers moyens, par technique autant que par médiumnité.

Éric était ébahi. Ainsi cette race, hautement évoluée sur le plan scientifique, ne reculait pas parallèlement à l'utilisation d'extraordinaires appareils susceptibles de filmer le mystère des neurones, à reprendre les procédés ancestraux en dépit de leur empirisme et à entraîner des sujets doués pour la télépathie et exercices assimilés.

Baslow, d'une voix de plus en plus faible, disait tout cela et Éric se sentait le cœur horriblement serré. Il ne voulait pas brusquer le mourant ; il répugnait à poser des questions, laissant le pauvre Baslow dévider son cruel récit entrecoupé de hoquets affligeants, d'efforts déchirants pour retrouver quelques gorgées de cet air que les Klis lui avaient disputé de façon immonde.

Éric redoutait la révélation finale, pour lui inéluctable : Baslow allait avouer sa défaite et comment en dépit de sa résistance il avait

livré bien malgré lui les secrets des ondes infernales.

Tout de même un point demeurait obscur : si les Syrax avaient fini par extirper du cerveau de Baslow tout ce qu'ils en attendaient, le supplice prenait une allure superflue. Mais Éric se défendait d'interroger, respectant ce début d'agonie qui le crucifiait.

Il craignait surtout que Baslow, les poumons asséchés par le terrible traitement, ne vînt à rendre l'âme avant de lui avoir tout dit.

Il se contraignait à la discrétion, se contentant de soulever un peu la tête du malheureux pour l'aider à retrouver un vague fonctionnement pulmonaire.

Et puis Baslow, qui était aux extrêmes limites de la vie, eut un sursaut.

Dernière lueur de cette flamme, de cette vie qui allait s'éteindre, il fit signe à Éric de se pencher davantage encore, d'approcher son oreille des lèvres desséchées du mourant.

Il parla, si faiblement qu'Éric entendait à peine.

Mais ce qu'il entendait le stupéfiait. L'épouvantait aussi.

Baslow n'avait pas parlé, même sous la torture. De surcroît les Syrax, en dépit de leur incroyable aptitude à déceler le mystère du cerveau humain, n'avaient nullement obtenu ce qu'ils souhaitaient.

Le professeur n'avait livré (inconsciemment) que quelques bribes de renseignements sur l'énigme des ondes du passé et ce qu'on pouvait appeler avec quelque humour le merveilleux mode d'emploi mis au point par ses équipes.

Éric, les yeux agrandis par la surprise, entendit les dernières paroles, ou presque, montant de cette bouche martyrisée.

Les Syrax n'avaient rien trouvé de positif dans le cerveau de Baslow parce qu'en réalité le savant ne connaissait qu'une partie relativement limitée des données de cet immense problème.

Baslow n'avait pas emmagasiné l'ensemble des connaissances si complexes représentant les vastes équations, les subtilités techniques nécessaires.

L'action des Syrax était donc à peu près nulle. Ils savaient que ces ondes existaient. Ils possédaient la sphère prismoïde trouvée à bord du cosmocanot, mais elle était inutilisable et ils étaient bien en peine de la réparer.

Baslow n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Et Éric sut la vérité.

Il y avait bien en effet un homme, un cerveau, possédant toute la vérité sur ce gigantesque problème.

Un homme qui n'était pas le professeur Baslow.

Le professeur Baslow qui rendit l'âme, soulagé d'avoir parlé, entre les bras de son assistant, Éric Verdin.

Un Éric véritablement terrorisé de ce qu'il venait d'apprendre par

les ultimes révélations de l'agonisant.

Un cerveau, un homme, possédait sans le savoir le secret des ondes fantastiques.

Un homme qui était...

CHAPITRE III

Maintenant, je sais.

Je sais ce que je suis. Qui je suis.

Et je suis horrifié. Dans mon crâne il y a – je ne le soupçonnais même pas – cette prodigieuse accumulation de documents, de sagesse, d'équations, de directives, de... est-ce que je sais ? Tout ce qui correspond au travail de plusieurs centaines de chercheurs et de techniciens qui ont œuvré pendant des mois et des mois pour reconnaître, étudier, capter, emmagasiner, rediffuser et utiliser les ondes infernales.

Comment cela s'est-il fait ? Baslow m'a tout révélé avant de rendre le dernier soupir.

Il avait été convenu (c'était le plan XX) qu'en cas de danger concernant ce grand secret on choisirait un individu parmi notre équipe, lequel individu recevait par un système d'une incroyable subtilité la charge de plusieurs ordinateurs qui s'implanterait dans son cerveau et permettrait le cas échéant de recommencer les expériences, de reconstruire tous les appareils indispensables.

Le professeur Baslow était cet homme. Du moins officiellement.

Et comme il fallait ce qu'on avait appelé un témoin, une sorte de cobaye qui servirait d'assistant et recevrait, lui, une faible partie de cet ensemble scientifique, c'était moi que Baslow avait désigné.

Jusque-là rien que de très normal, l'île spatiale ayant été attaquée, on ne pouvait nier qu'une puissance inconnue s'en prenait à nous.

Karine et Yal-Dan, très simplement, avaient effectué consciencieusement leur mission, à savoir nous aider⁹ Baslow et moi, à devenir ce cerveau numéro un et son humble assistant.

Que s'est-il passé ? Une chose élémentaire.

En manipulant les commandes, il a suffi à mon éminent maître d'inverser deux manettes.

Si bien qu'il est devenu, lui, le témoin, alors que c'était moi qui recevais sans m'en rendre absolument compte la totalité des éléments correspondant au fantastique travail destiné à la catalysation des ondes infernales.

À la réflexion, j'aurais dû m'interroger.

Ce rôle de témoin que je n'ai jamais discuté, avait-il vraiment un sens ? Ni Yal-Dan, ni Karine, me semble-t-il, n'avaient jamais posé la question. D'ailleurs nous étions gens disciplinés et nous ne cherchions pas midi à quatorze heures, trop passionnés que nous étions par le souci du résultat de nos merveilleuses expériences, de nos essais sur le cerveau de Marts, après que tout à fait par hasard les marins du Pélican aient été irradiés des ondes par le relais de l'Inter, ce qui leur avait permis de revoir l'assassinat de Perkovan.

Mais en vérité, ce témoin-cobaye ne servait pas à grand-chose.

Là était la duperie, simple, voire simpliste. Baslow servait de paravent, de cible désignée. Et de cette sorte il se livrait héroïquement aux assauts de l'ennemi, les Syrax en la circonstance, ce que nous ne savions pas encore.

Baslow me protégeait. Baslow offrait sa vie. Interrogé, soumis ou non à la torture ou aux sondages cérébraux, il ne pouvait pas livrer le grand secret pour l'excellente raison que, bien qu'étant en possession d'une très vaste partie des données du problème il ne pouvait les enregistrer intégralement. Du moins selon le fonctionnement normal d'un cerveau. Tout cela resterait fragmentaire, donc pratiquement inefficace.

Alors que, par un moyen mécanique, les neurones savamment traités jouaient le rôle parfaitement passif d'un ordinateur.

Pourquoi de telles précautions, sinon évidemment pour égarer l'ennemi ?

Ce qui a justement réussi.

Jusqu'au moment où les Syrax s'aviseront qu'ils ont été trompés et chercheront ailleurs.

Je frissonne, j'ai le vertige...

Mais sans doute en haut lieu avait-on tout prévu. Même la trahison. Et il y a eu précisément un traître sur l'île spatiale, un traître qui n'a jamais été démasqué, qui a provoqué les divers soubresauts, la catastrophe finale, tout en renseignant évidemment les Syrax par un procédé radio quelconque.

Maintenant la sphère est hors d'usage, nous avons fait le nécessaire. Les appareils générateurs sont restés sur l'épave de l'Inter, et à l'heure actuelle il ne doit plus y avoir là-bas que des cadavres, parmi les débris. Peut-être Flower, pour abrégé l'agonie générale, a-t-il tout fait sauter, je l'en crois capable.

Un flot de pensées déferle en moi.

Les ondes infernales... reflets du passé... prodigieux miroir de tout ce que nous avons connu, vécu, appris. Mais aussi de tout ce que les autres, l'humanité, toutes les humanités ont subi depuis que le monde est monde.

Nous sommes en mesure de lire ce manuscrit prodigieux. Que dis-je, je suis en mesure de le déchiffrer.

Moi, et moi seul.

Les envahissements de l'Inter par ces fantômes inhérents à chaque membre de l'équipage m'ont laissé un bien mauvais souvenir.

Tout s'embrouillait, tout s'enchevêtrait. On voyait certes des événements d'ordre général, voire mondial, mais aussi en symbiose tous les souvenirs individuels.

Une sélection s'effectuait pour certains, selon un procédé encore inconnu. Si bien que si d'aucuns devaient supporter des visions complexes, évidemment diffuses, d'autres se retrouvaient face à leur propre souvenir.

Et cela m'amène à penser que, si on parvient (grâce à la science désormais accumulée en moi) à rationaliser ces faisceaux d'ondes, les résultats seront des plus surprenants.

N'avions-nous pas déjà pleinement réussi avec Marts ?

Soumis aux radiations de la sphère captatrice, il avait revécu divers aspects de son existence, assez misérable, pénible, il faut en convenir.

Mais surtout, atroce détail, il a revécu son crime.

Certes, je ne suis pas un criminel. Je passe même pour un assez honnête homme, un bon fils, un ami fidèle, sinon un amant très régulier.

Cependant que de faiblesses au cours d'une existence ! Que de petites lâchetés ! De mauvaises paroles, de gestes brutaux, de complaisances coupables, de fraudes minimes, de... Tout cela est banal et sans doute il est peu d'humains qui, sincères avec eux-mêmes, seraient bien embarrassés de ne pas en reconnaître tout autant.

Seulement, il y a les plus grands forfaits. Les vols, les crimes...

Ce pauvre Marts m'en a donné un échantillon.

Un homme a tué, frappé un frère humain, a tranché le fil de cette vie qui devait lui être sacrée au nom des lois divines et humaines.

Le temps passe. Il n'oublie certes pas mais, petit à petit, il y a l'éloignement, une sorte de semi-apaisement, des dérivatifs de toute sorte, si bien que l'assassin parvient à ne plus attribuer à mon acte la même importance qu'aussitôt après l'avoir accompli.

Il y a le rêve. Cauchemar ou non. Mais le rêve déforme, se perd en fantaisies anarchiques et quelquefois ne signifie pas grand-chose, tant l'imagination y prend le pas sur la logique. Ce sont nébulosités issant du réel, certes, mais cependant fréquemment désordonnées et stériles.

Il y a la méditation mais plus d'un la refusent. La délectation, morose, mais c'est une forme de pensée axée sur des images généralement agréables, voire voluptueuses, correspondant à un état physiologique qu'on recherche euphorique.

Il y a le retour vers des situations parfois amusantes, le plus souvent banales, quelquefois affligeantes.

On se revoit et on se trouve ridicule à retardement.

Je me souviens avoir une fois ou deux entendu ma propre voix enregistrée. Non seulement j'ai été surpris (nous n'avons jamais le sens exact de notre timbre) mais encore cela m'a paru déplaisant. J'entendais un autre et cet autre ne m'était pas particulièrement sympathique.

Me revoir dans tel ou tel cas me serait franchement odieux. Et

m'entendre donc !

Que de bêtises, de petits mensonges, de plaisanteries de mauvais goût, de mufleries, de grossièretés aussi. J'y pense et je repousse cette pensée, mais si les ondes infernales m'en apportaient l'écho à la fois audible et visuel, je crois que je me sentirais rougir de honte.

Sans compter toutes les petites positions intimes. Grotesque !

Je m'efforcerais de sourire, avec un peu de pitié indulgente vis-à-vis de moi mais ce ne serait encore que mauvaise foi. Revoir et réentendre l'Éric que je fus, quel châtement de mes peccadilles ! De mes péchés aussi !

Terrible comédie de soi-même que l'écran des ondes infernales !

Un homme comme Marts l'a vu jouer, cette comédie. Pour lui, le signal en était la lugubre cloche de brume, parce qu'elle tintait au moment où, sur le pont du Pélican, il exécutait proprement un rival heureux, pour une minable histoire dont quelque putain était l'enjeu !

Moi aussi, en mille circonstances, je l'entendrai, la cloche de brume, ma cloche de brume.

Et tous les hommes qui seront saisis dans les radiations des ondes infernales entendront la leur, toujours différente et toujours aussi lancinante.

La cloche des remords !

Le pire des supplices, le plus épouvantable des châtements.

J'imagine un condamné. En prison ! Bien traité mais soumis inlassablement à ce film d'horreur qu'est celui de son action passée. Jour et nuit il reverrait les yeux agrandis de sa victime devant le geste fatal, il se reverrait, lui, portant le coup définitif. Et cela se reproduirait, toujours, toujours.

Il n'aurait guère d'issue que la folie, ou le suicide.

Formidable puissance de ces images subtiles dont la source se trouve dans une région du ciel mal connue, découverte par l'équipage d'un astronef égaré...

Formidable puissance que je détiens.

Que convoitent les Syrax !

Je peux tout redouter.

Je n'ai rien dit à Marts, ni à Ysmer ni à Filler, bien entendu.

Je regarde le corps qui se refroidit du malheureux professeur Baslow, martyr à sa manière.

Du bruit. On vient.

Les Syrax escortés de leurs inévitables Klis, ces monstres asservis à leur dévotion, mais dangereux malgré tout pour leurs maîtres.

Ils enlèvent le corps de Baslow. Ils ne prêtent aucune attention ni à Marts, ni à mes autres compagnons.

Ils viennent vers moi.

Je sais ce qui m'attend.

CHAPITRE IV

Éric était assis, confortablement, dans une vaste salle qui, il venait de l'apprendre, était le carré, le lieu de réunion des officiers de l'astronef.

Car, après l'avoir prié avec amabilité de les suivre, les Syrax l'avaient conduit là, lui avaient offert un siège et amené devant lui une coupe où scintillait un élixir rutilant, à paillettes dorées. Et les Syrax avaient levé leur verre en hommage, selon un rite bien connu sur la Terre mais que les relations intermondes paraissaient avoir répandu.

Le jeune homme était ébahi. Il s'attendait à tout, sauf à pareille réception.

Cependant, il demeurait sur la défensive. Pouvait-il oublier qu'il venait de voir mourir son maître Baslow, sans douter un seul instant du traitement abject qui lui avait été infligé ?

Dans ce « carré » on avait amené un certain nombre d'éléments récupérés à bord du cosmocanot que Flower avait fait évacuer depuis l'épave de l'île spatiale.

Éric, de cela, n'était pas tellement surpris.

Tout était en fort mauvais état : la sphère prismoïde, un écran, le seul qui ait été ramené depuis le labo de l'inter, enfin la dynamo (appartenant d'ailleurs au matériel du cosmocanot) et dont Baslow et Karine s'étaient servis au moment du départ pour susciter les fantômes qui avaient jeté la perturbation et permis aux passagers d'échapper à la vindicte des révoltés.

Éric regardait les Syrax.

Ils étaient plusieurs autour de lui, dont une seule femme. Leur type morphologique les rendait curieusement semblables et il fallait bien observer leurs faciès et leurs attitudes pour discerner quelques différences permettant de les distinguer.

Instinctivement, Éric leur donnait des numéros. Celui qui lui faisait face et devait être le commandant de bord, ou quelque chef militaire, c'était pour lui Syrax I. La femme, Syrax II. Il y avait cet autre, un peu

plus grand, Syrax III. Etc.

On buvait lentement et Éric appréciait la saveur délicate de l'élixir. Il se sentait mieux, légèrement grisé. Comme il n'avait pas été convié à boire seul et que tous les Syrax avaient également goûté le breuvage d'or, il pouvait admettre qu'il n'y avait là aucune trahison.

Mais était-ce bien sûr ? Ces êtres avaient saboté l'inter, assassiné plusieurs de ses compagnons, et finalement fait périr Baslow dans la torture.

On ne parlait pas. Il voyait des sourires qui se voulaient engageants sur les faces aux lignes dures des Syrax. La femme, surtout, qui avait servi les boissons, se faisait aimable. Mais Éric la trouvait hideuse.

Une question le tenaillait : ils avaient eu un échec avec Baslow, Baslow qui lui avait révélé des choses surprenantes, mais, il en avait la conviction, était mort avant d'avoir tout dit. Sans doute le savant aurait-il pu encore éclairer son disciple sur bien des points et il regrettait amèrement cette fin prématurée. Du moins devait-il maintenant garder une prudente réserve. Car, avant tout, il importait de savoir : les Syrax avaient-ils conscience du fait que le détenteur du secret des ondes infernales, puisqu'il ne s'agissait pas du professeur Baslow, était justement lui-même, Éric Verdin ?

Syrax I reposa sa coupe.

— Éric Verdin, dit-il en spalax, d'une voix aigrette, déplaisante, avec un rictus qui tentait de s'assimiler au sourire mais que démentaient les yeux durs, je pense que vous admettez que la situation est trop grave pour que nous nous perdions en vaines discussions...

Il attendait une réponse qui ne vint pas. Il ne cessa pas pour cela de se départir de son amabilité vraie ou plutôt fausse :

— Nous avons besoin, un besoin impérieux, de votre collaboration.

« Bon, pensa Éric, pas d'erreur, ils savent ! »

Il garda cependant encore le silence. Syrax I reprit :

— Vous me comprenez, je pense ? Vous parlez couramment le spalax !

Éric sentait la colère monter. L'alcool inconnu le dynamisait mais, après le premier vertige délicieux, des pensées hostiles naissaient en lui :

— Je vous dirai donc, en spalax, que vous êtes de beaux salauds ! N'avez-vous pas torturé et assassiné un des plus grands savants de l'univers ? Mon maître bien-aimé... estimé dans toutes les planètes civilisées ?...

Il avait appuyé sur le terme : civilisées. Les Syrax étaient calmes, mais tous leurs regards étaient braqués sur le Terrien.

Il y eut un petit temps et Syrax I ouvrit la bouche de nouveau après avoir longuement scruté le visage du jeune homme de la Terre :

— Je déplore ce qui est arrivé... Nous ne pensions pas que le professeur Baslow allait... allait faiblir si vite, si aisément...

Éric bondit et il vit deux Syrax se rapprocher immédiatement comme pour lui interdire de se jeter sur Syrax I. Il se contenta mais érupta :

— Faiblir ! Si vite ! Si aisément ! Vous l'avez livré à ces ordures qui vous servent de mercenaires ! Vous lui avez fait arracher la vie des poumons ! Et maintenant vous venez dire...

— Du calme, Éric Verdin ; du calme ! La vie d'un homme, c'est beaucoup... Mais vous savez bien que le secret des ondes infernales (ainsi les Terriens les ont-ils appelées) risque de faire basculer toutes les forces du Cosmos !

— Je le sais ! Et alors ?

— Alors, ce secret, il nous le faut !

— Le professeur Baslow ne vous l'a pas livré, ce qu'il a payé de sa vie !

Syrax I le regarda droit dans les yeux.

— Le professeur Baslow, même s'il l'avait voulu, n'aurait pas pu nous livrer ce secret... du moins en son entier. Car en fait, il n'en connaissait qu'une partie, celle sur laquelle il avait travaillé personnellement avec votre équipe. Car tout cela représente un formidable ensemble de connaissances et un seul homme ne pouvait réellement les concentrer en lui...

— Vous voyez bien !

— Mais il y a autre chose. Ne cherchez pas à nous égarer ! Un homme, un homme existe, qui possède subconsciemment cette somme scientifique. Toute une vie d'études n'eût pas suffi à l'implanter dans son cerveau. Mais le professeur Baslow s'est servi d'un système que nous ne connaissons pas et qui fait partie de ses découvertes pour réussir, en quelques heures, cette accumulation de données dans les neurones d'un seul. Et cet homme, c'est vous, Éric Verdin !

Nouveau silence !

Les Syrax étaient calmes, immobiles.

Autour d'un Éric également immobile. Mais en lui, les pensées flambaient.

Ainsi, ils savaient. Il s'expliquait aisément comment, puisque ces monstres avaient sondé le cerveau de Baslow. Ils y avaient glané un certain nombre d'éléments afférents à l'utilisation pratique des ondes infernales. Mais le principal manquait. Du moins avaient-ils su par cette intrusion dans l'esprit du malheureux savant qu'il avait inversé le fonctionnement de la machine mnémotechnique et que lui, Baslow, n'était qu'un faible comparse eu égard à Éric, lequel avait été totalement investi de la sagesse correspondant à la fantastique aventure.

Le malheureux garçon était désespéré tout en cherchant à faire encore bonne figure vis-à-vis de ses ennemis.

Ils savaient ! Certes, il pourrait toujours refuser son aide, mais il serait soumis à quelque système détecteur d'ondes cérébrales et les Syrax n'auraient qu'à déchiffrer les ondiogrammes pour posséder tout ce qui était nécessaire à reconstituer le labo de Baslow.

Tout cela défila à toute vitesse dans le cerveau hypervolté d'Éric. Les Syrax, on ne pouvait le nier, aimaient les situations claires autant qu'ils ne reculaient devant rien pour parvenir à leurs fins.

Le Terrien, face à cette race dont il ignorait jusqu'à l'existence avant les attaques contre l'île spatiale, se disait qu'il était vraiment seul, qu'il ne pouvait désormais compter que sur lui-même.

Refuser cette collaboration ? Cela lui paraissait un devoir tout tracé. Il n'était pas de ceux qui ont toujours une prévention contre les extraterrestres et savait que plus d'un peuple venu des étoiles apporte avec lui des pensées de paix, des actes bénéfiques, contrairement aux Terriens, si souvent belliqueux, animés d'esprit perpétuel de conquête.

Mais il y a, de par le monde, des malfaiteurs-nés. Les Syrax lui paraissaient être de ceux-là et il n'était pas près de pardonner le meurtre de Baslow.

Syrax I le scrutait du regard et visiblement le laissait réfléchir.

Et ce fut encore lui qui reprit le dialogue :

— Vous devez penser, Éric Verdin, que vous êtes décidé à nous contrer par tous les moyens. Et surtout par ce que vous pourriez actuellement considérer comme votre seule arme : le silence. Le refus. Mais d'autre part vous vous dites que nous avons sondé le cerveau du professeur Baslow. Donc, puisque nous savons que la masse des connaissances que nous convoitons est enfouie dans votre boîte crânienne, il ne nous est rien de plus aisé que d'aller l'y chercher par des moyens de détection que vous ne soupçonnez pas, mais dont vous ne pouvez ignorer la certitude.

Où voulait-il en venir ? Éric frissonna.

Syrax I avait cette qualité à un très haut degré : la psychologie. Il venait effectivement de résumer en quelques phrases le bouillonnement mental qui hantait Éric.

Éric qui décida de le laisser aller jusqu'au bout et apparemment Syrax I ne souhaitait que cela :

— Le professeur Baslow, vous vous en doutez, a refusé d'apporter son aide. Il se trouve que nous avons quelques renseignements. (Éric évoqua le traître mystérieux, le saboteur de l'inter.) Mais un agent peut se tromper... ou être trompé par une astuce. Ce qui fut le cas. Nous avons donc vainement interrogé Baslow, puis il a été soumis au détecteur. Et nous avons eu la surprise d'apprendre qu'il n'était pas, contrairement à nos informations, le détenteur unique du secret des

ondes dites infernales... Nous avons su, toutefois, qu'il y avait un autre personnage désigné pour cela... Mais il ne l'avait pas encore nommé !

— Alors, éclata Éric, pourquoi l'avoir torturé, puisque vous saviez tout ou presque... ? Puisque...

Syrax I leva la main pour l'interrompre :

— Laissez-moi parler ! Je dois vous apprendre que notre appareil détecteur, si efficace soit-il, est d'un usage très dangereux. Pour le sujet j'entends... Commencez-vous à comprendre ?

— Baslow ne pouvait plus supporter le détecteur... Sa vie était en jeu !

— Exactement !

— Alors vous avez renoncé à ce procédé, déjà ignoble en soi et vous êtes passé à un autre, primitif, barbare, immonde... la torture !

— Vous avez parfaitement résumé la situation !

Haine, colère, dégoût passaient dans les yeux d'Éric.

Il regardait cet individu qui discutait avec froideur d'un acte abominable avec autant de sérénité que de la question la plus banale.

— Baslow n'a pas résisté, dit Syrax I. Épuisé par les épreuves, il supportait très mal le détecteur et nous avions besoin de le laisser vivre (Éric serra les poings avec rage.) pour savoir... Puisque nous ne pouvions sans danger pour lui poursuivre l'introspection du cerveau, nous l'avons ranimé, soigné...

Il fit une pause avant de conclure :

— Alors, sur son nouveau refus (il avait conscience que notre système n'avait pas pleinement donné satisfaction), nous l'avons menacé de la torture... Vous connaissez les Klis ?

— Oui, cracha Éric, ne revenons pas là-dessus !

— Mais si ! Comprenez-les ! Ils appartiennent à ce que vous nommez, vous, les Terriens, une race vampirique... Mais d'un type spécial ! Ces brutes, ce sont des sous-primaires, se délectent de la vie, mais en aspirant l'air, et ils sont friands d'air pulmonaire...

— Je sais ! Je sais ! Assez !

Syrax I se leva soudain.

— Vous avez raison ! Nous discutons un peu trop et je vois que vous prenez mal les choses... Sachez donc qu'au dernier moment nous avons lu votre nom dans l'esprit de Baslow !

— Vous êtes des assassins ! Des tortionnaires ! Des...

Éric allait se jeter sur lui. Deux solides Syrax le maintinrent.

Syrax I ne souriait plus. Son visage anguleux était hideux à voir.

— Vous savez tout, Éric Verdin ! Vous êtes donc un personnage précieux et je ne voudrais à aucun prix entamer si peu que ce soit votre vitalité. Il y a, dans votre subconscient, tout ce que nous désirons savoir...

- Livrez-moi donc au détecteur !
- C'est mon intention !
- Et je faiblirai... je périrai comme Baslow !
- Non, justement !
- Puis-je savoir pourquoi ?

— Pour une raison fort simple. Il se trouve, nous en avons souvent fait l'expérience, que le danger réside seulement dans l'utilisation du détecteur contre le bon vouloir du sujet. Ce qui s'est passé avec Baslow. L'appareil fouillait dans ses neurones, mais il bandait sa volonté pour contrer. D'où traumatisme périlleux, en plein cortex cérébral. Mais l'expérience devient sans danger, parfaitement anodine, avec un sujet consentant. Voyez-vous la nuance ?

— Parfaitement ! ricana Éric. Vous attendez mon consentement !

— Tout juste !

— Vous avez donc l'intention de me torturer si je refuse, de me livrer aux Klis... Je vous préviens que je lutterai jusqu'au bout... jusqu'à... ce que mort s'ensuive peut-être.

— Ce que nous ne souhaitons justement pas !

Éric haussa les épaules. Il ne comprenait plus, mais pressentait quelque redoutable perfidie.

Syrax I manipula un petit appareil, sur une table. Des voyants s'allumèrent.

— Veuillez vous retourner, Éric Verdin !

Presque machinalement, Éric obéit.

Il demeura sans voix, horrifié.

Un panneau venait de glisser, démasquant une autre salle attendant au carré où s'était déroulée cette cruelle conversation.

Et Éric voyait, étendues devant lui sur des couchettes où elles étaient solidement ligotées, trois femmes.

Trois femmes nues.

Karine, avec ses seins lourds, sa chair de blonde, ses beaux cheveux dorés épars. Yal-Dan, plus menue, délicate, aux formes de poupée de porcelaine, séduisante au possible avec sa petite tête un peu garçonnière, si différente de sa compagne.

Et aussi Florane. Florane, belle fille de la Terre, Florane élancée et potelée à la fois, Florane saine et sportive avec son joli teint châtain.

Offertes comme des proies, elles étaient surveillées à la fois par trois Syrax femelles, par trois Klis, ces immondes abrutis dont les bouches en trompe oscillaient, indiquant hautement leur convoitise. Les filles syrax n'étaient là, vraisemblablement, que pour leur interdire de se jeter trop tôt sur les amies d'Éric.

Un tel tableau se passait de commentaires.

Les Syrax avaient joué cette carte : le chantage. Peu soucieux d'abîmer le précieux cerveau de l'homme qui savait tout, incapables

d'obtenir de lui la vérité souhaitée par la force scientifique ou la torture directe, ils lui donnaient le choix. S'il persistait dans son refus, la souffrance par les Klis serait appliquée à ces trois malheureuses dont on se servait ignominieusement.

Éric, un instant, demeura sans voix.

Lui qui avait possédé, aimé, deux de ces femmes.

Et qui découvrait Florane, innocente elle aussi. La brave, la charmante Florane livrée elle aussi au baiser répugnant, au baiser mortel des Klis.

Il ne réfléchit même plus. Il pensa, vite, très vite, qu'il faudrait bien à un certain moment trouver quelque palliatif.

Mais dans l'instant, une seule chose comptait : sauver les trois jeunes femmes.

Il ne put réprimer un soupir. Vaincu, du moins provisoirement, il voulut parler, mais cela lui fut impossible.

Il regarda tour à tour les Syrax qui l'entouraient. Puis, d'un hochement de tête, il acquiesça.

CHAPITRE V

Le grand vaisseau spatial glisse à travers l'immensité.

Formidable engin, pourvu d'un dispositif qui peut le rendre invisible à volonté ou en d'autres cas insaisissable au radar, l'astronef emporte la mission dépêchée par la race des Syrax à la conquête de ce secret qui leur échappe encore : celui de ces ondes permettant de revoir le passé, de lire dans le livre géant de l'histoire du monde.

Les Syrax sont originaires d'une constellation lointaine, située dans une galaxie extérieure à la Voie Lactée. Mais leurs espions s'infiltrèrent dans tous les mondes civilisés. Ainsi ils ont su que le Sagittaire recelait une nébuleuse curieuse semblant faire écran aux ondes sono-visuelles, titanesque réflecteur générateur de visions fantastiques.

Un astronef a été frété. Monté et dirigé par ces Syrax qu'Éric a numérotés faute de savoir leurs noms. Et qui doivent à tout prix s'emparer du secret de la nébuleuse et aussi aller la reconnaître, de préférence en possession des techniciens qui ont, en synthèse avec les travaux de diverses planètes, réussi les premières expériences probantes.

Si bien que désormais le navire spatial vogue vers le Sagittaire, à la recherche de cette contrée mystérieuse qu'on a appelée, faute de mieux, la nébuleuse des fantômes.

À bord, une équipe de Terriens.

Une équipe désormais commandée par Éric Verdin. Assisté, à sa demande, de tous ses compagnons rescapés de la terrible aventure. Et en particulier des deux techniciennes de valeur que sont Karine Villec et Yal-Dan.

Pris à la gorge, il a dû s'incliner devant les exigences sans pitié des Syrax. Pour sauver les trois jeunes femmes du baiser immonde et mortel des Klis, il a, en conscience il est rongé de scrupules, trahi en quelque sorte la cause de la Terre et des planètes civilisées.

Il a résolu de faire un pacte avec les Syrax. Après tout, les ondes dites infernales peuvent appartenir à l'humanité entière. Mais dès leur découverte, de grands esprits en ont indiqué le danger. Revoir le

passé ! Comme toutes les grandes choses du monde cela ne doit pas être prostitué, livré à n'importe qui. La lecture du grand livre ne peut, en aucun cas, être soumise à des personnages douteux, à des conquérants surtout, comme cela semble le cas pour les Syrax qui rêvent, Éric le soupçonne, d'hégémonie cosmique. Folie... mais folie périlleuse et contre laquelle il se doit de lutter, lui, chétif...

Mais disposant tout de même à lui tout seul du grand secret. Si bien que, utilisant cette suprême carte, il a décidé de lutter jusqu'au bout.

Et tout d'abord en endormant les soupçons. Il travaille avec les Syrax, pour les Syrax. Il a convaincu ses compagnons, avec prudence, avec la plus grande discrétion. Un plan s'est petit à petit élaboré. Un plan démentiel ! Mais au point où ils en sont, ils n'ont plus rien à perdre.

Du temps passe. Beaucoup de temps.

Les Syrax ne mesurent pas la durée en tours-cadran. Mais on se rend compte qu'il y a maintenant plusieurs semaines, sinon plusieurs mois, que le voyage se poursuit depuis que le cosmocanot de l'Inter a été abordé et circonscrit par l'astronef syrax.

On travaille ferme au laboratoire du bord. Éric et ses deux acolytes féminins, Marts en tant qu'homme de corvée, Filler comme technicien de la chose spatiale. Florane s'est bravement mise à les seconder, elle aussi. On l'a chargée des soins ménagers dans le département offert aux Terriens, qui ont été fort bien traités à partir du moment où Éric et tous les autres ont déclaré qu'ils se montraient prêts à travailler pour ce qu'Éric appelle, hypocritement, une cause commune, à savoir déchiffrer le grand secret. Il espère bien cependant que ce ne sera pas pour le profit de la race syrax.

Certes, ces étranges extra-terrestres, qui sont même des extra-galactiques, peuvent avoir quelques soupçons quant à la sincérité des Terriens. Ils les considèrent agréablement, leur donnent à la fois tous les moyens possibles de travail comme ce qui leur est nécessaire, avec le confort le plus total, ce dont Florane est dépositaire au nom de tous.

Il n'en est pas moins vrai, pour cela, que les Terriens se sentent surveillés. Une évasion paraît impossible en plein espace. Cependant les Syrax ont certainement des doutes. On épie les conversations, on étudie leur comportement. Si bien qu'ils doivent jouer les décontractés, ne parler entre eux qu'avec un minimum de liberté, ne jamais se laisser aller à de trop longues conversations qui pourraient donner l'éveil. Il y a certainement partout des micros, des yeux électriques.

Le plan, conçu par Éric, perfectionné par la bonne volonté de ses coplanétriotes, prend forme lentement.

On a surtout pour but de capter la confiance des Syrax. Les Terriens paraissent avoir renoncé à la Terre. Comme leurs hôtes impérieux

n'ont aucune raison de revenir plus tard vers cette lointaine et insignifiante planète, après l'exploration de la nébuleuse des fantômes, il est vraisemblable qu'on retournera dans l'univers également très éloigné où est née la race syrax.

Alors ? Pourquoi se révolter ?

Une sagesse du moins apparente préside donc au comportement des Terriens. Et on a entrepris une autre tâche, infiniment plus malaisée : apprivoiser les Klis. Cela aussi fait partie du plan.

La vie a repris. Éric demeure l'amant de Karine. Yal-Dan, délaissée, garde une discrétion exemplaire. Elle n'est plus qu'une savante et paraît accepter cette situation. Ysmer, adroitement, a su se faire incorporer à l'équipe médicale de l'astronef et sa jeune science anatomique et thérapeutique a été fort appréciée. Une jeune Syrax, bien moins jolie que les Terriennes, mais cependant assez agréable, semble être particulièrement sensible au savoir du postulant médecin, lequel a peu de chances sans doute d'obtenir jamais son diplôme sur sa planète patrie.

Florane et Filler se connaissaient déjà, sur l'île spatiale. Les circonstances exceptionnelles qu'ils ont vécues ensemble ont achevé de les rapprocher.

Les Syrax n'ignorent évidemment pas ces diverses liaisons et cela ne peut que les satisfaire. Que demandent-ils à l'équipe du défunt professeur Baslow ? La réparation des appareils sinistrés ou sabotés volontairement et des travaux plus poussés sur les ondes mystérieuses. Ils ont satisfaction puisque, loyalement, Éric et ses collaborateurs ont déjà remis à peu près la sphère prismoïde en état et que des expériences ont été faites en présence de Syrax I, de la femme Syrax II, de quelques autres de ces gens à épiderme jaune et à traits anguleux.

Et puis Éric, avec une bonne volonté qui ne permet pas l'équivoque, s'est offert spontanément au sondage de cerveau.

Résultats étonnants ! Comment un homme peut-il savoir tout cela ? Éric, qui n'est pas un imbécile, ni un ignorant, est époustoufflé lui-même de tout ce qui sort de son cortex. Les séances sont longues, épuisantes, et on lui accorde ensuite une appréciable période de repos. Karine et Yal-Dan participent à l'élaboration de ces ondiogrammes qui emplissent les Syrax de joie. Petit à petit, Éric-cerveau livre le formidable ensemble de sagesse qui permettra de refaire un gigantesque laboratoire, de créer une véritable centrale pour filtrer le vertigineux potentiel d'images et de sons qui remontera jusqu'à la création du monde.

Éric s'en rend compte : il livre à ces gens-là un secret qui ne devrait sans doute appartenir qu'au maître du Cosmos !

Quel usage en feront-ils ? Là est le péril.

En attendant il travaille. Et ses compagnons travaillent aussi. Il

semble que tous n'aient désormais qu'un but : servir la science même si en réalité on ne sert présentement que l'ambition démentielle de la race syrax.

Les trois femmes ont reçu une mission particulière et plus que délicate. Elles s'y emploient avec cette habileté qui n'appartient qu'à leur sexe. Il importe, et selon Éric ce sera primordial dans l'avenir, de se concilier les bonnes grâces des monstres Klis.

Pour ces derniers il n'y a pas ou peu de femelles. Créatures qui d'ailleurs sont aussi laides, aussi effrayantes que les mâles. Aussi stupides également et on peut le croire tout aussi dangereuses, avides de la vitalité humaine, voire animale qu'ils aspirent buccalement en asséchant dangereusement les alvéoles pulmonaires.

Il n'y a pas d'incident de ce côté. Les Klis se tiennent tranquilles et paraissent servir docilement les Syrax, même les Terriens à l'occasion.

Florane, Karine, Yal-Dan, sont tout sourires vis-à-vis de ces brutes. Ce qui doit tout de même agir sur les Klis, accoutumés qu'ils sont à subir les avanies, et aussi les brutalités de leurs maîtres syrax, lesquels les traitent d'autant plus mal qu'ils les redoutent en permanence. Un Kli, mâle ou femelle, est sans cesse susceptible de perdre le peu de raison qui est son apanage pour se jeter sur un androïde, syrax ou terrien.

Climat bizarre, inquiétant, mais qu'Éric a bel et bien l'intention d'exploiter pour servir ses desseins.

Les trois jeunes femmes ont quelque mérite à tenir cette attitude charmeuse envers les Klis, qu'ils soient d'ailleurs mâles ou femelles.

Comment pourraient-elles oublier, en effet, l'heure terrible où on est venu les arracher à leur cellule pour les dénuder et les jeter, ligotées, écartelées, sur des couchettes, entourées de Klis qui les couvaient de regards concupiscent ?

Il était question de les laisser vampiriser par les monstres, ces monstres capables d'absorber l'air par le truchement d'un appareil respiratoire, mais rien ne dit que, par surcroît, les Klis n'auraient pas parallèlement profité de la situation et possédé sauvagement les trois Terriennes, cela avec la bénédiction ironique des Syrax.

Car c'est ainsi qu'on a circonvenu Éric. Florane, Karine, Yal-Dan, doivent donc dominer leur rancœur, leur dégoût. Et comme elles sont femmes, elles donnent parfaitement le change. Les femelles klies, évidemment, ne sont pas visées mais les mâles, si frustes soient-ils, commencent à subir la séduction.

Karine demeure la plus soucieuse. Elle a été très frappée par la mort de Baslow et Éric cherche à lui faire oublier de son mieux ce drame. Dans leurs heures d'intimité, ils échangent des idées. Comme lui, elle pense qu'il faut aller jusqu'au bout, percer le secret des ondes mais pour mieux perdre les Syrax. Et très souvent ils reviennent sur les

événements tragiques qui les ont amenés là. On évoque les sabotages dont l'Inter a été victime, tous ces morts, l'épave abandonnée sur le planétoïde, Flower et des derniers survivants condamnés à une mort certaine.

Et le traître ? Celui qui renseignait les Syrax ? Celui qui a placé la boîte noire servant à la destruction de l'île spatiale ?

Éric n'ose se prononcer et répond évasivement à certaines phrases de Karine. La jeune femme, de toute évidence, n'a pas confiance en Yal-Dan. N'a-t-elle pas fait allusion à son type morphologique ? Yal-Dan est une métisse de Terrien et d'une extra-terrestre. Elle laisse entendre que sa mère était du Centaure. Karine, sans appuyer (car elle se heurte quelque peu à Éric) lui trouve certains éléments rappelant les Syrax. Éric hausse les épaules dans ce cas et Karine n'insiste guère. Elle n'ignore pas qu'il y a eu, entre la métisse et son amant, « quelque chose » pendant un temps, à bord de l'A-1. Cette liaison fut brève et est totalement terminée. Karine le sait mais Éric admet qu'elle puisse garder une certaine dent à sa coéquipière. Cela dit, on travaille ensemble comme si de rien n'était, en faveur du but commun, qui n'est peut-être pas absolument celui que souhaitent les Syrax.

Marts n'a pas, comme ses compagnons, de liaison à bord et aucune Syrax ne s'intéresse à lui. Filler, parfois joyeux drille, lui a conseillé de faire la cour à une femelle klie, ce qui a exaspéré l'ex-condamné à mort. Et le cosmotimonier n'a pas insisté. Marts reste à sa place, toujours très dévoué à l'équipe, qu'il sert de son mieux.

Éric continue, de séance de sondage en séance de sondage, à livrer aux Syrax les précieux documents qu'il porte dans ses neurones. Incroyable ce que le système inventé par Baslow a pu permettre d'emmagasiner ! La bonne volonté du jeune savant est tellement évidente que les Syrax ne peuvent plus beaucoup douter. Éric les sert en servant la science, voilà tout. Mais la surveillance demeure, par principe.

Deux ou trois fois, on a fait escale sur des planètes ignorées des Terriens. Les prisonniers (peut-on les appeler autrement ?) ont été autorisés à descendre, excursionner quelque peu. Mais jamais isolés. Les Syrax les accompagnaient, et toujours avec quelques Klis. Les Terriens se sont bien gardés de montrer la moindre velléité d'évasion et on est reparti, direction Sagittaire !

Les travaux progressent. Éric explique complaisamment aux divers techniciens syrax qu'il cherche à sérier les réseaux d'ondes infernales. Son but actuel est de parvenir à localiser le faisceau obtenu sur un ou plusieurs individus choisis, ainsi d'ailleurs que cela avait été réalisé une fois ou deux avec Marts, à bord de l'Inter. On y parvient petit à petit en reconstituant les appareils détruits. Il faut dire qu'à chaque escale le vaisseau spatial a embarqué tout ce que souhaitait Éric pour

réaliser ses expériences. Si bien que l'équipement atteint presque le niveau de celui créé par Baslow à bord de l'Inter.

Ce procédé est des plus favorables. De cette façon, on ne crée plus de panique, de désordre en semant les fantômes de chacun parmi tous. On les captera sur des écrans, à volonté et sans dispersion dangereuse. Syrax I, chef militaire et responsable de l'astronef, s'avère satisfait.

Éric œuvre avec les siens, mais aussi en symbiose avec les savants syrax. Des gens qui sont loin d'être ignares et qui possèdent de remarquables facilités d'adaptation. Ils collaborent utilement aux recherches des Terriens, grâce à une grande connaissance du traitement des ondes. Ils connaissent par exemple fort bien les ondes bleues avec lesquelles ils ont capturé le cosmocanot et ils sont passionnés par ces ondes infernales reflétant le passé.

Mais peut-être Éric, qui s'isole parfois, n'a-t-il pas tout dit.

En fait, il travaille seul sur certains problèmes. Personne, pas même Karine et Yal-Dan, ne savent exactement où il en est. Et les Syrax, voyant en lui l'homme le plus précieux qui ne refuse pas de livrer les secrets de son cerveau, respectent intégralement sa solitude volontaire.

A-t-il réussi ? On voit quelquefois ses yeux briller, mais il ne se confie plus à personne, se contentant de faire partager à l'équipe, mi-terrienne, mi-syrax, des résultats d'ailleurs appréciables.

Syrax I a daigné faire connaître que dans un laps de temps déterminé en mesure de sa race (soit deux ou trois semaines de la Terre) on arrivera à proximité de ce monde inconnu, de cette nébuleuse qui forme si curieusement écran aux ondes temporelles. Nouvelle qui fait exulter les uns, frémir les autres.

Marts en particulier. Dans son esprit quelque peu primaire, il ne redoute qu'une chose : entendre de nouveau la cloche de brume. Le maître du Cosmos seul peut savoir à quelles voies de fait il serait capable alors de se livrer. Sa raison y résisterait difficilement.

Éric amena les techniciens (Syrax XI, XVI et XVII) dont on n'avait jamais pu assimiler les noms, la langue syrax étant à peu près inaudible pour les Terriens, à tenter une expérience sur un Kli.

On choisit un de ceux qui avaient été littéralement « apprivoisés » par les soins des Terrien-nés. La brute ne comprenait évidemment pas ce qu'on attendait d'elle. Cependant, accoutumé à obéir aux Syrax, il se rendit docilement dans le laboratoire et subit l'épreuve.

Ce fut probant. Non seulement le cerveau nébuleux, primitif, réalisa des projections sur les écrans, mais encore on séria parfaitement le faisceau d'ondes et nul, hors le sujet, ne fut atteint.

Par contre, on constata que l'expérience agissait dangereusement sur le comportement du Kli. Exaspéré de revoir certaines scènes dont le sens trop embryonnaire échappait aux assistants, il parut furieux.

Par bonheur, Éric, qui avait prévu le cas, avait recommandé aux Syrax de l'attacher solidement.

On ne le relâcha qu'après lui avoir administré quelques piqûres calmantes et le jeune savant conseilla qu'il fût surveillé étroitement. Peu de temps après il apprit que le Kli était mort, sans qu'on précisât si c'était à la suite de la tentative à laquelle il avait servi bien involontairement de cobaye. Mais Éric et ses amis avaient appris à connaître les Syrax. Le malheureux Kli, sans nul doute, avait continué à donner des signes inquiétants et les Syrax que la sensibilité n'embarrassait pas surtout vis-à-vis de leurs esclaves, les redoutant déjà à l'état permanent, avaient dû proprement supprimer l'infortuné sujet.

C'était peut-être regrettable en soi, mais Éric savait ce qu'il lui restait à faire.

Plus que jamais, il prenait des risques. Mais il estimait que, de toute façon, ni lui ni ses compagnons ne reverraient jamais la planète patrie.

L'avenir lui semblait bien compromis pour eux. Du moins ne voulait-il pas quitter le Cosmos sans avoir donné aux humanités connues ou inconnues une preuve de sa fraternité, de son amour universel.

Et pour cela le meilleur service à leur rendre lui paraissait être de priver à jamais les Syrax du secret des ondes infernales.

On approchait de la nébuleuse des fantômes.

Éric se décida à l'action.

CHAPITRE VI

Tout l'horizon céleste était barré par l'immense tache de la nébuleuse. On eût dit quelque immense oiseau aux ailes incommensurables qui s'étendaient sur l'infini stellaire, occultant en de nombreux degrés le flamboiement des astres.

L'astronef syrax en était encore à une distance appréciable. Mais la vision se faisant déjà à l'œil nu, la fièvre montait à bord.

Les Syrax avaient conscience de l'importante mission qui leur avait été confiée. Les Terriens, eux, attendaient leur heure, stimulés par Éric qui jouait la dernière carte.

Quant aux Klis, leur mental limité ne leur permettait pas de subir le voltage qui passait sur les humanoïdes. Ils étaient égaux à eux-mêmes, passifs, obéissants, susceptibles cependant en permanence de quelque avanie, si le désir vampirique d'air les prenait. Les Syrax palliaient cette boulimie en leur permettant, à certains moments, de se repaître en aspirant le contenu d'appareils à oxygène. Mais on estimait généralement que pour cette race abrupte un tel traitement n'avait pas la saveur du même oxygène absorbé à partir de poumons humains.

Éric avait subtilement mené son plan. Ainsi, feignant de s'incorporer étroitement à l'équipage, le cosmotimonier Filler s'était lié avec les pilotes syrax. Il paraissait fort intéressé au fonctionnement du vaisseau spatial, d'un type bien différent de ceux sur lesquels il lui avait été donné de naviguer. Filler, dans le cycle des desseins du jeune savant, était certainement le plus enragé, sentiment que partageait son amie Florane.

Ysmer se félicitait de sa collaboration avec les médecins syrax. Lui aussi attendait l'heure fatale. On risquerait le tout pour le tout, mais l'étudiant, encore qu'il connût des instants charmants avec Syrax XIII, était décidé à perdre la vie plutôt que de finir ses jours parmi ces gens-là.

Yal-Dan demeurait impassible. Karine de plus en plus nerveuse au contraire et Éric s'efforçait de la calmer :

— Tu verras, tout ira bien ! Nous nous en sortirons !

- A quel prix !... Et puis... ensuite...
- N'ai-je pas tout prévu ?
- Il peut y avoir une faille, au dernier moment...

Éric, très maître de lui, apaisait sa maîtresse d'une caresse. Mais en fait, il ne se dissimulait pas que son plan était démentiel, désespéré. Il promettait le salut à ses coplanétriotes, au moins une chance de salut. En fait, il importait avant tout à ses yeux d'interdire définitivement aux Syrax de conserver pour eux le secret des ondes infernales.

Maintenant, à une vitesse effarante, l'astronef piquait vers la nébuleuse. Il était convenu qu'on éviterait de s'y précipiter et qu'à distance d'une demi-année-lumière environ on croiserait, et les grandes expériences commenceraient.

Tout d'abord, on agirait en utilisant le cerveau d'un ou deux Klis. Par la suite, ces essais ayant surtout pour but d'effectuer un réglage dans la zone avoisinant immédiatement ce miroir géant qui stoppait inexplicablement les ondes temporelles, les humains se livreraient à leur tour à l'action des appareils catalyseurs.

Déjà, on avait testé les appareils. La proximité du fantastique réflecteur devait donner des résultats exceptionnels. Encore que le laboratoire reconstitué ne fût pas absolument parfait, avec ce qu'il était convenu d'appeler les moyens du bord Éric pouvait promettre aux Syrax de commencer à déchiffrer, en se servant de quelques cerveaux évolués, une partie considérable de l'histoire du monde.

Syrax I et ses assesseurs semblaient passionnés. Ils félicitaient le jeune savant terrien, s'évertuaient à rendre la vie agréable à ses compagnons. Tout le monde paraissait avoir oublié le conflit d'origine, la catastrophe de l'Inter, sans compter la mort atroce du professeur Baslow, le véritable génie qui avait mis au point la captation et l'utilisation de ce radar cosmique.

On parvint enfin au stade approximativement fixé pour stopper la progression vers la nébuleuse. On pouvait maintenant la voir dans sa majestueuse, dans son effrayante splendeur.

Une sorte de nuage géant, qui, vu du malheureux petit vaisseau spatial perdu devant sa grandeur, montrait des volutes sombres mystérieusement trouées d'éclairs livides, d'échappées évoquant on ne sait quels gouffres, quels abîmes d'au-delà. Et pourtant, dans ce chaos d'obscurité et de lumière blafarde venaient se briser les échos visuels et sonores de tout, ou peut-être d'une part seulement de ce qui se déroulait de planète en planète, d'univers en univers, depuis l'instant ineffable où avait commencé ce qui est.

Syrax et Terriens contemplaient, saisis d'horreur sacrée, cette sphère inconnaissable, miroir, réflecteur, écran, main fantastique qui se divertissait à recevoir les remugles des humanités pour les arrêter dans leur course vers l'infini.

Effectivement, à plusieurs reprises, certains passagers de l'astronef avaient été visités par les spectres, et ce sans l'apport d'aucune installation.

C'était sans doute ce qui s'était passé pour le premier navire spatial égaré dans cette zone généralement hors de toutes les routes célestes connues, et dont l'équipage avait été hanté, surpris et traumatisé par cette incroyable révélation.

On décida donc de s'éloigner quelque peu sur le conseil d'Éric. Comme à l'accoutumée, les Syrax l'écoutaient scrupuleusement. Il importait, préconisait-il, de se garder d'être saisi dans le déferlement anarchique des faisceaux ondioniques, capables de déverser soudain sur les humains le reflux géant constituant le plus formidable des films, traitement auquel sans doute nul d'entre eux n'eût résisté mentalement.

L'astronef commença donc à évoluer un peu en retrait de la position initiale.

Et les expériences commencèrent.

Deux fois on essaya avec les Klis. Si les résultats furent satisfaisants, du point de vue purement technique, par contre les malheureux sujets n'y prirent apparemment aucun plaisir. Tout d'abord les images captées par eux demeurèrent nettement insuffisantes ainsi qu'il avait été constaté lors des premiers tests. D'autre part, il s'avérait que les ondes leur étaient redoutablement nocives et agissaient sur leur psychisme. Un comportement frénétique s'ensuivait, lourd de conséquences.

Cette fois il fallait un humain. Ysmer se proposa bravement.

Les Syrax parurent touchés de cette bonne volonté. Éric et les deux jeunes femmes utilisèrent donc l'étudiant. Les Syrax étaient fortement attentifs au résultat.

Ce fut probant : Ysmer leur fit revivre, en projection sur un écran, une grande partie de sa propre vie et à peu près tout ce qui s'était déroulé depuis les premiers soubresauts qui avaient ébranlé l'île spatiale.

Il n'y manqua même pas l'agonie de Baslow. On regarda cela avec le plus grand intérêt, on écouta aussi car, une fois encore, la subtilité de ces ondes fantastiques allait jusqu'à la phonie. Le film était synchronisé de façon parfaite, encore que ni Éric, ni précédemment Baslow lui-même, n'avaient pu déterminer quelle était exactement l'origine de cette « bande sonore » si étroitement liée aux visions.

Mais, ainsi que le disait Éric, puisqu'on devait bien admettre le reflet visuel, il fallait accepter parallèlement l'écho sonore inhérent.

Ensuite ce fut le tour de Florane. La sympathique jeune femme était, elle l'avouait elle-même, poussée par le démon de la curiosité. Ce ne fut cependant pas sans une certaine émotion qu'elle se livra à

l'expérience. Mais ce fut un succès et on constata avec satisfaction qu'un cerveau féminin était susceptible de renvoyer une foule d'images, avec sons adéquats, du plus vif intérêt.

Après cela, Ysmer et Florane eurent droit à un temps de repos, l'utilisation du cortex pour capter, sérier et retransmettre les ondes infernales ne s'effectuant pas sans une assez forte lassitude.

Les Syrax, gens fort bien outillés, filmaient chaque émission ainsi obtenue, si bien que par la suite il était loisible de reprojecter les films et de les étudier strictement.

Éric commença à envisager, à faire admettre aux Syrax, le véritable but de la recherche, à savoir des projections obtenues par des cerveaux préalablement conditionnés sur tel ou tel sujet d'intérêt historique. On devenait petit à petit maîtres des ondes, si bien que ce que le jeune savant appelait la lecture du grand livre de l'histoire allait devenir une réalité.

Pour ce faire, on commença à établir un programme basé à la fois sur la chronique de la Terre, celle du monde des Syrax, celle des planètes connues. Il y avait des volontaires terriens et syrax, qui les uns après les autres se soumettraient à la détection et, on le souhaitait du moins, parviendraient ainsi à projeter des scènes importantes s'étant déroulées dans tel ou tel univers. Tous les espoirs devenaient permis.

Les Syrax exultaient et Éric pouvait penser les avoir totalement circonvenus.

Ce qui ne lui interdisait pas de songer à en finir avec eux.

Il profita d'un moment de repos, après une séance particulièrement intéressante à laquelle s'était soumise Syrax XIII, l'amie d'Ysmer. Cette fille avait, dans son univers, particulièrement étudié l'histoire et elle avait retransmis des visions sonorisées, étrangères aux Terriens mais du plus haut intérêt pour ses coplanétristes.

Insensiblement, les Terriens prenaient les places à eux assignées par Éric en vue de la folle tentative prévue.

Ainsi Filler se tenait dans le poste de pilotage, continuant de s'initier à la technique syrax, en compagnie de deux copilotes. Ysmer était dans les parages, sous prétexte de donner quelques soins à un Syrax malade. Marts, bien entendu, suivait Éric comme son ombre, prêt à tout. Yal-Dan et Karine avaient elles aussi des gestes bien précis à accomplir.

Seule Florane continuait son travail de ménagère des Terriens, mais cette attitude avait précisément pour dessein de donner le change. Quand le déclenchement aurait lieu, elle serait prête à les rejoindre, le lieu de ralliement étant la cabine des timoniers et astronautes.

Tout se déroula simplement. Plusieurs Klis, menés par les trois Terriennes, devaient agir à leurs ordres. On pensait que cela réussirait,

les sous-humains qu'ils étaient étant de plus en plus subjugués par les extra-Syrax.

Et Éric donna le signal.

Avec, Yal-Dan, Karine, Marts et Ysmer, il bondit dans le poste où se trouvaient déjà Filler avec les deux Syrax.

En un clin d'œil ils avaient désarmé les deux hommes et les maîtrisaient lorsqu'une voix éclata dans un interphone :

— Inutile, Éric Verdin ! Votre plan était purement démentiel... Je vous signale que nous venons d'arrêter vos complices klis, et la terrienne Florane.

En même temps un écran de la télé interne s'éclairait. Ils virent Syrax I, dont ils avaient naturellement reconnu l'organe. Il ricanait, entouré de Syrax II, de plusieurs mâles et de Syrax XIII, la compagne provisoire d'Ysmer, narquoise elle aussi.

On leur montra trois Klis, maîtrisés par leurs propres congénères, les Klis que les Terriennes s'étaient donné tant de mal à apprivoiser.

Éric se mordait les lèvres. Il vit, avec horreur, Syrax I faire un geste. Les trois prisonniers klis furent désintégrés sous ses yeux, par les tubes à rayons armant cosmatelots syrax et cosmatelots klis.

Florane parut, elle aussi échevelée, se débattant.

Elle cria et l'interphone retransmit sa voix :

— Tuez-les ! Tuez-les ! Ces ordures... ces monstres de Syrax... ces...

Syrax I eut un geste, agacé, et Syrax II gifla la Terrienne qui tenta de la mordre. Un Kli la saisit sur ordre, l'attira à lui. Le rôle de la malheureuse fut étouffé par la trompe du Kli qui lui donnait le fatal baiser vampirique.

Les Terriens se déchaînèrent. Ils avaient réussi à se procurer quelques armes, mais déjà le poste était envahi par une équipe que menait un des principaux lieutenants de Syrax I.

Éric, Ysmer, Filler et Marts essayèrent de faire face. Mais les Syrax, appuyés par quelques vigoureux Klis, allaient avoir tôt fait de les obliger à céder.

Éric, saisi par deux Klis, traîné devant Syrax I, hurlait :

— Trahis ! On nous a trahis ! Bandes de salopards ! Et il y a un traître parmi nous... Vous nous avez bien eus ! Mais par trahison !...

Syrax I le regardait d'un air féroce et ironique.

— Oui, jeune cerveau précieux... Trahi !...

— Qu'importe ! A présent, notre pacte est brisé...

— Vous l'avez brisé vous-même !

— Je m'en fous ! Croyez-vous que j'allais vous laisser le secret des ondes, après l'assassinat de Baslow ?

— Ce secret, nous le possédons désormais !

— Allons donc !

— Vous nous avez tout fourni, avec une bonne volonté à laquelle je veux rendre hommage !

— Vous êtes incapables de vous en servir !

— Illusion, jeune Terrien ! Vos données sont complètes... La sphère prismoïde est en état de fonctionnement... Vous allez périr, vous et les vôtres... Ne vous faites pas de souci pour nous : nous aurons exploité l'immense sagesse que vous avez livrée, croyant nous duper... Tout était prévu de votre part : vous emparer du poste de pilotage... vous servir des Klis devenus esclaves de vos Terriennes, confier la direction de l'astronef à votre ami Filler, qui l'a scrupuleusement étudié... Ensuite nous détruire, oui, nous détruire, nous faire détruire par les Klis sur lesquels vous auriez, au bon moment, fait agir les ondes de façon à les déséquilibrer. Nous éliminés, désespérant de regagner votre planète patrie, vous pensiez retourner vous installer sur la planète Eccra, la dernière que nous avons visitée... et dont le peuple, très simple, peu évolué, pouvait à la rigueur vous permettre la survie ! Eh bien, cher Éric Verdin, tout cela est rêverie, fumée...

Éric et ses compagnons écoutaient, atterrés.

— Vous n'êtes même plus utile vous-même, reprit Syrax I. Nos techniciens ont assimilé toutes vos connaissances... Vous pensiez ne rien risquer en nous les livrant. Vous vouliez réparer la sphère, l'utiliser contre nous, puis repartir pour une vie nouvelle sur Eccra. En restant maître du grand secret ! Pauvre naïf !

Les Syrax jubilaient et leurs faciès jaunes étaient distendus de rictus affreux. Même Syrax XIII dont Ysmer détournait les yeux dans sa confusion désespérée.

— Vous serez livrés aux Klis, ces Klis dont vous avez voulu faire vos alliés... Les uns après les autres, comme votre amie Florane...

Filler eut un grondement sourd, mais on le maintenait ferme et il ne put rien faire.

— Voilà comment cela se termine, dit encore Syrax I. Mais j'imagine qu'avant de servir de pâture à nos amis klis, vous serez bien aise de savoir qui, parmi vous, a mené le jeu et nous a si bien renseignés... Le traître, comme vous dites, notre espion qui déjà, incorporé à la race terrienne, travaillait en notre faveur à bord de l'île spatiale A-1, qui dirigeait la boîte noire, nous renseignait, et a fidèlement continué jusqu'ici...

— Son nom ! Son nom ! hurlèrent les Terriens.

Ils se regardaient mutuellement, horrifiés, ayant peur maintenant de découvrir le félon parmi un compagnon estimé ou aimé.

Syrax I distillait le venin de la révélation :

— Et si ce traître était... une traîtresse ?

Un frisson passa sur le groupe. Les hommes regardaient les deux femmes.

Éric regardait Yal-Dan. Karine était muette, livide.

La métisse soutint ce regard, prononça, d'une voix brisée :

— Éric... souviens-toi... Tu ne peux pas croire !...

Syrax I éclata d'un rire insultant :

— Allons ! Vous êtes, j'espère, sur la bonne voie... Je vais donc achever de vous éclairer, pour qu'il n'y ait plus d'équivoque... Le traître, c'est...

Un soubresaut formidable ébranla l'astronef.

Un soubresaut, les Terriens s'en rendirent compte instinctivement, qui rappelait fortement ceux qui avaient causé la perte de l'île spatiale.

En même temps une rumeur étrange montait, emplissant le vaste cockpit. Les Klis présents, lâchant les Terriens qu'ils étaient chargés de maintenir, avançaient brusquement vers les Syrax, tandis qu'autour d'eux commençait une incroyable sarabande d'images fantômes, que la rumeur se faisait tempête, que des cris affreux éclataient un peu partout et que les sous-humains se déchaînaient, dans un délire subit et incompréhensible.

CHAPITRE VII

C'était un déferlement de visions grossières, le plus souvent en surimpression. Ce phénomène se produisait presque toujours lors du déchaînement des ondes en contact avec divers cerveaux, mais en la circonstance le confus, la vulgarité de ces images dépassait tout ce qui avait été obtenu jusque-là grâce à l'invention du professeur Baslow.

Dans le chaos général, Éric soutenait Karine. Il voyait maintenant avec netteté ce qui se produisait : les Klis devenaient furieux, saisis de cet exceptionnel rut, de cette soif d'air qu'ils avaient la hideuse manie d'aller pomper jusque dans les poitrines des humains.

Or les brutes ne s'en prenaient – du moins jusqu'à nouvel avis – qu'à leurs maîtres, à ces Syrax si cruels qui les tenaient en esclavage. Ils avaient d'un seul coup brisé les tabous, le respect craintif qui les asservissait à ces gens à face jaunâtre et à visages anguleux.

Ils se jetaient sur eux, les renversaient sous leurs masses puissantes et leur infligeaient l'abominable baiser de mort.

Éric et la jeune femme tentaient de se frayer un passage. Le jeune savant faisait des signes désespérés à Filler et à Marts, un peu à l'écart, eux aussi surpris par cet incroyable retournement de situation, et qui devaient chercher à comprendre.

Éric aurait aussi voulu appeler Ysmer. Mais un instant après, dans le désordre qui s'étendait, parmi les groupes où les Syrax tentaient de frapper les Klis avec leurs armes désintégrant, faisant des ravages dans les rangs des brutes, il distingua le jeune médecin.

Ysmer, en tant que Terrien, n'était pas visé par les Klis. Par contre, celle qui l'était, c'était Syrax XIII. Encore qu'elle eût paru méprisante envers les malheureux Terriens, Ysmer avait eu un sursaut en voyant celle dont il avait fait sa maîtresse étreinte par un monstre kli.

Ysmer s'en était pris à la brute, mais ce geste avait déterminé la fureur du vampire. Et d'autres vampires, à son appel sans doute, fondaient sur le Terrien.

Horifiés, Éric et Karine, et un peu plus loin Filler et Marts, virent leur pauvre camarade succomber sous la trompe d'une formidable

femelle klie, tandis que Syrax XIII se débattait dans les convulsions de l'asphyxie.

Éric appela ses amis, d'une voix étranglée :

— Au pilotage !

Ils tentèrent tous de se faire un chemin. Les Klis attaquaient, plus fous, plus monstrueux que jamais. Quelques Syrax tenaient encore, l'arme à la main, abattant tout vampire qui s'approchait. Mais les esclaves étaient trop et tout l'équipage Syrax, déjà réduit, ne tarderait pas à fléchir sous le nombre en dépit des multiples cadavres de Klis qui encombraient l'astronef.

Et puis, ils virent tous quelque chose qui acheva de les glacer.

Yal-Dan gisait au sol et un Kli se relevait, une lueur de satisfaction dans ses yeux porcins, agitant la trompe en signe de satisfaction.

— Ils ont tué Yal-Dan... Pourquoi ?

Karine se détourna avec épouvante. Les trois hommes, blêmes, regardaient la métisse, laquelle agonisait avec d'effrayants soubresauts comme pour quêter encore quelques molécules de cet air que le vampire venait de lui dérober.

— Elle... elle... mais pourquoi ?

Filler murmura :

— Parce qu'elle était de leur race, ou presque...

Éric baissa la tête, accablé.

Oui, Filler devait avoir raison et cela lui paraissait maintenant suffisant à expliquer, sinon justifier, cette trahison qui avait perdu l'île spatiale, causé tant de désastres, tant de morts, et dont on commençait sérieusement à soupçonner Yal-Dan.

Yal-Dan, fille d'une part de la Terre, mais aussi d'une autre race qui n'avait jamais été précisée.

Yal-Dan qui était en quelque sorte bâtarde de Syrax.

Et Yal-Dan se mourait, comme la majorité des Syrax, dont les abominables Klis se relevaient, les laissant sur place achever d'agoniser par privation d'air, les poumons meurtris, martyrisés par le baiser de ces goules fantastiques.

Éric eut un dernier mouvement de pitié. Il se pencha sur la malheureuse.

C'était la fin. Langue tuméfiée, yeux convulsés, elle râlait. Et cependant, comme il lui parlait doucement, elle parut un instant le reconnaître.

— Yal-Dan... Yal-Dan... C'est moi... Éric !...

Karine chercha à le tirer en arrière.

— Laisse-la... je t'en prie... laisse-la...

Une immense tristesse envahissait l'âme d'Éric. Cette femme qu'il avait tenue dans ses bras était donc coupable d'un tel forfait ?

Au nom de sa race, eût-on pu lui répondre. Est-ce trahir que de

servir les siens ?

— Yal-Dan...

— E... rie...

Elle fit un immense effort. Il était agenouillé près d'elle et Karine serra les poings.

— Il ne va pas...

— Si ! dit Filler qui avait deviné le geste, le geste rédempteur.

Éric approcha ses lèvres de celles de la pauvre fille.

Elle ne chercha pas le dernier baiser. Elle suffoquait, mais elle réussit à dire :

— Non... non...

Et ce fut tout.

Éric se releva en proie à un désarroi sans nom.

Alors il sentit la poigne de Marts. L'ex-condamné voyait la situation comme il fallait la voir :

— On peut encore s'en sortir !

Éric se reprit. Yal-Dan était morte, mais il savait qu'il allait désormais s'interroger.

Que signifiait cette négation, qui avait été son dernier soupir ? Qu'avait-elle voulu exprimer, le revoyant une ultime fois de son regard vitreux ?

Un « non » qui lui avait paru catégorique en dépit de la faiblesse du souffle.

Un « non » qui voulait dire... quoi ?

Mais d'autres problèmes se posaient. Ses trois compagnons l'entraînaient.

La révolte des Klis avait singulièrement modifié la situation. La majorité des Syrax avaient péri et quelques-uns luttaien encore, entassés dans une des plus vastes salles du vaisseau spatial. Les armes fulgurantes tenaient les vampires à distance, mais il était évident que cela ne durerait plus longtemps.

Cependant, les visions grossières ne cessaient pas. Éric commençait à comprendre, du moins trouvait-il une explication. Pour une raison quelconque, soit un mouvement du navire, une vibration, ou tout bonnement le déclenchement maladroit par un Syrax ou même un Kli, la sphère prismoïde avait été mise en état de fonctionnement. Ce n'était pas très difficile, tous les contacts ayant été préparés par les Terriens en vue de l'attaque. Car c'était bien ce qu'Éric avait prévu : déchaîner les visions en les fixant uniquement sur les cerveaux primitifs des Klis afin qu'ils soient contre les Syrax.

Ces visions, mangeaille, lubricité, vampirisme, ne pouvaient en effet que correspondre au mental sous-humain. Le résultat avait été obtenu différemment que prévu, ce qui avait failli tout compromettre et causé la perte d'Ysmer, après celle de Florane.

Mais Florane, elle, avait péri parce qu'il y avait eu trahison.

Trahison de Yal-Dan ?

Éric ne s'interrogeait plus. Il pensait que Syrax I allait la nommer au moment du déclenchement des spectres inhérents aux cerveaux klis. Et puis tout ce qu'il avait préparé s'était bien produit, mais sur un mode accéléré et anarchique, dépassant le plan des Terriens alors que les Syrax, mystérieusement prévenus, cherchaient à s'emparer d'eux.

Puisque les circonstances, finalement, les servaient, il fallait en profiter au plus vite. On ne pouvait plus rien, hélas ! pour Florane, pour Ysmer. Ni pour Yal-Dan, qu'elle fût ou non coupable.

D'un accord tacite, les trois hommes survivants encadrant Karine comme ils le pouvaient essayaient de gagner le poste de pilotage. Là, surtout à présent que les Syrax n'étaient plus qu'en petit nombre, Filler pourrait redevenir cosmotimonier, la direction du vaisseau spatial bien que si différent de ceux qu'il avait jusque-là conduits n'ayant plus guère de secrets pour lui.

Malheureusement, une fois encore, Éric vit ses projets déroutés par un amas de circonstances contradictoires.

Tout d'abord la timonerie était justement un des derniers bastions où résistaient les Syrax. Huit ou dix d'entre eux, repliés en tenant les Klis en respect avec les armes fulgurantes, s'y entassaient, décidés à vendre chèrement leurs derniers instants de vie. Ils n'avaient sans doute aucune illusion à se faire, les Klis étaient en nombre et il y avait peu de chance pour qu'ils songent à abandonner cette lutte qui était en même temps une vengeance contre la race qui les avait asservis.

Alors Éric suggéra de retourner au labo. La sphère prismoïde fonctionnait encore, puisque les visions d'origine klie continuaient à perturber l'ensemble. Cependant, n'obnubilant pas les cerveaux humains, ces fantômes laissaient liberté de manœuvre autant aux Terriens qu'aux Syrax. Si bien qu'on profita de cette situation qui excluait les compagnons d'Éric de tout assaut des vampires.

Ils s'élancèrent donc à travers les couloirs. Ce qu'ils voyaient était désolant, terrifiant. Un peu partout des cadavres, soit des Syrax aux poumons asséchés, soit des Klis à demi désintégrés par les fulgurants. Ça et là quelques groupes se battaient encore. Et partout les images mouvantes, obsédantes, des spectres.

Ils approchaient de la zone du labo lorsque, d'un seul coup, la fantasmagorie des ondes infernales cessa.

On vivait depuis un bon moment dans ce monde factice, où les dimensions étaient faussées en permanence, si bien que ce retour à la norme ébahit quelque peu les quatre Terriens.

Sans doute le fonctionnement de l'appareil avait-il été stoppé dans des conditions analogues à celles qui l'avaient mis en route, qu'on le veuille ou non de façon assez opportune pour venir en aide aux

aventuriers que circonvenaient les Syrax.

Sans en demander davantage, Éric et les siens se précipitèrent.

Mais plusieurs Klis se dressèrent tout à coup.

Les vampires, mâles et femelles tout aussi redoutables les uns que les autres, regardaient maintenant les Terriens avec un air concupiscent indiquant à coup sûr des intentions peu douteuses. L'éclat des yeux porcins, les trompes hideuses qui s'agitaient de façon obscène, les mains lourdes et velues, griffues, qui s'avançaient, tout démontrait que ceux-là, peut-être parce qu'ils n'étaient plus sous l'influence des ondes qui les dressaient contre les uniques Syrax, commençaient à s'intéresser un peu trop à ces autres humanoïdes.

Courageusement, Karine s'avança devant les trois hommes.

Elle connaissait les Klis. Avec Florane et Yal-Dan elle avait tout fait pour les apprivoiser, en vue de cette révolte qui s'était produite de façon un peu différente des prévisions d'Éric.

Elle tenta de leur parler, de sourire. Jusque-là cette méthode avait donné de bons résultats. Mais tout était changé. Les Syrax succombaient et les vampires, mis en appétit par la succion de vitalité dont ils étaient friands, privés du conditionnement émanant de la sphère prismoïde, n'étaient plus que des bêtes brutes libérées de toute entrave.

Karine hurla parce qu'un monstre – une femelle, donc beaucoup moins sensible au charme féminin – tentait de l'attirer à elle pour l'immonde contact buccal.

Éric se rua, en compagnie de Marts et de Filler et les trois hommes furent immédiatement assaillis par les Klis.

Ils eussent infailliblement succombé sans le passage de trois Syrax, traqués par les hardes de Klis, qui voyant ceux-là tirèrent dessus de façon un peu anarchique. Éric sentit le feu passer à quelques lignes de son crâne. Mais le Kli qui le tenait s'écroula. Il se dégagea, aida Karine à se relever, car la femelle venait d'être tuée sur elle, tandis que Marts et Filler, libérés eux aussi, leur donnaient la main pour gagner le laboratoire.

Là, ils comprirent. Une femelle klie, une de plus, était étendue devant l'appareil génial. Les Syrax avaient dû l'abattre en fuyant et il était aisé de supposer que la vampire était celle qui avait déclenché le fonctionnement, de son propre chef, par curiosité animale, ce qui avait provoqué le désordre général.

Ils repoussèrent ce corps affreux, d'autant qu'il était partiellement désintégré et se retrouvèrent tous quatre, respirant un peu.

Qu'allaient-ils faire ? Que devenir ? Ils s'interrogeaient.

Éric pensait que les combats cesseraient bientôt. Les Syrax, malgré un courage réel et leur armement perfectionné, ne tiendraient plus très longtemps contre leurs esclaves révoltés. Hantés ou non de leurs

propres spectres, les Klis assouviraient à la fois leur monstrueux instinct et leur revanche contre ces maîtres qui les avaient avilis et maltraités.

On savait que désormais tous les beaux projets étaient par terre et que, malgré leurs efforts, les Terriens n'étaient plus à l'abri des sévices des vampires.

Filler vit à temps un groupe de ces sous-humains qui s'approchaient. Il n'eut que le temps de bloquer la fermeture magnétique du labo. Et ils s'y retrouvèrent, tous les quatre, hâves, les vêtements en désordre, ruisselants de sueur, grelottant en revoyant tout ce qui venait de se passer, et de cela imaginant ce qui pouvait encore survenir.

Les Klis s'acharnaient contre la porte. Elle était solide, bien sûr. Mais pouvait-on espérer que cela durerait éternellement ? Certainement pas.

On n'entendait plus guère les bruits de la bataille, ce qui laissait supposer que les derniers Syrax avaient succombé, ou étaient bien près de la défaite finale.

Par un hublot, on pouvait voir l'immensité du vide. Les quatre s'approchèrent de cette visée sur l'infini.

Ils furent édifiés. L'astronef, lancé tel qu'il l'était et n'étant évidemment plus dirigé, fonçait aveuglément vers la nébuleuse.

Les Syrax étaient tous morts ou agonisants. Les Klis, ces abrutis aux mœurs hideuses, pouvaient maintenant aller et venir à leur guise, dans l'incapacité de prendre la moindre initiative.

Et les quatre Terriens, bloqués, assiégés dans le laboratoire auprès de la merveilleuse sphère prismoïde désormais inutile, savaient qu'ils allaient inéluctablement vers le grand miroir du monde, vers le géant radar qui allait leur révéler les mystères fantastiques du passé, jusqu'à la Création.

S'ils survivaient jusque-là !

CHAPITRE VIII

Les Klis s'acharnent sur la porte. Elle résiste. Mais elle finira bien par céder sous leurs assauts. Ce sera la ruée. Seulement cela ne se produira peut-être jamais pour l'excellente raison que l'astronef est perdu.

Veuf de tout contrôle, il fonce comme un bolide aveugle à travers l'immensité vers la zone titanesque de la nébuleuse, cette nébuleuse qui est en quelque sorte une des bornes du Cosmos.

Alors, périr sous la trompe des Klis ou périr un peu plus tard, qu'importe !

Nous sommes tous perdus, je le sais. Et Karine, Marts, Filler, bloqués avec moi dans le laboratoire, ne l'ignorent pas davantage.

Dans de telles conditions nous n'avons évidemment rien à nous mettre sous la dent. Nous sommes des prisonniers définitifs. Mais personne ne songe à manger, ni à grand-chose d'autre. Il arrive un moment où tout le monde se résigne devant l'inexorable.

Tout porte à croire que les derniers Syrax ont péri, que les Klis se croient maîtres d'un domaine qu'ils sont bien incapables de gérer.

La sphère prismoïde est de nouveau avariée et il est bien certain que nous ne songerons plus à la réparer. A quoi bon ? Parce que, étant donné que nous allons nous précipiter tête baissée dans la nébuleuse, il va nous arriver, et sans le truchement des appareils conçus par le génie de Baslow, ce qui est survenu aux premiers cosmonautes qui ont abordé cette partie de l'univers. Les fantômes de notre mémoire naîtront spontanément puisque nous serons à portée de ce miroir géant.

Et c'est effectivement ce qui commence à se produire !

Inutile de capter mécaniquement les ondes infernales. Nous sommes soumis à leur puissance et cela ne fera que croître et embellir au fur et à mesure que le vaisseau spatial pénétrera dans ce domaine mystérieux.

Nos cerveaux envahis par le phénomène projetteront une masse d'images, tandis que nous trouvant face au radar fantastique qui

reflète l'histoire universelle, nous allons découvrir des visions reproduisant tout ce qui est et a été depuis la Genèse.

Genèse de tous les univers, de toutes les planètes, habitées ou non.

Tous quatre, nous cessons de parler. Parce que l'issue de notre aventure est proche, nous le sentons bien. Parce que nous commençons à nous savoir dominés, conditionnés, définitivement déterminés par la lecture du plus grand livre qu'il a jamais été donné de déchiffrer aux humains de n'importe quel monde.

Muets, immobiles, prostrés, nous subissons un flux hallucinant d'images diverses, les unes claires, d'autres plus troubles. Un chaos d'où se détachent des scènes rapides qui ont la netteté d'un film.

C'est effarant, et je comprends ces premiers cosmonautes auxquels je faisais allusion, ceux qui ont été à l'origine de la découverte et partant des recherches techniques qui ont suivi, dont le professeur terrien Baslow a été le principal instrument, amenant une somme sapience, laquelle est intégralement enregistrée par mon propre cerveau.

Mais qui, j'en ai la certitude, est définitivement perdue pour le monde civilisé, ce qui est un grand bien.

Comme Karine, Filler, Maris, je vois...

Sans ordre, comme le déroulement fantaisiste de la pensée au moment de sombrer dans le sommeil, des vues diverses nous apparaissent. Des mondes naissants comme des civilisations expirantes, des cités et des êtres, celui qui naît et celui qui vit et celui qui meurt. Batailles et amours sur toutes les planètes et autour de tous les soleils, l'immensité des océans et la fureur des volcans, les glorieuses genèses et les effroyables cataclysmes, alpha et oméga des humanités à la lumière des astres, des comètes errantes et des fulgurantes novæ.

Des animaux monstrueux ou graciles, des horreurs et des beautés ineffables, des plantes démentielles dévorant des créatures ou des fleurs exquises, des brutes et des héros, des courtisanes et des mères, des héroïnes et des déchus. Le sang de tous les soleils jusqu'à la délicatesse voluptueuse de la rose rouge.

Amants et homicides, prophètes et criminels, saints et révoltés, monstres et génies...

Images de combat, de rut, de violence, de tendresse, tout ce qui est la vie !

Vision fugace d'une colline sur laquelle se dresse une sorte de gibet en forme d'un grand T.

Un homme jeune et beau y est cloué nu. Sanglant. Contracté. Ce devrait être hideux et c'est mystérieusement apaisant. Une vision terrifiante qui irradie d'une bonté infinie...

Il me semble que cela correspond à quelque chose d'universel, mais

déjà l'image s'est effacée.

D'autres choses encore...

De la beauté et de l'horreur. Mais toujours la vérité !

Cette vérité après laquelle courent tant d'hommes à travers les mondes. Cette vérité qui n'est pas toujours belle à découvrir.

Dans le torrent d'images, un peu mêlées pour l'excellente raison qu'il y a celles catalysées par Filler, celles de Marts, celles de Karine, sans compter les pensées frustes, ébauchées, émanées des cerveaux des Klis (Tiens ! on ne les entend plus !), je découvre une foule de scènes qui feraient la joie de tous les policiers de l'univers.

Comme ce serait facile d'enquêter en utilisant les ondes infernales ! Comme les coupables seraient vite confondus ! Il n'y aurait qu'à faire réapparaître les événements correspondant à quelque forfait pour y voir très exactement le visage du coupable, comme de la victime...

Mais que se passe-t-il ?

Est-ce parce que j'ai lancé cette idée qu'un phénomène de curieuse osmose se produit entre mes compagnons et moi-même, et que nous trouvant soudainement branchés sur ce qu'on peut appeler sans rire la même longueur d'onde, nous évoquons instinctivement les modalités de ce qui a fini par constituer une énigme des plus cruelles pour nous ?

À savoir la trahison qui a perdu l'île spatiale, causé tant de morts dont celle de Baslow, de Florane, d'Ysmer... de Yal-Dan ?

La trahison qui nous a amenés où nous sommes !

Des sanglots, des gémissements... Et cela ne se passe pas dans ce cinéma en relief sonore que nous offre la nébuleuse des fantômes. Non ! C'est bien réel et non spectral. Près de nous une femme se débat, souffre et pleure.

Karine !

Je m'arrache péniblement à cette sorte d'hypnose qu'engendre la soumission aux ondes infernales. Je m'approche d'elle.

— Non !

Elle me repousse avec une violence qui m'atterre et se plaque le visage contre la paroi. Je ne vois plus que ses beaux cheveux blonds, ses épaules secouées de véritables spasmes.

Filler et Marts se sont dressés, eux aussi.

Comme moi, ils regardent. Ils découvrent un enchaînement de scènes, vraisemblablement provoqué par la symbiose de nos cerveaux, aussi efficaces dans leur ensemble que la sphère prismoïde défunte, et qui montre tout ce qui s'est passé à partir de l'instant où les Syrax ont décidé de s'emparer des secrets du professeur Baslow, de se rendre maîtres des ondes infernales.

La vérité !

La vérité sur les contacts, avec celle (car il s'agit bien d'une femme)

qui a accepté de trahir les siens. Celle qui a obéi, subjuguée par un Syrax impérieux et qui ne semble même pas avoir été son amant. Celle qui a reçu la boîte noire, relais fantastique permettant à la fois le contact avec l'astronef syrax et la destruction de l'île spatiale.

Celle qui, au cours des longs moments passés dans l'espace a (peut-être subissant une sorte d'hypnose) poursuivi sa tâche infâme.

Celle qui m'a insidieusement amené à soupçonner Yal-Dan.

Yal-Dan, laquelle expirante a tenté de me jeter un dernier « non », qui voulait être la dénégation de l'infamie dont je l'accusais...

Celle qui a permis cette fantastique, cette effroyable aventure dont nous sommes, pas pour très longtemps, les derniers survivants.

Karine ! Qui a joué la comédie jusqu'à se laisser croire attaquée par un Kli, sur l'épave de l'Inter !

Une Karine épouvantée, une Karine bête traquée, qui a senti venir la révélation dans le déchaînement des ondes infernales. Une Karine que nous sommes tous les trois, Filler, Marts et moi, à regarder recroquevillée sur elle-même, incapable de supporter nos regards méprisants qui pèsent comme des remords.

Voilà la vérité. La vérité que rejette l'immense miroir universel et que capte notre pensée, avec ou sans la merveilleuse invention de Baslow. Baslow mort martyr de son propre génie, par la faute impardonnable de Karine.

Je vois mes deux compagnons qui lèvent les poings. Je les arrête du geste.

À quoi bon, maintenant ?

A l'origine qu'y a-t-il, sinon la curiosité ? Cette fatale curiosité qui anime l'humain depuis l'origine du monde et qui débouche parfois sur des révélations terrifiantes, comme c'est notre cas.

Karine, ma maîtresse, mon amie, Karine me trahissait !

Des vols d'oiseaux passent. Interférences des ondes ! Je me trouve au sein des mers, j'entrevois des féeries ignorées, des splendeurs d'inconnu, des rêves mille fois plus beaux que toutes les réalités...

Où en suis-je ?

Est-ce que je me trouve dans le réel, ou bien tout cela est-il seulement en ma mémoire ?

De toute façon si cela n'est pas, cela a été.

Je sais ce qui se passe. Ou ce qui s'est passé. Je ne parviens plus à faire la différence entre « instant conscient » et « mémoire du temps disparu ». Puisque justement c'est le temps qui est faussé.

Je vois Marts.

Un Marts fou, les yeux injectés de sang. Est-ce que je le vois vraiment ou est-ce que je me rappelle l'avoir vu en pareille attitude ?

Pourquoi cette fureur ? Ah ! je comprends... la cloche de brume...

Il la porte avec lui. Il l'entend. Il la fait entendre à autrui.

La cloche des remords. La cloche scandant son premier assassinat.

La cloche qui l'amène à la démence.

Je ne suis pas sûr que tout cela soit vrai, du moins dans l'actuel. C'est peut-être plus simplement dans mon souvenir que cela se passe et les ondes infernales me suggèrent ce qui s'est déjà déroulé.

Puisque je sais exactement ce qui... J'allais dire : ce qui va se passer !

Mais si, justement, cela s'était déjà passé ?

Marts avance. Il a sorti son couteau.

Je sais, je sais parfaitement ce qu'il va faire.

Il a tué. Il a tué Perkovan sur le Pélican. Et il a tué une autrefois, sur l'île spatiale. Le cosmatelot Gabbès et cela pour me protéger, moi.

Alors, ce qu'il va faire... ce qu'il a déjà accompli... Oui, certainement, puisque je sais parfaitement ce qui va se produire... ou qui s'est produit...

Serais-je hors temps ?

Marts lève le couteau. Il me hait tout à coup. Il se rappelle les expériences du labo, et comment nous l'avons soumis aux effets de la sphère, éveillant ainsi les sinistres échos de la cloche de brume, insupportables pour lui.

Non ! Non ! Il ne me tue pas. C'est un souvenir !

Il m'a donc tué ?

Vérité... Mémoire...

Je suis... plus loin... après !

Toute l'histoire du monde se reflète à partir de la mystérieuse nébuleuse, dans le déferlement dénué d'indulgence de la vérité, de l'implacable vérité...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 OCTOBRE 1978 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE, SAINT-AMAND
(CHER)

— N° d'impression : 1388. –
Dépôt légal : 1er trimestre 1979
Imprimé en France

ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

LA CLOCHE DE BRUME

La cloche de brume tinte, lugubrement, à bord d'un navire perdu dans le brouillard, avançant lentement sur les eaux grises du golfe de Gascogne.

Un homme a disparu, tombé à la mer on ne sait comment !

Et tout l'équipage va avoir droit à cette fantastique révélation. Un vaisseau fantôme apparaît. Reflet de celui qui les emporte. Vision infernale, film dément : on revoit la scène tragique qui a échappé à tous. Le meurtre du matelot tué par un camarade jaloux !

C'est ainsi que le professeur Baslow et son équipe, le jeune et brillant Éric et ses deux maîtresses, la blonde Karine et la métisse Yal-Din, vont être amenés à étudier les ondes infernales, les ondes venues de la nébuleuse des fantômes, radar cosmique qui répercute le reflet de tout ce qui a été depuis la Genèse.

Mais une force inconnue tente de pénétrer dans le secret.

Et les vampires inconnus, avides d'air respirable, les monstres au baiser de mort, vont se dresser devant ces aventuriers de la science.

ISBN 2-265-00842-7

Imp. Royer, Paris

ANTICIPATION

MAURICE
LIMAT

LA CLOCHE DE BRUME



DOC V.L.O.C. - YOUNG ARTISTS

892